

Université de Montréal

Faits divers, feuilletons et procès : une sociologie « en dehors de la sociologie »

Par

Christopher Bégin

Département de Sociologie

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M.Sc.) en
sociologie

Août 2020

© Christopher Bégin, 2020

Université de Montréal

Faculté des arts et des sciences, département de sociologie

Ce mémoire intitulé

Faits divers, feuilletons et procès : une sociologie « en dehors de la sociologie »

Présenté par

Christopher Bégin

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Cécile Van de Velde

Président-rapporteur

Barbara Thériault

Directrice de recherche

Maria Zinfert

Membre du jury

Résumé

En 2004, Michael Burawoy, alors président de l'Association américaine de sociologie (ASA), faisait un plaidoyer pour une sociologie « publique ». Ses considérations portaient sur l'orientation de la pratique de la discipline. Il avançait que le domaine devait réengager un dialogue avec des préoccupations plus proches d'un public « non-sociologue ». Dans ce mémoire, je propose des pistes de réflexion sur ces préoccupations en me penchant sur la pratique journalistique à travers deux genres : le fait divers et le feuilleton. Je mets en parallèle les deux genres en les approfondissant et en analysant leur traitement respectif de certains procès. C'est sur ce thème que je souligne leurs apports possibles pour une sociologie « en dehors de la sociologie ».

Le fait divers, genre largement lu dans les journaux d'aujourd'hui, porte son attention sur l'environnement proche de ses lecteurs et sur des événements prenant naissance dans leur quotidien, mais qui ont pris des tangentes hors de l'ordinaire. Alors qu'on peut le qualifier de sensationnaliste et de genre exploitant la peur, il démontre cependant un intérêt pour des événements ordinaires pouvant apporter de nouveaux thèmes à la sociologie. Le feuilleton, un genre journalistique allemand foisonnant des années 1920-1930 et plus précisément le type qu'écrit Siegfried Kracauer, s'intéresse à de « petits faits » du monde urbain et assemble ses observations sous la forme d'une mosaïque. Le feuilleton tente de révéler l'implication de ses lecteurs dans les phénomènes qu'il observe, produisant un effet réflexif à sa lecture qui apporte une dimension possible à l'écriture sociologique.

Suite à l'analyse d'exemples des deux genres, je propose trois pistes de réflexion pouvant répondre aux préoccupations de Burawoy : 1) la sociologie peut avoir un aspect « sensationnel », 2) la sociologie peut s'inspirer davantage du quotidien, 3) la sociologie peut prendre exemple sur une écriture journalistique. C'est en tentant de générer un effet par la lecture, à s'investir dans une forme d'écriture stimulant la réflexivité et à adopter une posture qui tienne compte de la contingence et du point de vue de l'auteur dans l'interprétation que le journalisme peut apporter des éléments d'orientation de la pratique sociologique afin de permettre à celle-ci de s'ouvrir à un plus large public.

Mots-clés : « Public sociology », fait divers, feuilleton, procès, Siegfried Kracauer, sensationnalisme, réflexivité, quotidien, forme d'écriture, mosaïque

Abstract

In 2004, Michael Burawoy, then president of the American Sociological Association (ASA), made a plea for a “public sociology”. His considerations focused on the direction of the discipline's practice. His concerns were for a re-engagement in a dialogue with concerns closer to a “non-sociological” public. In this master thesis, I propose avenues to reflect on these concerns by looking at the journalistic practice through two genres: the “fait divers” and the “feuilleton”. I open up a dialogue between the two genres by exploring them in depth and analyzing their respective treatment of trials. It is through this theme that I underline their possible contributions to a sociology “outside of sociology”.

The “fait divers” is a genre that is widely read in today’s newspapers. It focuses its attention on the environment close to its readers and on events that take origin in everyday life, but which have taken paths outside away from the ordinary. While this genre can be described as sensationalist and fearmongering, it nevertheless shows an interest in ordinary events that can bring new themes to sociology. The “feuilleton” and more precisely the type written by Siegfried Kracauer, is a German journalistic genre that flourished in the 1920s and 1930s. This author is interested in “small facts” of the urban world and assembles his observations in the form of a mosaic. The “feuilleton” tries to reveal the involvement of its readers in the phenomena it observes, thereby producing an effect of reflection after being read that brings a possible dimension to sociological writing.

Following the analysis of examples from both genres, I propose three avenues that can respond to Burawoy’s concerns: 1) sociology can have a “sensational” aspect, 2) sociology can draw more inspiration from daily life, 3) sociology can take the example of a journalistic writing. By being interested in generating an effect through reading, investing in a form of writing that stimulates reflexivity and adopting a posture that takes into account contingency and the author's point of view in interpretation, journalism can provide elements of direction for the sociological practice in order to help it open up to a wider public.

Keywords: “Public sociology”, fait divers, feuilleton, trials, Siegfried Kracauer, sensationalism, reflexivity, everyday life, writing form, mosaic

Table des matières

Résumé	i
Abstract	iii
Table des matières	v
Liste des figures	viii
Remerciements	ix
Introduction : une sociologie grand public ?	1
Partie 1. Deux genres.....	9
Chapitre I. Le fait divers : l'extraordinaire du quotidien.....	11
1. La petite histoire d'un genre	12
2. Traits caractéristiques	18
i. Des thèmes spécifiques	18
ii. Une mise en forme	22
a. Une forme achevée	23
b. Une configuration	24
c. Un thème directeur	24
d. L'implication d'êtres humains	24
e. Une conclusion imprévisible et congruente	25
f. La lecture comme nécessité	25
3. Un rôle ambigu	26
Chapitre II. Le feuilleton : une réalité fragmentée	31
1. Les grandes villes comme angle d'approche de Siegfried Kracauer	32
2. Le montage comme forme d'écriture.....	37

3. Un effet : se regarder.....	40
Partie 2. Fait divers, feuilleton et procès.....	43
Chapitre III. Un fait divers de procès	45
1. « Un "meurtre raté" qui mérite 12 à 16 ans de prison »	45
2. Un crime « banal »	51
i. Une forme qui parle d'elle-même	52
a. Un titre accrocheur.....	52
b. Des photographies	53
ii. Un article qui n'informe pas	54
a. Des sous-titres qui n'apportent pas de précisions	55
b. L'accusé et la victime parlent d'eux-mêmes.....	57
c. Des excuses	57
3. D'autres exemples.....	58
Chapitre IV. Un feuilleton de procès de Kracauer	61
1. Le procès de Lieschen Neumann	61
2. Thématiques et procédés.....	66
i. Différents motifs	67
a. La crise économique et le chômage.....	68
b. Un désespoir économique.....	70
ii. « L'effet feuilleton » : apprendre à se regarder	71
a. Des visions irréconciliables du monde.....	72
b. Une vision du monde induite par un système	73
c. Un panorama qui inclut les lecteurs	76
Chapitre V. Fait divers, feuilleton & sociologie : trois thèses.....	77

1. La sociologie peut avoir un aspect « sensationnel »	77
2. La sociologie peut davantage s'inspirer du quotidien.....	80
3. La sociologie peut prendre exemple d'une écriture journalistique	83
Partie 3. Une sociologie inspirée du journalisme	88
Épilogue. Deux exemples d'une « sociologie publique ».....	93
UNE PROMESSE BRISÉE.....	93
UN PASSAGE ACCÉLÉRÉ (VERS LA MORT)	99
Références bibliographiques	105

Liste des figures

Figure 1. –	<i>Journal de Québec</i> , KATHLEEN FRENETTE Mercredi, 1 ^{er} juin 2017 : P347
--------------------	---

Remerciements

Au terme de cette longue aventure, je tacherai d'y mettre le point final en me tournant vers ceux qui m'ont épaulé, qui ont été en trame de fond, alors que mes yeux étaient rivés à d'autres parts. Les mots ne parviendront pas à exprimer comment c'est vous qui m'avez soutenu alors que je me lançais du génie vers la sociologie et qui avez poussé mes réflexions, autant à Montréal qu'à Leipzig. S'il fallait tout refaire, je ne changerais rien, tout effacer et recommencer ne serait que pour reprendre le même chemin.

Je ne pourrai jamais être assez reconnaissant pour avoir transformé ma perspective sur le monde. Barbara, merci pour ton soutien, tes idées, ton ouverture, ton intérêt et ton œil pour les « petites choses ». Ma façon de regarder le quotidien en restera à jamais changée. Je reste aussi marqué par une affection particulière envers l'Allemagne, merci de l'avoir fait naître. À l'image de ce mémoire de maîtrise, je resterai émerveillé par le casse-tête de la réalité et par les milliers de questions qui en émergent chaque jour alors qu'il y a si peu de temps pour tout analyser.

À mes amis, ma famille, ceux qui sont entrés dans ma vie, et ceux qui ont pris d'autres chemins, merci d'avoir fait de cette soif insatiable de connaître le monde social une réalisation à travers le quotidien, une énigme de tous les jours.

« Rien à l'étranger n'est exotique si ce n'est le touriste lui-même ; et cet enthousiaste bourgeois s'empresse de fermer les yeux sur l'aspect quotidien du pays qu'il visite, refusant d'y voir la misère, car il n'a payé que pour voir le beau côté des choses. »¹

¹ Bloch, Ernst. 1991 [1954]. *Le principe espérance*. Traduit par Françoise Wuilmart. Paris : Gallimard. p. 440.

Introduction : une sociologie grand public ?

Si on constate aujourd'hui la relative absence des sociologues dans les pages des journaux, ce n'est pas nécessairement par manque de volonté de leur part. On trouvera d'ailleurs leur parole dans les journaux, comme experts, tout comme l'utilisation des diverses données d'études sociologiques pouvant appuyer des articles journalistiques. Avec la « libéralisation »² des médias en France entre la fin des années 1960 et début des années 1990, « [...] ceux qui parviennent à s'imposer dans l'espace public' [sont] des individus multipositionnés qui cumulent dans le même temps et dans différents espaces, diverses formes de capital, et qui surtout parviennent à articuler ces différentes logiques. » (Goulet et Ponet 2009 : 7) Ce sont les journalistes qui sortent victorieux de ce changement, malgré un bouleversement qui a laissé ses traces sur la profession et une précarisation indéniable. Cette libéralisation est fondamentale dans la transformation de la médiatisation. Elle substitue l'autorisation de prises de position dans l'espace social qui était légitime en fin de carrière et après un long cumul dans le champ intellectuel à celui d'être au fait et d'avoir une opinion sur les sujets du jour. Il est possible que ce soit ces transformations qui soient à l'origine du recul des sociologues comme acteurs dans les sphères médiatiques, ceux-ci étant souvent contraints à se spécialiser dans certains domaines précis alors qu'on a recours à leur parole comme celle d'expert plutôt qu'en tant que généralistes. Ce sont les médias qui ont fait avancer l'idée qu'il fallait être dans son champ d'expertise pour énoncer des analyses et c'est sur ce point qu'on peut y voir une restriction potentielle de la sociologie à des champs spécifiques d'intervention, délégitimant les prises de position sociales, intellectuelles et politiques perçues comme trop éloignées de leur expertise par le domaine médiatique (Van de

² En 1968, la publicité apparaît dans l'audiovisuel de l'Office de radiodiffusion-télévision française (ORTF). En 1974, il éclate. C'est la remise en question du monopole de l'État sur l'information. Il en découle le début d'une privatisation et libéralisation des médias, laissant à la fois plus de liberté aux journalistes, multipliant et diversifiant l'offre générale dans une mise en concurrence des médias. (Chupin, Hubé et Kaciaf 2012)

Velde 2012 : 409). L'émergence d'un lien entre la parole sociologique et la parole médiatique n'est ainsi pas sans intérêt, elle est symptomatique de la dissolution entre les cloisons académiques et le débat public (*Ibid.* : 419). Les nouveaux modes d'interventions adoptés par les sociologues ont propulsé l'appropriation de leur parole comme « autonome » vers le débat public et c'est par une atténuation de l'imposition dans les formes qui donne aujourd'hui la possibilité au sociologue de se changer en journaliste. Les occasions de s'approprier la parole directe et réactive des sociologues ajoutent ainsi une nouvelle dimension à la discipline, elle fait désormais partie des nouveaux modes de diffusion de la profession, mais sans vraiment légitimer la prise de position de sociologues dans la presse.

Alors qu'il était président de l'American Sociological Association (ASA), Michael Burawoy a fait en 2004 un plaidoyer pour une « public sociology ». Il soulignait qu'il avait un souci envers l'image publique de la sociologie et voyait comme nécessité de présenter les découvertes de la discipline d'une façon accessible. La sociologie s'était, selon lui, éloignée des préoccupations des « gens ordinaires ». À l'ère du néolibéralisme, elle devait se réengager dans un dialogue avec divers publics à propos de divers enjeux d'intérêts collectifs (Burawoy 2005 : 20). Il plaidait pour une sociologie en dialogue avec le grand public, qui laisserait plus de place aux intérêts des non-sociologues. Pour lui, une « public sociology » était une proposition d'orientation vers la pratique, la possibilité d'arrimer la recherche à certains problèmes actuels et à un plus large auditoire.

La proposition de Burawoy a été vivement débattue. Si la sociologie s'investit trop dans les luttes sociales, on tend à lui reprocher de ne pas être « objective » et de se ranger du côté de la « gauche ». Si elle s'oriente trop vers la recherche, on tend à lui reprocher de n'être orientée que vers le monde universitaire, ne partageant que trop peu ses découvertes à des publics plus larges (Turner 2005 : 28-37). C'est en réponse à ces critiques que mon mémoire propose de renouer, à certains égards, la sociologie et le journalisme. Lorsqu'on se penche sur l'histoire de la sociologie, on apprend que, pendant un temps et du moins aux États-Unis, en Allemagne et en Europe centrale

plus largement, elle a déjà fait bon ménage avec le journalisme. En effet, c'est en reculant dans le temps et m'intéressant à des articles de journaux publiés par la presse allemande des années 1920-1930 que je peux trouver un genre rédactionnel pouvant répondre à la proposition de Burawoy et pouvant servir à une sociologie grand public. C'est en comparant cette époque à la nôtre que je propose de tenter de rétablir un dialogue qui a déjà existé, qui faisait déjà quelque chose proche des préoccupations contemporaines de la discipline.

*

Lorsqu'on porte notre attention sur les sujets de prédilection du journalisme et de la sociologie, force est d'admettre que tous partagent plus précisément une volonté d'écrire le social, de le comprendre, parfois de l'expliquer. Bien que leur portée, leurs enseignements, leurs médiatisations soient différents, les frontières entre les deux pratiques se caractérisent par des zones de contacts. Leur « ligne de partage » reste toujours plus ou moins floue (Ruellan 1992 : 25). On trouvera des techniques propres aux deux disciplines et certaines que l'une emprunte à l'autre. L'usage croisé de ces techniques en est d'autant plus clair si on se penche sur leurs approches : les deux pratiques peuvent être qualifiées d'empiriques. Les journalistes rapportent des événements et des faits tout comme les sociologues s'intéressent aux réalités sociales. Goulet et Ponet, tous deux sociologues des médias, soulignent à cet effet l'utilisation d'instruments similaires comme l'entretien, l'observation, les sources statistiques, les sondages, le recours à la « parole ordinaire » et au portrait permettant aux deux pratiques de revendiquer une forme de distance et « d'objectivité » (2009 : 10). On peut rapidement le constater à travers le reportage, forme journalistique importée dans la sociologie. Alors que ces genres et recherches de terrain se trouvent dans les journaux, on les trouve aussi dans les œuvres sociologiques. C'est même au reportage et à ce type de journalisme qu'on doit les fondements d'une forme d'approche sociologique de la ville.

Dans son livre *The Reportage of Urban Culture*, l'ethnologue Rolf Lindner s'intéresse aux travaux de Robert E. Park (1864-1944) qui a d'abord été journaliste,

puis sociologue fondateur de « l'École » de Chicago. Dans cet ouvrage, il s'affaire à retracer le lien entre sociologie et journalisme à travers Park, et plus précisément par l'intérêt pour la ville. Lindner soutient que, dans les années 1830, un changement fondamental dans la nature de la presse s'est effectué et que les nouvelles se tournaient maintenant vers ce qui avait trait à l'atypique, l'inattendu, à l'anormal (Lindner 1996 : 7). On trouve notamment dans les journaux de l'époque une grande quantité de rapports de police et de tribunaux ainsi que des petites scènes résumées de procès avec des personnages curieux, caricaturaux ou encore des événements qui attirent l'attention parce qu'ils causent une vive impression. C'est l'anormal et le déviant qui devenaient centraux dans la façon dont les nouvelles étaient comprises, portant l'attention des journalistes vers les lieux dans lesquels ils foisonnaient (Lindner 1996 : 11). Alors que les journaux traditionnels rapportaient la politique, la « trade press » informait les lecteurs sur les marchés, les taux d'échanges et les événements du monde relevant des affaires et les journaux de masse de la fin du 19^e siècle devenaient quant à eux des organes des grandes villes faisant de la vie des métropoles leur thème central (*Ibid.* : 9). Le sémiologue Roland Barthes soulignait dans le même esprit que la plus grande histoire de presse du 19^e siècle était celle de la vie des grandes villes (2002 [1980] : 59). Il n'est pas étonnant qu'on retrouve l'influence de Georg Simmel dans les travaux de Park, lui aussi était l'un des premiers à s'intéresser aux grandes villes en Allemagne alors qu'elles faisaient l'expérience d'une explosion démographique.

Le travail de Park s'inscrit largement dans un mouvement journalistique s'intéressant aux conditions de vie des métropoles. Entre 1887 et 1899, il a travaillé comme reporter, a observé avec plusieurs types d'individus à travers différents milieux à même les villes de New York, Detroit, Denver, Chicago et Minneapolis et s'est entretenu avec eux. Il a proposé de regarder les métropoles comme des mosaïques de mondes en miniature : c'était en regardant de plus proche la conduite de différents groupes qui pouvaient paraître, au premier regard, étranges qu'il les rendait compréhensibles (Lindner 1996 : 28). Alors que la presse devenait de plus en plus soumise à la nécessité de faire du profit et que le type de reportage qu'il pratiquait se

voyait imposer des limites, Park s'était alors tourné vers la sociologie. C'est de cette façon qu'il a continué à développer ses outils, son mode d'investigation et son écriture. Il n'a pas hésité à qualifier le sociologue empirique de « super reporter », cherchant dans ces travaux à exposer les liens qui unissaient ces deux pratiques (Park 1950).

Park s'était mis à l'écart des journaux pour se doter des moyens nécessaires pour continuer ses enquêtes. Il était retourné à l'université et s'était viré vers la sociologie avec un intérêt renouvelé pour la ville comme phénomène social. Lors d'un séjour en Allemagne, Park a été mis en contact avec Georg Simmel et ses travaux sur la ville, plus précisément sur la vie urbaine. Malgré que les travaux de Simmel sur la ville ne soient peut-être pas son apport le plus significatif à la sociologie, ils ont intéressé d'autres de ses « disciples » en Allemagne à la vie urbaine et les ont poussés à écrire dans les pages des journaux (Thériault 2020). Siegfried Kracauer (1889-1966) est l'un d'entre eux. Journaliste vedette de la République de Weimar, il utilisait une forme, des thèmes et un style d'écriture répondant aux nouvelles caractéristiques de la presse : le feuilleton. Dans le cadre de ce genre rédactionnel, Kracauer pratiquait une sociologie à la croisée de la littérature et du reportage dans les quotidiens des années 1920 et 1930. Dans les feuilletons qu'il a écrits, Kracauer scrutait d'un regard aiguisé les éléments quotidiens comme parties d'une condition sociale générale.

Alors que Park s'est distancé des journaux, Kracauer s'y est quant à lui consacré, il devait gagner sa vie, et optait pour cette position lui permettant de garder une posture d'observateur. Il a travaillé comme journaliste jusqu'à l'arrivée au pouvoir des nazis en Allemagne et a ensuite émigré en France et, plus tard, aux États-Unis. C'est dans leur intérêt pour la ville et de montrer au grand jour des phénomènes restés dans l'ombre que tous deux ont tenté de développer chez leur lectorat une sorte de regard sur le monde qui les entoure, un regard proche de celui de Simmel. Ce dernier soutenait dans *Soziologie* que le seul moyen de déceler les diverses manières par lesquelles se crée la société, c'est de se placer au point de vue de celle-ci en train de se faire, de la regarder à la loupe, voire même au microscope (1999 [1908] : 54-57). Selon Simmel, regarder les grands éléments de l'organisation sociale fait perdre de

vue les façons par lesquelles ils se sont créés et qu'en s'intéressant qu'aux enjeux sociétaux massifs et visibles, on ne verrait qu'une société déjà faite et ignorerait la société en train de se faire (*Ibid.*) C'est la posture d'observateur des petites choses qui caractérisera le travail de Kracauer comme une tentative de comprendre les phénomènes sociaux généraux.

*

Alors qu'on observe aujourd'hui un réinvestissement de sociologues dans de nouvelles formes d'écriture, ce sont par celles qu'on pourrait qualifier d'« alternatives » comme la bande dessinée, la biographie sociale, la capsule vidéo ou encore le podcast que les sociologues tentent d'approcher par un nouvel angle le rapport au partage de la connaissance. La mobilisation d'outils inhabituels se révèle être, pour la discipline, une démonstration de la nécessité de prendre en compte la narration dans toute forme d'écriture (Nocerino 2016 : 180). Alors que la bande dessinée donne une place centrale à celle-ci, elle explique aussi le succès relatif des autres formes alternatives. L'exploration par les chercheurs de différents formats rend explicite l'impératif narratif commun à toutes les formes d'écriture et le besoin de réfléchir aux conditions de sa mise en pratique (*Ibid.*). Ces formes d'écriture n'ont ainsi pas comme seule visée la vulgarisation et pourraient plutôt élargir le public de la discipline et permettre de « [...] faire mieux connaître, mais aussi mieux aimer, les sciences sociales à ceux que les raisonnements de ces sciences mettent mal à l'aise ou laissent indifférents » (Lemieux, 2012 : 161). Bien qu'on trouve la sociologie dans ces nouvelles formes, sa présence n'a rien de comparable aux tribunes des grands journaux dans lesquelles elle pouvait se trouver à l'époque de Simmel et de plusieurs de ses disciples. Ces derniers faisaient à leur époque un travail qui s'apparente aux préoccupations de Burawoy et publiaient quant à eux dans les journaux, faisant déjà une sorte de « sociologie en dehors de la sociologie ».

C'est dans l'optique de répondre aux soucis d'une « public sociology », mais aussi de prendre en compte la narration dans l'écriture sociologique que je propose de trouver un chemin pour « démocratiser » la discipline, son accès, mais aussi d'élargir son domaine d'intérêt au-delà des préoccupations des initiés. C'est en arrimant sociologie et journalisme que je tente d'y arriver en me penchant sur deux types d'articles bien particuliers ; le feuilleton, omniprésent dans la presse allemande des années 1920-1930, et le fait divers, bien ancré dans les journaux d'aujourd'hui. Étant donné les limites d'un mémoire de maîtrise, je me concentrerai sur les procès. Il s'agit d'un des thèmes bien présents de ces genres rédactionnels qu'on trouve dans un vaste nombre d'articles. C'est en cherchant à comprendre pourquoi le fait divers, au cœur du journalisme contemporain est aussi central et en délinéant son intérêt social que cette recherche s'intéresse à utiliser ce thème phare du journalisme pour nous encourager à nous questionner sur le monde qui nous entoure et stimuler notre réflexivité. En faisant un parallèle avec le feuilleton, je proposerai des pistes de réflexion pour la discipline sur plusieurs aspects s'approchant d'une « sociologie grand public ».

*

S'intéresser au fait divers ne relève pas du hasard. Comme d'autres l'ont déjà soulevé, ces textes sont moins futiles qu'ils ne le semblent. Ils font état d'événements qui suscitent parfois la peur, parfois l'horreur, mais qui se hissent dans tous les cas dans les palmarès de nombre de lectures et de clics. Alors que la thématique des procès est présente dans tous les journaux aujourd'hui, et ce souvent par l'entremise du fait divers, on n'y trouve pas plus d'analyse de l'influence sociale autour des crimes commis par les accusés. Le feuilleton fait à ce sujet quelque chose de plus et peut amener à envisager les mêmes éléments d'un angle différent.

Afin de s'attaquer à dresser ce à quoi pourrait ressembler une forme journalistique sociologique, je débiterai la première partie de ce mémoire en cernant les deux genres d'écrits journalistiques, le fait divers et le feuilleton. Pour ce faire, je retrace leur historique, leurs thématiques, leur forme et leur effet. C'est parce que ces

deux genres rédactionnels s'intéressent aux procès qu'ils pourront à la fois être mis en opposition et en dialogue.

Dans la deuxième partie de mon mémoire, je propose de voir à l'œuvre les deux genres exposés dans la première. Cette partie s'orienta à définir ce qui peut être étudié à travers ces deux types d'écrits. On peut en effet voir des traitements largement différents des événements entre ces genres rédactionnels et l'analyse d'un fait divers et d'un feuilleton en montrera plus clairement l'implication. C'est suite à ces deux analyses qu'il sera possible de voir les effets de chacun et d'arriver à comprendre les apports que chaque genre pourrait avoir sur la discipline. Ces éléments pourront servir de propositions pour tendre à répondre aux propositions de Burawoy. Il s'agit d'un pari : faire du fait divers et du feuilleton à la fois des objets et des genres partiellement sociologiques de façon à répondre aux propositions de la « public sociology ». Dans un épilogue, je propose la lecture de deux articles inspirés du fait divers et du journalisme allemand des années 1920-1930 que j'ai écrits, qui mettent en application autour d'un procès d'actualité les éléments soulevés au cours de mon mémoire.

Partie 1.

Deux genres

Dans la première partie de ce mémoire, je tenterai de définir deux genres journalistiques, le fait divers et le feuilleton, qui pourraient avoir des apports intéressants pour la sociologie. Si à première vue le fait divers peut sembler dénué d'intérêt pour la discipline, suite aux éléments exposés dans cette partie, cette position pourra être revue. Bien qu'il soit incapable de concilier plusieurs versions de la même histoire, on y verra un potentiel rôle social pouvant être pertinent pour une sociologie. Je ferai ensuite un développement similaire pour le feuilleton. C'est à travers un de ses auteurs, Siegfried Kracauer, que l'on pourra mieux cadrer le genre pouvant apporter des éléments intéressants pour penser certains aspects de la discipline. Un exemple de chacun des deux genres sera ensuite, dans la deuxième partie, analysé afin de voir leur genre à l'œuvre à travers une thématique particulière, les procès.

Chapitre I.

Le fait divers : l'extraordinaire du quotidien

Dans le langage courant et au sein de la profession de journaliste, il existe un certain mépris pour le fait divers, souvent caricaturé comme des chroniques de « chiens écrasés » et représenté comme la voie d'apprentissage pour jeunes stagiaires. Le fait divers, ce genre honni, n'est que peu étudié avant le 20^e siècle, comme en atteste la relative pauvreté de la littérature scientifique à son égard. Au Québec, on ne trouve aucun ouvrage qui s'intéresserait à l'histoire du fait divers dans la presse. Des historiens s'y sont penchés, ailleurs qu'au Québec, souvent par le biais de l'étude de journaux de siècles antérieurs tels que les canards, les gazettes et les nouvelles à la main (Duchêne 1971; Lever 1993, Seguin 1963). Rares sont aussi les études de linguistes, sémiologues, analystes des médias ou encore de sociologues sur le fait divers. C'est la revue québécoise *Tangence* (1992) qui amorcera dans la province une réflexion transdisciplinaire sur le fait divers dans la relation qu'entretient la littérature avec les arts en général, la philosophie et les sciences en particulier en proposant différentes approches littéraires pour analyser ces textes. Annik Dubied (2004), dans sa thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication sur le fait divers en France, propose également un travail de longue haleine mettant en relation l'histoire du fait divers, les réflexions sur son genre et la médiation, à laquelle il est intimement lié. C'est le sémiologue Roland Barthes (1964) qui développe un nouvel angle d'analyse du genre rédactionnel. Il serait, selon lui, bien plus qu'un écrit informationnel : il aurait aussi une fonction sociale, une fonction de catharsis. Pour plonger plus amplement dans les fonctions de ce genre rédactionnel commun dans les journaux, je commencerai par un détour historique. Je tenterai ensuite de le caractériser à travers les thèmes qu'il aborde, la forme qu'il prend, pour finalement m'interroger sur le rôle et la fonction ambiguë de ce type d'article, autant dans les journaux qu'au sein même de la société afin de définir ce qui pourrait être pertinent

de conserver et ce qui doit être changé pour rendre ces écrits intéressants pour l'écriture sociologique.

1. La petite histoire d'un genre

Par les limites larges et floues qui caractérisent le fait divers et les nombreux thèmes qu'il aborde, son origine est difficile à retracer. Il serait d'abord apparu au 16^e siècle dans les feuilles d'information non périodique, les « occasionnels », aussi appelés un peu plus tard au courant du siècle « canards ». La dénomination « canard » renvoie aux nouvelles colportées dans la rue et s'applique « [...] à des événements singuliers ou prodigieux que l'on pouvait croire sortis de l'imaginaire de l'auteur (que nous appelons *canardier*). Plus tard (vers 1750), le *canard* désigna une fausse nouvelle lancée dans la presse pour abuser le public, puis par extension, un journal de peu de valeur. » (Lever 1993 : 11) Il était imprimé à l'occasion d'un événement d'actualité. Il s'agissait d'une feuille illustrée de grand format qui comportait assez de textes pour être dissocié de l'image. Les canards étaient extrêmement populaires, causaient la « [...] 'fureur', le mot n'est pas trop fort, à en juger par l'intérêt passionné qu'il suscit[ait] dans le public. » (*Ibid.* : 9) Ses liens étaient « [...] plus ou moins étroits et avoués avec les événements politiques et religieux, mais le fait divers y demeure[ait] le principal motif d'intérêt et si propagande il y [avait], celle-ci pass[ait] sous son couvert. » (Seguin 1963 : 21) Le canard pouvait aussi être vendu sous la forme de brochure de deux ou trois pages, préparées à la hâte sur un papier de mauvaise qualité, rapidement consommé et aussitôt détruit. Le canard cohabite pendant deux siècles avec d'autres formes avant de disparaître vers la moitié du 19^e siècle, effacé par l'arrivée d'autres genres dans le journal.

C'est vers le 17^e siècle que naissent des formes concurrentes au canard dans lesquelles le fait divers est présent : la forme écrite dans les gazettes et dans nouvelles à la main, lettres manuscrites rapportant les nouvelles. Publiées de façon

hebdomadaire, les gazettes relatent principalement des nouvelles de la politique locale et sont largement teintées de l'orientation du pouvoir en place. Dans des numéros spéciaux, elles font état de nouvelles étrangères ou encore d'événements extraordinaires. Les gazettes sont centrales à la diffusion de l'information politique et se trouvent face à une grande censure imposée par l'État. L'impossibilité de développer une critique gardera parallèlement en activité une autre façon de s'informer : la lettre.

C'est dans une sorte de rivalité que continuait d'exister « l'épistolaire », un échange par lettres entre deux personnes qui pouvaient être relayées à d'autres et qui faisait concurrence à la gazette au 17^e siècle. L'épistolaire faisait appel au détail de « 'morts et mariages de conséquences', 'belles actions de ceux dont la valeur se fera remarquer dans les armées', 'bienfaits accordés' par le Roi, procès extraordinaires, étrangers notables de passage dans la capitale. » (Duchêne 1971 : 489) Cette forme de lettre se souciait avant tout de la diversité des thèmes s'attardant à instruire et plaire. Divertir était son unique but, « [...] subordonnant l'information elle-même au plaisir de son lecteur. » (*Ibid.*) Dans un temps en concurrence, la lettre et la gazette s'avéraient complémentaires : « [l]es gazettes apportent [...] du soulagement à ceux qui écrivent à leurs amis, auxquels ils étaient auparavant obligés, pour contenter leur curiosité, de décrire laborieusement des nouvelles le plus souvent inventées à plaisir, et fondées sur l'incertitude d'un simple ouï-dire » (Hatin 1859 : 78). Alors que les directeurs de gazettes « [...] insistent sur la concurrence qu'ils font à la lettre, les épistoliers, eux, ont plutôt tendance à voir dans les journaux une documentation toute prête qu'ils n'auront plus qu'à compléter agréablement. » (Duchêne 1971 : 499) La lettre n'informait que ceux qui avaient le luxe de pouvoir se doter d'un vaste réseau d'informateurs ; au 17^e siècle, elle restait cependant considérée par beaucoup comme le meilleur moyen d'information (*Ibid.* : 496). C'est par la différence que l'un s'affairait à écrire à l'intention du public des informations que tous devaient connaître et l'autre pour une personne privée des éléments qui étaient d'intérêt qu'au lecteur qu'ils s'opposaient et se complétaient. L'information épistolaire n'est alors pas seulement « [...] 'personnalisée' dans son contenu, elle l'est également dans sa forme ; l'art du

journaliste, qui s'adresse au public, n'a à peu près rien de commun avec les nuances de l'art épistolaire, fondé sur le lien singulier qui unit deux correspondants et eux seuls. » (*Ibid.* : 500) Ces différentes sources d'information ont cohabité jusqu'au 19^e siècle laissant aux lettrés le pouvoir de lire ces histoires et nouvelles individuellement alors qu'elles étaient encore diffusées oralement pour un public plus large.

Bien que la gazette s'affairait à satisfaire la curiosité publique, elle ne disait en vérité pas tout. C'était pour contourner la censure d'ordre royal que les nobles et les riches lisaient des gazettes imprimées à l'étranger. Elles étaient plus libres, mais manquaient d'objectivité et même d'exactitude (*Ibid.* : 494). À la création de la gazette, au 17^e siècle, on ne pouvait la vendre en numéro individuel, il fallait souscrire à un abonnement coûteux, rendant son accès difficile. C'est la montée d'une classe moyenne et d'un capitalisme moderne qui a considérablement changé la production des formes de communication au 19^e siècle (Kang 2009 : 235). La modernisation de la presse et des techniques d'impression ont permis au journal de prendre son essor, même si sa forme n'était pas encore celle qu'on connaît aujourd'hui. C'est au milieu du 19^e siècle qu'un changement marquant s'opère dans la presse. Les journaux, qui étaient jusqu'alors des organes politiques ou des outils d'information économique, ne s'adressaient qu'à un cercle restreint de lecteurs selon le type de journal et ne confrontaient que peu les opinions déjà établies.

C'est Émile de Girardin, un journaliste et homme politique français qui, en 1836, crée *La Presse* et lance en France l'idée d'abolir l'ancien système de journaux en l'industrialisant. Siegfried Kracauer, auteur qui sera d'un grand intérêt dans la section suivante, dans sa biographie sur *Jacques Offenbach ou Le secret du Second Empire* (1994 [1937]), remarque l'origine de cette révolution. Il note que Girardin a vu le potentiel d'établir le revenu des journaux non pas sur l'abonnement, mais plutôt sur la publicité (*Ibid.* : 81). L'abaissement du prix qui s'ensuivit avait permis l'augmentation de la production. C'était une révolution : le prix diminua de moitié, mais pas sans sacrifice. Girardin ne cherchait pas le profit, mais plutôt à rendre accessible son journal à un plus grand lectorat, « [ébloui] par cet idéal, Girardin

n'aperçut pas la conséquence fondamentale de sa réforme, à savoir que l'orientation nouvelle de la presse dans la voie de la publicité faisait désormais de l'argent un facteur essentiel de la vie intellectuelle.» (*Ibid.* : 82) Plus les journaux se développaient, plus des polémiques faisaient rage pour défendre telle ou telle opinion. Cette modification a eu pour effet de libérer la presse des entraves qui la censuraient et de proposer un large spectre d'opinions. Pour assurer son nouveau fonctionnement basé sur un grand nombre de ventes et la publicité, il fallait la rendre attrayante : c'est là que sont arrivés les articles amusants, les nouvelles, les chroniques et les romans-feuilletons (*Ibid.* : 82). Ces genres rédactionnels constituaient une sorte de retour au canard du 16^e siècle, combiné aux nouvelles techniques de l'époque.

C'est la concurrence accrue entre les journaux qui avait sans cesse préoccupée la presse sur les manières de rédiger les articles. Il fallait faire vendre les journaux. Cela passait par une recherche d'articles fracassants, nouveaux et révélateurs. La diversification des rubriques dans les colonnes des journaux était inévitable dans cette nouvelle approche de financement des journaux, le nombre d'articles amusants augmentait au détriment des analyses de fond et des débats d'idées (Gouvard 2017 : 2). Les journaux devenaient accessibles et intéressaient une plus grande quantité de lecteurs. Ces changements ont été encore plus marqués quand les journaux sont passés de l'hebdomadaire au quotidien, les ventes augmentaient et le rythme de travail s'accélérait aussi. La presse devenait un mode de rédaction pluriel et polymorphe, faisant émerger des techniques d'écriture et c'est à cette époque qu'on avait vu naître les « genres journalistiques » comme nous les entendons encore aujourd'hui : la chronique, le fait divers, le reportage et l'interview (*Ibid.* : 2).

Les journaux s'arrachaient les auteurs, tous genres confondus, qui s'étaient lancés dans le journalisme au début du 20^e siècle. Ceux qui participaient à l'écriture n'étaient pas encore des journalistes au sens propre du terme : « ce sont avant tout des gens de lettres, qui souhaitent faire une carrière littéraire, et qui écrivent dans les journaux et les revues pour gagner leur vie et se faire connaître, tout en conservant des références génériques et des pratiques rhétoriques propres à la littérature. »

(*Ibid.* : 2) Ils jouissaient d'une liberté d'opinion jamais connue auparavant, mais devenaient malgré cette liberté de plus en plus désengagés. C'est la dépendance de la presse au capital qui avait eu comme impact de donner plus de place aux informations qu'aux commentaires et aux critiques fondamentales (Kracauer 2017 [1931] : 292). Les journalistes évitaient les éléments politiques et se concentraient sur ce qui se passait à l'ombre de la discorde. Ils étaient à la fois sceptiques de ce qu'ils avançaient et se laissaient acheter pour s'exprimer, c'était le revers de la médaille du changement profond dans le journalisme (Kracauer 1994 [1937] : 83). Alors que les poètes, écrivains et illustrateurs tentaient de se distancer des masses, de ses goûts et de ses opinions, ils en devenaient en fait les serviteurs. C'étaient eux qui devenaient les « distributeurs » de leur pain quotidien (*Ibid.* : 86). En fin de compte, les frontières entre la littérature et le journalisme s'effaçaient et les journalistes avaient presque échangés leur rôle avec les écrivains, non pas par une ambition d'écrire des articles littéraires, mais en se distanciant de la fonction de s'engager à faire changer les choses durant la période de l'entre-deux-guerres. (Kracauer 2017 [1931] : 292)

Ces formes de nouvelles en surface des débats, concises et rapides à lire entraient en compétition avec les nouvelles plus détaillées, débattant d'enjeux politiques de la fin du 19^e et début du 20^e siècle. Alors que les articles détaillés racontés dans les journaux avaient une légitimité de par leur tradition et le curriculum de leurs auteurs, ils étaient substitués par de nouvelles formes qui s'affairaient à s'assurer d'une vérifiabilité dans leurs énoncés. C'est dans cette nouvelle réalité que serait née l'*information* comme nous l'entendons aujourd'hui, se voulant de raconter de façon « objective » des événements de l'actualité. Richard Wolin souligne, dans ses travaux sur l'œuvre de Walter Benjamin, que « [...] l'expérience n'a plus [dans la nouvelle forme de nouvelles journalistiques informatives] rien de durable à nous apprendre, elle est devenue qu'un autre aspect fongible de la vie moderne, un item d'intérêt momentané qui sera rapidement jeté. » (Wolin 1994 : 222) L'information aurait ainsi substitué aux histoires et débats qui pouvaient être porteurs de conseil pratique, d'un peu de sagesse ou de morale : des faits et des expériences du monde dépourvues de profondeur (Kang 2009 : 236). Les faits divers

adhéraient, tous comme plusieurs autres genres, à cette nouvelle volonté journalistique de rapporter les faits et de coller au réel (Dubied 2004 : 25). La chronique proposait des opinions, le reportage des témoignages et le fait divers, des aberrations du quotidien. C'est à ce moment qu'était apparue « [...] la citation des sources, des noms, des lieux précis, si insistante dans le fait divers contemporain » (*Ibid.*). Alors que le genre du fait divers se fixait du 19^e au 20^e siècle, il restait encore peu qualifié de ce titre. C'est au 20^e siècle qu'il se trouvait alors dans une section éponyme, relatant majoritairement des crimes et des procès qui sortent de l'ordinaire.

Au 20^e siècle, au Québec et en France, on trouve des journaux spécialisés qui reprennent le concept de canard dû à leur grande popularité, regroupant plusieurs histoires propres au genre sous forme d'un hebdomadaire. *Allo police*, *Hebdo police* et *Photo police* au Québec en sont de très bons exemples, le plus célèbre étant sans doute le journal français *Détective*, créé en 1929. *Allo police* et *Hebdo police* sont environ tirés à 75 000 exemplaires chaque semaine dans la seconde moitié du 20^e siècle (Dion 1992a : 9), ils sont abondamment illustrés et n'hésitent pas à faire la morale. L'exemple d'*Allo police* français du 8 septembre 1963 le montre bien, le journal se définit ainsi : « La ligne de conduite de notre journal est de mettre davantage en garde les jeunes comme les adultes contre les risques que comporte l'abandon d'une conduite saine et normale » (cité dans Dion 1992a : 9). Il « se définissait comme un journal d'information sur le crime et de valorisation du travail des policiers. » (*Ibid.*) Cette ligne éditoriale montrait bien comment le fait divers tirait ses informations de la police, mais n'était pas pour autant un genre informatif objectif. Le fait divers traverse les époques, mais ses caractéristiques restent assez imprécises. Avant de s'intéresser aux fonctions sociales qu'il peut occuper, tentons d'en cerner les traits caractéristiques afin de faire « lumière dans le flou ».

2. Traits caractéristiques

Bien qu'historiquement positionné, il n'existe pas de consensus autour du classement du fait divers aujourd'hui. Énoncé dans les années 1990 dans sa définition du « compte rendu » par le journaliste Martin-Lagardette (1994), dans *Le Guide de l'écriture journalistique*, le fait divers est, pour lui, caractérisé comme un *type* de faits, un contenu particulier. Dans la définition du « reportage » chez De Broucker (1995) dans *Pratique de l'information et écritures journalistiques*, le fait divers serait plutôt un *genre* rédactionnel informatif, référant ainsi à sa forme. Alors que les deux auteurs placent le fait divers à grande distance du commentaire, il serait un genre proche des faits qui n'impliquerait que très peu le journaliste et sa subjectivité. On peut déjà voir apparaître les éléments sur lesquels on pourra se pencher afin de rendre sociologique le fait divers : impliquer le journaliste dans l'écriture et assumer sa subjectivité.

Antoine, Dumont, Grevisse, Marion et Ringlet (1995), dans leurs travaux sur les pratiques en journalisme, conçoivent quant à eux le fait divers comme un genre propre par sa forme de récit et les stratégies de proximité qu'il développe pour susciter l'intérêt d'un grand nombre de lecteurs. C'est parce que le fait divers reste, dans sa forme contemporaine, mal étiqueté, approché par certains auteurs autant comme une méthode qu'un contenu, qu'il est difficile d'en tracer les contours. Le fait divers se trouve parfois dans une rubrique éponyme alors qu'on le retrouve aussi un peu partout dans les journaux sans être qualifié comme tel. Pour mieux cerner cet objet fuyant, la première partie de la sous-section suivante présentera les sujets et thématiques qu'il aborde et la deuxième sous-section, sa forme.

i. Des thèmes spécifiques

Dans *Essais critiques* (1964), Roland Barthes s'immisce dans le fait divers qu'il regarde dans la presse écrite française du 20^e siècle. Il est l'un des premiers à

s'intéresser à la forme et au contenu du fait divers par une approche autre qu'historique. En tentant de définir ce qu'il entend par fait divers, Barthes admet que la définition ne tombe pas sous le sens. Alors qu'on pourrait croire, en raison de l'intitulé « divers », que cette section, cette forme ou encore ce genre journalistique n'est que le « classement de l'inclassable » (Barthes 1964 : 189), il en est tout autre. En effet, Barthes montre que ses thématiques d'intérêts sont spécifiques. Si on entend souvent de façon méprisante « chroniques de chiens écrasés » pour qualifier le fait divers, la définition de Barthes est en fait assez proche de cette caricature. La chronique de chiens écrasés serait ainsi un bon point de départ pour approcher l'une de ses caractéristiques : il présente les faits d'une histoire véridique et familière. En plus de montrer les faits qui sont avérés, ces faits sont à proximité des lecteurs. C'est pourquoi il est bref dans les journaux nationaux et occupe souvent plus d'espace dans la presse régionale. Pour Barthes, le fait divers, c'est un récit d'événements quotidiens ayant pris une tangente inattendue qui aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre nous.

Bien qu'une panoplie de thèmes pourraient trouver place dans le fait divers, les journalistes ne classeront généralement pas n'importe quoi sous cette rubrique. En effet, il ne s'agit pas d'un fourre-tout composé de tout ce qui ne va pas ailleurs. Agnès et Croissandeau soutiennent, dans leur travail sur la compréhension et l'explication des mécanismes de la presse écrite, qu'il faut une rigueur dans l'écriture d'un fait divers :

Les informations sont recueillies auprès de sources officielles (police, gendarmerie, pompiers, parquet) ou recherchées par le journaliste lui-même. Le fait divers regroupe toute une série d'informations disparates : accidents, vols hold-up, noyades, incendies, crimes, attentats, catastrophes aériennes, ferroviaires ou naturelles (séismes, inondations...), affaires judiciaires, etc. (1979 : 35)

Si le fait divers peut ainsi impliquer un grand nombre d'événements, autant le plus cocasse que le plus affreux, il doit interpeller les lecteurs. Il s'agit toujours de vendre des copies du journal, on dira aujourd'hui de générer des clics. On y retrouve là des traces de son origine. Georges Auclair, note que lorsqu'on traite de fait divers,

l'élément propre « [...] est toujours le signe de quelque dérogation à une norme. » (1982 :18) Barthes fait une observation semblable, le fait divers s'intéresserait aux prodiges et aux crimes (Barthes 1964 : 191). À première vue, leurs visions semblent différentes, mais en les délinéant, on aperçoit leurs similitudes. D'un côté, il y aurait autant les événements du quotidien qui sortent de l'ordinaire, inattendus qui sont insolites, hors normes, référant aux prodiges et il y aurait, de l'autre côté, les soubresauts de la noirceur de l'être humain, des pulsions qu'on ne contrôle pas toujours renvoyant aux crimes. Dubied et Lits soulignent bien ce que Barthes et Auclair entendent par crimes et prodiges : les thèmes du fait divers renvoient fréquemment aux morts violentes, meurtres odieux et suicides, mais seraient aussi « [...] la présentation d'une dérogation à une norme, naturelles (catastrophes, phénomènes naturels), [d]es normes légales (délits, vols, crimes), [d]es normes humaines (exploits, caprices de la nature), [d]es normes morales (adultères, incestes), ou même [d]es normes forgées par l'habitude. » (Dubied et Lits 1999 : 53) C'est dans le quotidien que ces événements prennent place : dans l'accident, l'imprévu. L'extraordinaire et le morbide ne sont pas annoncés, ils surviennent de manière inattendue.

Barthes montre aussi que le fait divers est intrinsèquement lié à l'univers social : qu'il est une fenêtre vers l'action humaine. Il refléterait à la fois des éléments cachés, refoulés, et grandement ancrés de la matérialité du quotidien. C'est par sa forme et son contenu qu'il nous permettrait d'observer le quotidien et l'ordinaire, mais que selon lui, il ne donnerait aucune espace à la réflexivité chez les lecteurs ni de nouveaux regards sur sa condition :

Point besoin de connaître rien du monde pour consommer un fait divers ; il ne renvoie formellement à rien d'autre qu'à lui-même ; bien sûr, son contenu n'est pas étranger au monde : désastres, meurtres, enlèvements, agressions, accidents, vols, bizarreries, tout cela renvoie à l'homme, à son histoire, à son aliénation, à ses fantasmes, à ses rêves, à ses peurs : une idéologie et une psychanalyse du fait divers sont possibles ; mais il s'agit là d'un monde dont la connaissance n'est jamais qu'intellectuelle, analytique, élaborée au second degré par celui qui parle du fait divers, non par celui qui le consomme ; au niveau de la lecture, tout est donné dans un fait divers ; ses circonstances, ses causes, son passé, son issue ; sans durée et sans contexte, il constitue un être immédiat, total, qui ne renvoie, du moins formellement, à rien d'implicite ; c'est

en cela qu'il s'apparente à la nouvelle et au conte, et non plus au roman. C'est son immanence qui définit le fait divers. (Barthes 1964 : 190)

C'est parce qu'il est à la fois ancré dans le quotidien et dans l'intemporel que le fait divers peut, selon Barthes, prendre la forme d'un matériau riche pour celui qui le prendrait pour en faire une analyse approfondie et y regarder le monde social. En étant presque complet en lui-même, il ne nécessite aucune énonciation du contexte pour être compris. Parfois son titre arrive à répondre à beaucoup de questions « [...] *qui ? quoi ? où ? quand ?* et même parfois *comment ? pourquoi ?* sans qu'il soit besoin d'en référer à d'autres sources. » (Hubert 2004 : 9)

Bien qu'il soit, comme l'affirme Barthes, possible de comprendre le fait divers sans contexte, il est publié dans un temps et un espace géographique et culturel précis, près des potentiels lecteurs. Les acteurs principaux y figurant sont des individus privés dans toute leur singularité et non des agents institutionnels (Glatigny 2011 : 28). C'est l'occurrence extraordinaire d'un événement qui vient changer l'ordre banal du quotidien qui est central dans le fait divers. L'extraordinaire à même le quotidien qui touche des gens ordinaires dans leur vie privée, il en fait ressortir le drame de l'expérience humaine dans la tension entre le banal et un événement qui sort de l'ordinaire : « [...] chaque instant est bourré de faits divers reniflant d'angoisse hémiplegique, de terreurs enfantines, d'engueulades conjugales, d'autobus manqués, dans Paris, dans tout l'Univers. Le fait divers, c'est la grande Histoire du quotidien. » (Antoine et al. 1995 : 82)

Le fait divers a la volonté d'informer ses lecteurs sur des événements qui lui sont proches, mais lorsqu'on s'y intéresse plus longuement, on pourrait y voir comme caractéristique de laisser les vraies questions sans réponse, des affirmations en suspens, il sème le doute dans l'esprit des lecteurs en ne mettant en lumière que la surface des choses. La vision de Barthes attribue dans cet optique un caractère réflexif potentiel au fait divers. Le type de discours qu'il tient arrive à construire, diffuser et réitérer des normes, des croyances populaires et des préjugés qui hantent l'esprit des

lecteurs qu'il vise, réaffirmant des lois sociales et morales (Dion 1992 : 12). Dans cette perspective, le fait divers peut parfois être conçu comme un discours d'exclusion et de marginalisation (*Ibid.*). À la fois révélateur et véhicule réitérant la vision sociale dominante, le fait divers peut servir de forme perçant à jour ces éléments s'il s'orientait plutôt à exposer sans y adhérer, poussant les lecteurs à réfléchir à ceux-ci.

Les multiples auteurs ayant travaillé sur le fait divers amènent à le réfléchir comme un écrit relatant la dérogation à une norme du quotidien. C'est une histoire souvent horrifiante ou cocasse d'un événement qui aurait pu arriver à un collègue, un parent, un voisin. Alors qu'on a regardé le fait divers comme un type de faits, c'est en l'approchant comme une mise en forme particulière que ses caractéristiques seront plus nettes. En effet, c'est parce qu'il raconte une « histoire » qu'il occupe certaines fonctions sociales.

ii. Une mise en forme

À la lumière de ce qui a été soulevé plus haut, on comprend que le fait divers essaie de raconter ce qu'on pourrait appeler un « récit ». Ce récit est à première vue sorti du quotidien. Les éléments de sa mise en scène sont en lien étroit avec les thèmes habituels du genre, mais pas au niveau de sa forme qui, elle, est plutôt libre. Dans l'écriture, il s'intéresse à des lieux communs, des éléments proches des lecteurs, à quelque chose qui a fait dévier l'ordinaire. Il raconte avec proximité des histoires de gens ordinaires qui ressemblent aux lecteurs. Il utilise des personnages bien typés, une aventure individuelle, une intrigue. La forme du récit s'adapte à ses nécessités. Puisqu'il concerne l'agir humain individuel et son implication collective calquée sur quotidien, il est écrit pour celui qui pourrait le vivre. Par l'intrigue, il met en lumière des éléments de la condition humaine, d'hommes et de femmes qui vivent, qui agissent, qui souffrent et qui par sa forme, lie les lecteurs à des événements les amenant en finalité à y voir leur propre reflet.

C'est la définition du récit ancrée dans une mise en relation d'événements et leur donnant ainsi un sens nouveau qui dessine le mieux le contour de la forme du fait divers. Dans le cadre de ce mémoire, c'est principalement la définition du philosophe Paul Ricœur (1983) qui parmi les nombreuses théories qui existent sur la forme du récit, semble la plus adaptée pour approcher sa forme. Ricœur propose de regarder ces textes selon leur articulation temporelle. Dans *Temps et Récits*, l'œuvre monumentale du philosophe sur sa théorie du récit (*Ibid.*), c'est le « modèle de mise en intrigue » qui guide sa tentative de créer un schéma des éléments constituant le cœur de l'écriture d'une histoire. C'est par six critères qu'il définit ce qu'il entend par récit. La forme achevée, la configuration, le thème directeur, l'implication d'êtres humains, des conclusions imprévisibles et sa lecture comme nécessité sont les éléments les plus importants qui permettent d'attribuer cette forme au genre et d'ainsi mieux comprendre ses fonctions.

a. Une forme achevée

Ricœur souligne d'abord la forme achevée du récit : il a un début, un milieu et une fin. Dans la réalité, une action en soi n'a aucun de ces trois éléments et c'est donc dans son arrangement que l'auteur propose un élément d'intérêt, une histoire à dénouer. Les actions prises à l'unité ne sont pas qualifiables de début, de milieu ou de fin, mais le deviennent lorsqu'un nœud central ou une péripétie se clarifie par un événement ultime. L'incohérence des faits prend alors sens. C'est par la mise en récit des événements que ceux-ci acquièrent une dimension particulière. Les événements, lorsqu'ils sont pris seuls, sont fixés et terminés, mais dans l'intrigue du récit, leur articulation s'inscrit dans une chronologie due à leur configuration et ont ainsi une temporalité.

b. Une configuration

C'est en substituant au désordre du réel une succession, une chronologie, et en y conférant un enchaînement que le regroupement des faits prend une signification. Les événements passent donc de l'hétérogène, de l'insensé, de l'incompréhensible et épars à un tout configuré qui s'interprète comme une chaîne causale d'événements : « [l]a mise en intrigue est l'opération qui tire d'une simple succession une configuration. » (Ricoeur 1983 : 127) L'événement est alors élément concordant avec l'intrigue, il n'est jamais aléatoire et « [l'événement] reçoit sa définition de sa contribution au développement de l'intrigue. » (*Ibid.*) Sa configuration a ainsi une forme unique, il n'y a pas d'interchangeabilité des événements, la chaîne causale et temporelle est constituante du récit.

c. Un thème directeur

La configuration des événements dans le récit a ce qu'on peut appeler une orientation autour d'un thème. Celui-ci est plus que le sujet : « [...] il dépasse le sujet en abstraction et transcende la 'simple' surface du texte. » (Dubied 2004 : 114) L'ensemble du récit devient significatif autour de ce thème, il est toujours possible de s'y rapporter pendant la lecture. C'est ce qui est central à la configuration des événements : chaque temps du récit s'inscrit dans le thème directeur et y est lié de près ou de loin.

d. L'implication d'êtres humains

Le récit est un laboratoire de la condition humaine, il place des êtres humains dans sa composition et les lecteurs peuvent se voir en eux. Ricoeur souligne que « le récit, imitation d'actions, exige des agents, hommes ou personnages anthropomorphes : [...] c'est qu'il s'agit avant tout d'une représentation d'action (*mimesis praexos*) et, par là

seulement, d'hommes qui agissent. » (Ricoeur 1983 : 71) Le récit est une fenêtre sur la condition humaine.

e. Une conclusion imprévisible et congruente

La configuration des événements autour d'un thème dans le récit ne permet pas aux lecteurs de connaître l'aboutissement avant la fin. Même si les lecteurs peuvent anticiper sa direction, « [la] conclusion n'est logiquement impliquée par quelques prémisses antérieures. » (Ricoeur 1983 : 129) La conclusion devient le point de chute qui expose la congruence entre les événements présentés, loin d'être prévisibles durant la lecture, mais acceptables rétrospectivement. C'est la conclusion qui confirme le point de vue de l'auteur, elle permet de revoir la configuration des événements sous l'angle d'une finalité orientée. Par sa conclusion imprévisible, les lecteurs peuvent – voire doivent – changer rétroactivement leur perception des événements, puisque ceux-ci étaient impliqués dans une finalité non envisagée.

f. La lecture comme nécessité

Les lecteurs font partie du récit. La dialectique entre la lecture et l'effet qu'il produit termine la constitution du récit. Pour Dubied, « [l]e récit n'a en effet de sens que lorsqu'il contribue à enrichir l'expérience humaine, et ne peut être correctement compris qu'en regard du parcours qu'il effectue au travers de celle-ci ou que celle-ci effectue à travers lui. » (2004 : 117) C'est donc dans le regard qu'il crée sur une série d'événements qu'il propose une conclusion qui enrichit les lecteurs d'une perspective nouvelle sur ceux-ci et dans une autre mesure, sur sa condition.

Ce dernier élément concernant les apports aux lecteurs n'est pas exactement le résultat qu'on peut constater dans la réalité. Alors que Dubied souligne qu'instruire ou expliquer sont des fonctions rhétoriques traditionnelles du récit (2004 : 55), le fait

divers rate une occasion quant à cet aspect. Si certains auteurs de fait divers cherchent à examiner les événements, la majeure partie d'entre eux préfère « [...] le beau style, le travail de la forme, voire même la simple transmission de faits et une forme de gratuité, qu'ils revendiquent ouvertement » (*Ibid.*). Les journalistes qui mettent en récit les événements se positionnent de façon à raconter et non faire réfléchir. C'est sur cet élément que le fait divers peut avoir un rôle ambigu : il informe, mais ne cherche pas à comprendre l'éventail des motifs qui mènent à une série d'événements, il ne reste qu'en surface et sur ce qui est évident. En se penchant spécifiquement sur les faits divers portant sur les crimes et les procès, il apparaît vite que ce manque de raisonnement et de tentative d'une compréhension de ceux-ci est une faille, symptôme de l'historique du fait divers. Alors que le fait divers peut être un matériau riche pour développer une réflexivité chez les lecteurs, il semble que l'étape dans la mise en récit devant servir à créer cet effet pourrait être travaillée pour vraiment changer sa perspective et s'approcher des nouvelles formes explorées par les sociologues prenant en compte une certaine narration.

3. Un rôle ambigu

À première vue, on pourrait croire que les journalistes travaillent pour le public, tentant de diffuser l'information d'institutions officielles. La police ne partage généralement pas d'elle-même ses informations dans les journaux autrement que par quelques incursions sur les réseaux sociaux : ce sont donc les journalistes qui se chargent de relayer l'avancement des enquêtes. La situation est semblable à la cour : le gouvernement ne publicise pas les jugements qui y sont rendus, c'est plutôt implicitement qu'il en revient aux journalistes d'informer la population, même si cette information peut être accédée sur leurs plateformes web. C'est lorsqu'on creuse un peu plus loin qu'on peut avoir un doute quant au rôle du fait divers. C'est en partie parce que les journaux misent sur le fait divers pour accrocher l'œil des lecteurs en

affichant des éléments sensationnels qu'on peut douter de sa vocation comme simple information de sources officielles.

C'est en partie parce qu'un fait divers est sensationnaliste que sa fonction n'est pas entièrement limpide. La revue *Tangence* propose une analyse sous différents angles d'un article du genre, mettant bien en relief son effet sensationnel en se penchant sur son montage. Edmond Cros, sociologue de la littérature, dénote quelques éléments d'un fait divers qui s'appliquent bien au genre : « [...] une photo accompagnée d'une légende, un gros titre, un commentaire bref du titre en caractère gras, une série de quatre paragraphes censés apporter des précisions, chaque type supposé hiérarchiser l'information [...] » (Cros 1992 : 81). Écrit dans un langage simple, familier, il est à la portée de tous et reste près des préoccupations familières des lecteurs. Que ce soit en utilisant des tailles de police variées, des mots en gras ou encore l'italique, le fait divers capte l'attention en tablant sur le divertissement, mais aussi par le choix d'événements qui choquent. Le journaliste doit faire un choix habile entre les procès en cours pour arriver à écrire un bon fait divers. Lorsqu'on dépasse l'effet de scandale qu'ils peuvent chercher à publiciser, le fait divers s'avère être « [...] pour l'ethnologue, le sociologue ou l'historien [un formidable révélateur] des tensions sociales (conflits interethniques), des normes et des interdits (inceste, homosexualité, délit sexuel des prêtres), des peurs (peur du sida, peur des agressions chez les personnes âgées) et des superstitions de toutes sortes. » (Dion 1992 : 14) En effet, alors que les auteurs de ces textes s'appuient sur ces éléments pour attirer les lecteurs, ils révèlent inconsciemment au sociologue ce qui intéresse une tranche de la société. Il pourrait y avoir là une piste pour une sociologie soucieuse des enjeux actuels; ceux-ci étant partagés et captivants pour un grand nombre de personnes.

Le fait divers intéresse les lecteurs, mais il semble que ce soit pour d'autres facteurs que la simple information qui s'y trouve. C'est parce que le genre arbore un style accrocheur qu'en plus d'informer, il divertit. À la suite de la sociologue de la communication Gloria Bigot-Legros, on pourrait ainsi attribuer deux fonctions au fait divers : « faire peur ou faire partager » (1996 : 140). Dans un cas comme dans l'autre,

le fait divers se trouve teinté par la subjectivité de l'auteur, mais aussi par des impératifs économiques de vente propres aux journaux. Il propose un type d'information prisé des masses et, au final, rapporte économiquement aux journaux. C'est dans son incapacité à rendre la complexité de la condition humaine à travers les événements qu'il tente de partager que le fait divers a un rôle ambigu. Bigot-Legros le résume bien en montrant comment les messages véhiculés par le fait divers ne sont pas aussi humbles que les journalistes le laissent souvent croire :

Le fait divers assume des fonctions claires en adéquation avec celles de la presse écrite locale. Ces fonctions sont économiques (il fait vendre le journal, mais coûte à la société), sociales dans la médiation exercée entre les différents représentants de la communauté, cathartiques dans le sens aristotélicien du terme, idéologique et politique. Malgré le souci d'honnêteté du journaliste, il apparaît très clairement une limite à la confiance que l'on peut lui témoigner parce que l'organisation, les conditions de travail l'amènent vite à privilégier et à propager les discours officiels et professer un certain « suivisme » qui est aujourd'hui le gage de sérieux et de professionnalisme. Le fait divers montre l'incapacité intrinsèque au journalisme de présenter la complexité humaine, les différentes facettes d'une même affaire, ou de concilier les deux versions d'une même histoire. (1996 : 148)

En fonction du moment de la découverte d'un cas intéressant par le journaliste, ce sont deux types de discours qu'on peut trouver : le discours sécuritaire de source policière ou le discours consensuel, sous-jacent aux délibérations de jury dans le cas de source judiciaire (*Ibid.* : 140). Que ce soit pour l'un ou pour l'autre, le journaliste devient le porteur de ces discours et les rend légitimes. Dans le premier cas, il énonce que les événements sont sous contrôle et, dans le second, qu'ils ont été sanctionnés selon l'avis de spécialistes et des codes qui s'appliquent à tous. On peut ainsi voir dans l'avancement d'enquêtes plusieurs textes sur le même événement, parfois même des événements récurrents revenant à la une. Malgré que ce caractère répétitif puisse paraître frustrant, il n'est pas nécessairement lassant : « la rubrique consacre la présence dans la ville de sauvages, de pervers, d'individus sans toit, sans foi ni loi,

mais aussi de simples dépressifs. Elle permet, aux lecteurs, de mesurer les dérives sociales à leur propre aune morale [...] » (*Ibid.*: 148). Il s'agit ainsi à la fois d'un récit de certains événements, mais aussi de la mise au fait de l'existence d'individus en marge de la société. En s'appuyant sur le consensus social, le fait divers ne fait jamais émerger de nouvelles facettes d'un événement tragique. À l'inverse de tenter de déconstruire ce qui est pris pour acquis, le fait divers l'utilise pour confirmer les propos des sources officielles et rassurer les lecteurs. Le fait divers s'appuie ainsi sur le système dominant pour y puiser ses informations et ses positions ; il y reste largement fidèle. Peut-être de façon non intentionnelle, le journaliste condamne alors les crimes autant que les lecteurs veulent l'entendre.

Le fait divers montre rapidement certaines limites par sa mise en récit : il s'inscrit dans des obligations économiques, mais aussi sociales ; il est en quelque sorte une vérité que tout le monde doit entendre, mais que tous connaissent déjà.

Dans le chapitre deux, je propose de refaire le même exercice à délinéer un genre rédactionnel, mais en m'intéressant au feuilleton allemand des années 1920-1930 et plus précisément à l'un de ses grands auteurs : Siegfried Kracauer. On y verra des éléments communs, mais aussi une large opposition dans la façon de traiter de thèmes similaires.

Chapitre II.

Le feuilleton : une réalité fragmentée

Dans les années 1910, le journal – tel qu’on l’entend aujourd’hui – commençait à prendre forme. Vers 1920, les journaux en Allemagne ont connu une période particulièrement florissante : on pouvait en faire jusqu’à trois tirages par jour. Les textes qui y paraissaient prenaient de multiples formes et les éditeurs s’arrachaient certains auteurs. Le feuilleton figure parmi l’une de ces formes effervescentes durant l’entre-deux-guerres. Alors qu’il évoque à première vue que des choses banales (Roth 2017 [1921] : 297), il est en fait bien plus : il est une fenêtre sur la condition moderne.

Dans ce chapitre, ma façon de définir ce qu’est un feuilleton est bien différente du chapitre précédent, je commence par son histoire, et à l’instar de Thériault (2017), je le fais plus en profondeur en passant par l’un de ses auteurs de prédilection, Siegfried Kracauer. Il est parmi le grand nombre de journalistes qui ont écrit des feuilletons durant l’entre-deux-guerres. Dans un premier temps, je propose d’aborder ses thématiques d’intérêts en faisant un parallèle avec l’héritage de Georg Simmel. C’est en regardant l’époque à laquelle il écrit qu’on peut mieux comprendre les intérêts qui l’habitent. Dans un deuxième temps, je propose de regarder l’une de ses œuvres pour comprendre son approche. C’est par son recueil *Les Employés* (2012 [1930]) qu’on peut mieux l’aborder et considérer sa mise en forme particulière comme parvenant à vraiment saisir et exprimer les phénomènes qu’il découvre. Dans un dernier temps, c’est la somme de ces différents traits caractéristiques qui génère un effet bien particulier : elle laisse une partie du travail d’analyse des phénomènes au lecteur, l’incitant à revoir son implication dans ceux-ci.

Comme au chapitre précédent, c’est en regardant plus attentivement le genre qu’on pourra revoir notre position sur celui-ci. Alors qu’un feuilleton est un court texte qui peut à première vue aborder que de petites choses, c’est en s’y penchant de façon attentive qu’on comprend qu’il découvre des réalités du monde à sa manière. Au

chapitre IV, je propose d'analyser un feuilleton de Kracauer pour vraiment y voir à l'œuvre ces différents éléments.

1. Les grandes villes comme angle d'approche de Siegfried Kracauer

Le feuilleton est premièrement né en tant qu'espace de belles-lettres. Il apparaît en même temps que les nouvelles formes en France au 19^e siècle, et ce, notamment avec Heinrich Heine. Il connaît au même moment un vif succès dans les journaux de Vienne et le genre est vite repris en Allemagne. Ce sont Kracauer et ses collègues qui dans les années 1920 en Allemagne, en ont fait ce que nous reconnaissons aujourd'hui (Stalder 2003 : 278). Ils l'ont fait passer « [...] d'une tribune dédiée aux belles-lettres, en lieu d'analyses, de diagnostics de phénomènes contemporains » (Levin 1995 :5).

À l'époque de la république de Weimar, la presse allemande utilise le terme français de « feuilleton » pour désigner l'espace culturel du journal au sens large (Nesci 2017 : 20). Dans les années 1920, cet espace est souvent disposé dans le bas de la première page du journal, séparé par un grand trait ou parfois non loin derrière (Thériault 2017 : 2). On trouve aujourd'hui les critiques de livres et de cinéma comme le genre pouvait aussi le faire dans une section séparée. Depuis le milieu du 19^e siècle, cette section culturelle est côte à côte aux sections politiques, des affaires, locales et des sports, mais est considérée comme moins importante (Roth 2017 [1921] : 296-297). Le genre y évoque des sujets variés tels que la littérature, le théâtre, la musique, les arts visuels, le voyage, les procès et le cinéma, mais aussi la politique. Contrairement à beaucoup d'autres genres, le feuilleton est proche de la littérature et passe par les jeux de mots, les paradoxes, ou des figures de style pour appuyer ses propos. Le point de départ de ces textes est aussi souvent de l'ordre de la vie quotidienne, mais par la mise en forme particulière, arrive à y donner une signification profonde et à y voir l'expression de phénomènes plus large. Le feuilleton, à travers ses observations de la

vie quotidienne, se démarque dans la façon qu'il y véhicule « l'information » s'appuyant sur : « [...] l'ironie, une posture empirique et critique, une pensée aphoristique à bonne distance des systèmes, une certaine désinvolture à l'égard de la théorie, des concepts et des définitions [...] » (Thériault 2017 : 3). Comme le fait divers, ce genre reste aujourd'hui parfois difficile à cerner. C'est en s'approchant de l'un de ses auteurs qu'on parvient à en connaître des éléments récurrents.

Alors qu'il étudiait l'architecture, Siegfried Kracauer a assisté en tant qu'auditeur aux *Vorlesungen* de Simmel, qui était alors *Privatdozent* de philosophie à Berlin. Il se retrouve ensuite journaliste pour la *Frankfurter Zeitung* en 1920. Ses travaux, qualifiables de sociologiques (Thériault 2017 : 5), sont empreints d'une interprétation phénoménologique de l'activité quotidienne de l'époque comme une fenêtre sur l'expérience moderne de la métropole. Alors qu'il déambule dans les grandes villes allemandes, il y découvre des hommes et des femmes qui vivent la condition moderne. À travers les lieux, mais aussi des activités de leur quotidien, il trace une condition sociale générale. C'est dans la relation entre la vie intérieure des *employés* et la vie matérielle, mais aussi à travers la culture qu'il cherche à démontrer l'expression d'un glissement social dans la vie mondaine urbaine (Kracauer 2012 [1929]; Gilloch 2016 : 2). Son intérêt pour la ville a quelque chose à voir avec celui de Georg Simmel et c'est dans les mêmes fondements qu'on y verra une mise en valeur des « atouts sociologiques de l'urbanité » (Kracauer 1995[1964], 2008[1963], 2012[1930]; Simmel 2007[1903]; Thériault 2020 : 253). C'est dans la ville qu'apparaît à Simmel le lieu d'une dépersonnalisation et qu'il s'agit d'un laboratoire de formes nouvelles, résultat du conflit entre culture objective et culture subjective (Agard 2008 : 150).

Kracauer débute sa carrière peu après la mort de Georg Simmel en 1918. Sa façon de penser et son style d'écriture ont une influence importante dans plusieurs textes que Kracauer rédige tout au long de sa carrière. Simmel appartient à la première génération d'Allemands confrontés aux changements drastiques de la physionomie de la métropole. Il est témoin de l'explosion de la croissance urbaine

allemande qui s'était déjà entamée vers le milieu du 19^e siècle, cette croissance est sans commune mesure ailleurs en Europe (Füzesséry et Simay 2008 : 17). Les mutations qu'a subies l'environnement urbain sont radicales et ont changé brutalement l'expérience sensible de la ville. Pour ne nommer que Simmel et Kracauer, Berlin était pour eux le lieu où les signes de la modernisation étaient les plus clairs. C'est un des éléments qu'ont en commun Simmel et Kracauer : confrontés à la métropolisation de la société allemande, ils ont « [...] la conviction que la grande ville représente l'image fragmentée, mais *générique* de la modernité » (*Ibid.*). En tentant d'approcher cette nouvelle expérience subjective, tous deux ne s'avancent pas vers des concepts totalisants, mais portent plutôt une attention particulière aux détails concrets, ceux de *surface* (Ward 2001; Thériault 2020), qu'on peut percevoir par les sens : « [...] les lieux caractéristiques des grandes villes (les rues, bien sûr, mais aussi les cafés, les cinémas, les salles d'attente, les passages ou les parcs d'attractions), les objets du quotidien (l'horloge, le parapluie, la machine à écrire, la chaîne de montage) ou encore les comportements typiquement citadins (l'indifférence, la réserve, la propension au conflit) » (Füzesséry et Simay 2008 : 15). Pour eux, il n'y a pas de détail trivial, pas de sujet anodin. La compréhension de la société s'articule au quotidien. Les façons de faire les plus communes, les plus ordinaires peuvent révéler nos manières de raisonner et de construire le monde (Lapierre 2000 : 45).

Kracauer fait quant à lui partie d'une deuxième génération d'Allemands vivant ces changements drastiques ainsi que la césure suivant la Première Guerre mondiale. Vers 1910 débute un ralentissement de la croissance urbaine, mais l'industrialisation continue à marquer les physionomies des villes : « [...] l'intensification du trafic automobile, l'électrification des réseaux et des équipements urbains, la propagation de l'asphalte bitumée, la massification des pratiques de consommation, la diffusion des marchandises et de la publicité, ou encore l'expansion des loisirs de masse. » (*Ibid.*). Kracauer est, à l'image de Simmel, loin de se montrer méfiant quant aux processus qui apparaissent devant ses yeux, ce dernier écrit en conclusion de « Les grandes villes et la vie de l'esprit » (Simmel 2007 [1903]) qu'il ne cherche pas à accuser, ni à pardonner, mais plutôt à comprendre.

Kracauer s'inscrit dans la même lecture de la modernité que Simmel, il entrevoit son expression dans la culture de masse et y fait directement face à partir de 1924 lorsqu'il devient rédacteur régulier pour la *Frankfurter Zeitung*. Même si à ce moment il réside encore à Francfort, « [...] il est lui-même confronté au rythme de production du quotidien, correspondant au *tempo* accéléré de la grande ville, et à celui des phénomènes éphémères de la culture de masse – variétés, music-hall, manifestations sportives, cinéma – qui comptent parmi les sujets privilégiés des articles publiés dans le feuilleton. » (Perivolaropoulou 2008 : 135) C'est avec une façon de concevoir le monde, inspirée de Simmel, que « [Kracauer] écrivait sur le présent et était d'ailleurs l'un des premiers sociologues et philosophes de la culture à faire ce qui nous semble aujourd'hui de plus naturel : être attentif aux détails, se pencher sur des phénomènes uniques et individuels, se méfier des systèmes. » (Thériault 2017 : 2)

La signification aux phénomènes qu'observe Kracauer s'exprime aussi à travers la manière qu'il écrit. Par la forme et les techniques de construction littéraires qu'il utilise dans la *Frankfurter Zeitung*, il lui est possible de traiter « [...] des questions importantes à partir des phénomènes mêmes, sans passer par les systèmes philosophiques [...] [et s'affranchir] des frontières convenues entre disciplines scientifiques, comme de celles qui séparaient le journalisme, la poésie et la philosophie. » (Mülder-Bach 2001 : 131) Il rédige régulièrement dans le journal jusqu'en 1933 avant de devoir s'exiler, puis d'être licencié de la *Frankfurter Zeitung* quelques mois plus tard. Il écrit sur la culture de masse et l'augmentation des distractions qu'il qualifie d'étourdissement volontaire dans les grandes villes allemandes. C'est parce qu'il s'intéresse au quotidien, aux lieux, à l'architecture, aux objets, aux distractions et plus généralement à la culture de masse qu'il déchiffre une signification cachée. C'est par une observation attentive et minutieuse qu'il arrive à émettre une critique de la société (Nesci 2017 : 20).

C'est à travers l'observation de la ville et de ses habitants qu'il en vient à dresser le portrait de la modernité, mais qu'il voit son expression spécifique dans une gamme d'hommes et de femmes du Berlin de l'époque. C'est à travers la culture

populaire, les pièces de théâtre, procès et bien d'autres types de matériaux que Kracauer démontre que le divertissement et l'industrie de la culture sont des manifestations de processus socioéconomiques et culturels profonds qui affligent les *employés* – ceux qui occupent des emplois de bureau et dont la condition n'est pas meilleure que les travailleurs d'usines, mais qui pourtant aspirent à atteindre un mode de vie bourgeois (Kracauer 2012 [1929]). Le manque de lucidité envers ce qui se déroule sous leurs yeux et le manque de solidarité entre ces deux types de travailleurs, ayant pourtant des intérêts semblables, sautent aux yeux de Kracauer. Dans ses textes, il dessine la fausse conscience de classe dans laquelle se trouve la large tranche des *employés*. C'est parce qu'ils vivent dans une sorte d'aveuglement volontaire, de fuite dans l'étourdissement, le voyage et la danse (Schmidt-Lux et Thériault 2018 : 278) que Kracauer s'y penche afin de dévoiler les contradictions entre leur statut factuel de prolétaires et leurs aspirations bourgeoises entretenues. C'est par une critique et une ironie marquée qu'il tente de faire découvrir cette situation au public. Les éléments du quotidien, matériels et culturels submergeaient les individus à en perdre tout repère. Kracauer se penche ainsi à dessiner la condition moderne qui afflige une vaste gamme d'hommes et de femmes, et ce, sans vraiment leur attribuer la faute, puisqu'au fond, ils ne font que la subir. Par ses feuilletons, il tend à présenter des éléments préoccupants au moment de leur publication, se concentrant spécifiquement sur les problèmes culturels, sociaux et moraux. Malgré les critiques qui y sont formulées, ses feuilletons adoptent une position semblable à celle d'Alvaro Pires, criminologue et professeur en droit, dans un texte portant sur les enjeux épistémologiques de la recherche en science sociale (Pires 2007 [1997] : 52), ses feuilletons privilégient la position des dominés comme anti-biais, neutralisant ou du moins compensant l'effet de pouvoir et de la perspective dans une situation donnée. C'est en partie de cette façon que Kracauer arrive à désamorcer un certain glissement qu'il pourrait facilement prendre puisque celui-ci se trouve dans une position largement plus désirable. C'est dans cette optique que Kracauer voyait son travail de journaliste comme une *praxis* politique, une activité capable de détruire toutes les choses mythiques et chiffrées autour et en nous (Kracauer 1931b).

C'est lorsqu'on regarde son œuvre, et spécifiquement les feuilletons qu'il écrit dans la *Frankfurter Zeitung*, comme un tout composé de fragments qu'on voit se former une image plus nette de ce qu'était le contexte social à l'époque. Si l'hétérogénéité de ses écrits peut être frappante, c'est que – pour Kracauer – il semble plus judicieux de la considérer comme un panorama. Pour saisir correctement la réalité, il faut voir l'expression d'un phénomène comme un tout composé de parties.

2. Le montage comme forme d'écriture

Les feuilletons de Kracauer ont, comme je l'ai abordé plus tôt, des thèmes récurrents, et ceux-ci sont, tout comme le fait divers, aussi mis en forme de façon particulière. Ses feuilletons s'intéressent à des thèmes qui préoccupent la société de l'époque et prennent une forme qui reflètent la conception de Kracauer du monde social et de la réalité : ils sont « fragmentés ». Héritage de Simmel, la société pour Kracauer peut être apprivoisée par de petites choses, celles-ci étant les parties, qui en finalité, composent le portrait global de la société. Le fait divers et le feuilleton ont ainsi des fondements communs : ils mettent en récit un type d'information spécifique et en font une mise en forme particulière qui résulte en un effet distinctif.

Dans *Les employés* (1930), Kracauer regroupe une série d'articles d'abord parus dans la *Frankfurter Zeitung* et cette mise en commun de ses différents textes devient aussi la recherche d'une forme pouvant saisir un peu mieux les phénomènes qu'il observe. C'est par l'assemblage qu'il y parvient. Il s'agit à la fois d'une enquête sociologique comme on peut l'entendre aujourd'hui et d'une ethnographie urbaine faisant le portrait des habitants la ville de Berlin. Le montage de scènes quotidiennes explorées dans les feuilletons de Kracauer est une analyse d'une variété d'individus du Berlin de l'après-Première Guerre, comme on les trouve dans les bureaux, les grands magasins et les banques (Schmidt-Lux et Thériault 2018 : 276). Dans ce recueil, on retrouve une multitude de facettes d'un même objet, la contradiction du mode de vie des employés, et c'est en s'affairant à les regarder à différents endroits,

sous différents angles que Kracauer en expose différentes expressions. C'est une série de tableaux qui à première vue ressemble à des descriptions, mais qui font plus que seulement dépeindre la vie quotidienne des habitants : ces « miniatures » amènent une analyse, une théorie du développement sociétal (Vassort 2012 : 236). C'est par la forme du feuilleton qu'il réussit à saisir l'expression complexe du phénomène sociétal à l'œuvre chez les *employés*. Il ne serait peut-être pas possible de dresser l'état du monde autrement que par une mosaïque, un portrait d'une situation faite de parties.

C'est par des miniatures, des fragments, qu'on peut comprendre ce qui intéresse Kracauer. Il s'aventure dans « les salles chauffées » (Kracauer 1995 [1964] : 88-93) et dans les « bureaux de placement » (*Ibid.* : 78-87) pour découvrir à travers le quotidien d'une tranche de la société, les sans-emploi, les phénomènes qu'ils vivent. C'est dans ces lieux où se trouvent ces hommes et ces femmes qu'il arrive à vraiment observer leur condition de chômeur et le phénomène d'attente auquel ils doivent faire face. Je reviendrai sur ces constatations au chapitre IV dans l'analyse d'un feuilleton de Kracauer. Il pose aussi son regard sur des « petites vendeuses [qui] vont au cinéma » (Kracauer 2008[1963] : 255-268) et arrive à en avancer des théories plus vastes à savoir que le cinéma qu'elles regardent n'est en fait que le miroir de la société. Alors que ces scènes paraissent anodines, elles se révèlent être des indicateurs significatifs du monde social. Dans son approche, les miniatures peuvent apparaître comme le modèle réduit de l'expression du phénomène entier. Pour créer ces petits portraits, il se penche sur le quotidien, des faits pouvant paraître anodins, de surface, pour en faire sortir leur implication théorique qu'on oublie de regarder, de prendre en compte dans le jeu social et auquel il travaille à dégager un sens. C'est avec des tableaux de scènes de tous les jours qu'il tente de faire une phénoménologie de surface, cherchant à utiliser « [...] les détails du quotidien comme des particules, des essences épistémologiques dans une dimension esthétique. » (La Rocca et Rafele 2010 : 7)

Journaliste durant la république de Weimar, le contexte dans lequel il a fait ses observations a influencé sa manière d'écrire. Inka Mülder-Bach (2001), spécialiste en littérature comparée, qualifie ses constats de « théorie fragmentée de la

modernité ». À travers chacun des fragments étudiés, il s'en dégage une possibilité d'analyser et de « [...] compléter la connaissance de l'histoire, du politique et de la vie sociale et de construire la réalité telle une "mosaïque", par petits bouts [...] » (Vassort 2012 : 240). C'est en organisant ce qu'il observe sous forme d'une mosaïque qu'on peut voir que le style d'écriture et sa structure sont en lien direct avec les matériaux et les conclusions que celles-ci cherchent à avancer. L'aspect « esthétique » est ainsi un élément central de la transmission de ses découvertes, la forme et le style d'écriture répondent aux matériaux de son approche et arrivent à faire bien plus que de simplement exposer des analyses : le feuilleton est à l'image des phénomènes que Kracauer observe.

Pour comprendre sa façon de construire le monde social, on peut la comparer à regarder dans un kaléidoscope : on voit le monde social comme une somme finie d'objets, qui changent à l'infini dû à leurs configurations et du point de vue de l'observateur. L'image change dès qu'on en change les paramètres. On ne peut ainsi qu'en analyser une à la fois pour en dresser les traits et pour ensuite l'ajouter aux autres parties du portrait global duquel elle fait partie. C'est parce que Kracauer nous amène à penser la totalité à partir de fragments, parties décomposées d'un tout, que son approche près de la sociologie, du journalisme de reportage, fait plus que ces disciplines individuellement et prend tout son sens dans les phénomènes qu'il observe. Kracauer tentait déjà à l'époque de montrer que la réalité est une construction, et qu'elle devait être observée pour arriver à en comprendre le sens global (Kracauer 2012[1930] : 29-30). C'est au fur et à mesure des observations qu'on peut appréhender le monde, à partir d'éléments qui à première vue sont indépendants, mais qui ne sont finalement pas sans relation avec les autres. Pour Kracauer, l'observateur n'est alors pas simplement passif : il a un rôle d'assembleur des fragments de la réalité. C'était à travers la condition des employés qu'il s'affaire à prendre ce rôle, il interprète la réalité de ces hommes et ces femmes dans leur contexte quotidien et en dénoue les liens les plus abstraits avec des phénomènes plus larges. C'est parce que sa posture de journaliste lui permet de faire certaines percées interdisciplinaires que Kracauer approche son objet aussi de façon historique, il recompose les liens avec des

phénomènes antérieurs et arrive à faire apparaître une image nette à partir de l'ensemble des parties éclatées qu'il observe. C'est dans cette perspective que *Les Employés* (1930) peut être vu comme un exemple particulièrement adéquat de l'utilisation de Kracauer du feuilleton. Il est proche du quotidien, mais utilise celui-ci pour le lier à des phénomènes sociaux généraux à travers une méthode d'observation qui tient en compte que la réalité est fragmentée.

Kracauer a un regard lucide sur son époque et les phénomènes qui se déroulent sous ses yeux. En regardant le quotidien, les petits faits, il arrive à s'intéresser au jeu social. Il est conscient que la multitude des observations du quotidien reflète la complexité sociale et que la représentation de sa totalité n'est réalisable que par l'assemblage des fragments. Dans cette façon particulière de mettre en forme ses observations, il adopte aussi une posture particulière : il est ambivalent. Il s'abstient de tout jugement et il est conscient qu'il propose une lecture de ce qu'il observe. Il est conscient que sa position est subjective et propose à la fois de s'intégrer lui-même dans le portrait, mais aussi d'impliquer les lecteurs. C'est en s'appuyant sur ces éléments qu'il arrive à générer un effet à la lecture de ses textes.

3. Un effet : se regarder

Les feuilletons de Kracauer s'orientent autour de thèmes relevant du quotidien et c'est par leur assemblage qu'il s'en dégage une analyse plus profonde des conditions de vie des années 1920. Encore aujourd'hui, à la lecture de ces fragments, on peut arriver à en saisir leurs multiples dimensions parce qu'ils sont plus que de simples descriptions. C'est particulièrement l'effet réflexif qu'il engendre dans la lecture qui en fait son originalité, et son intérêt pour la sociologie.

Un feuilleton, dans un premier temps, peut apparaître pas très sérieux, qui ne traite que de matérialité, de petites choses, mais après sa lecture, on peut se surprendre à y repenser toute la journée (Thériault 2017 : 3). En effet, un simple

détail sert souvent de point de départ pour une analyse plus profonde de quelque chose qui y est caché, quelque chose que l'on n'aurait pas vu. En s'intéressant à des éléments de la vie quotidienne en y jetant un regard nouveau, il fait ce que peu d'autres types d'écrits journalistiques arrivent à faire. Alors qu'il s'inscrit parfois dans l'ordre des « petites choses », on se trouve presque à être nous-mêmes impliqués dans ses découvertes. Le lecteur arrive à y voir le reflet de ses propres actions dans les phénomènes centraux aux textes. En écrivant à la première personne, Kracauer s'inclut lui-même, il demeure conscient de sa propre position. Il est donc lui aussi enchâssé dans ses constatations : il est acteur de la scène qu'il tente de dépeindre, mais apporte aussi celui qui le lit avec lui. C'est de cette façon qu'il relate ses observations et laisse la tâche à celui qui fait la lecture du texte d'en reconstruire le sens ainsi que les implications sociales de ce qu'il vient d'apprendre. Le rôle du feuilletoniste est ainsi une caractéristique importante du genre. Il est actif puisqu'il prend place dans ce qu'il observe et est lui-même sujet de ses observations. Il décrit rapidement un événement, mais ensuite se tourne pour regarder aussi autour de lui. C'est en s'appuyant sur cet élément dans l'écriture qu'il en découle une réflexivité. Parce que le lecteur, tout comme Kracauer d'ailleurs, est l'un des acteurs présents dans les feuilletons que celui-ci se voit obligé de se regarder lui-même. Il a sa part d'implication dans les phénomènes décrits par le feuilletoniste et doit revoir sa position dans le monde social, qu'il fait partie d'une grande chaîne. Cela dit, la position dans les feuilletons de Kracauer a une dimension subjective qui est réitérée lors de ses conclusions et de ses observations. Il laisse entendre qu'il s'agit d'un point de vue et que c'est le lecteur qui doit revoir le monde avec de nouveaux constats. L'interprétation des phénomènes observés n'est ainsi rien d'assuré, Kracauer laisse entendre que ce qui est proposé comme lecture des événements peut être remis en question et qu'il ne fait que montrer l'un des multiples points de vue possibles. Il laisse alors en suspens une certaine contingence, il est ambivalent, il sait que ses conclusions ne sont que la somme des éléments qu'il a pu trouver. C'est dans cette logique que le feuilleton peut être vu comme possédant un caractère éphémère,

toujours dans l'attente d'être démenti, mais lorsqu'on le confronte aux faits, les feuillets de journaux existent bien plus qu'à l'instant de leur publication.

Les feuillets sont composés de matériaux empiriques près de ceux de l'ethnographie et l'observation, mais mobilisés pour un lectorat différent. Il est ainsi intéressant de se pencher sur la manière de mettre en forme nos travaux, puisque c'est celle-ci qui augmente tant leur visibilité et du même coup les effets qu'ils produisent. C'est la liberté dans son écriture et dans ses thèmes qui permettent l'utilisation de différentes structures d'écriture, autant journalistiques que littéraires. C'est peut-être pour cette raison qu'il attirait une si large gamme d'auteurs à l'époque issues de divers milieux, leurs différents points de vue pouvaient être superposés et la subjectivité des auteurs laissait savoir qu'il pouvait y avoir d'autres vérités.

Le feuilleton n'est ainsi pas seulement attribuable à des thèmes récurrents, mais aussi à une mise en forme particulière combinée à un effet. C'est en s'intéressant de façon large à la culture qu'il arrive à formuler une conceptualisation de la société sans trop s'avancer dans la théorie et sans arrêter sa plume à des productions précises. C'est en s'interrogeant sur la vaste multitude d'institutions qui composent la société qu'on arrive à en reconstruire une image plus claire alors qu'elle est fragmentée.

Durant l'entre-deux-guerres, ces textes sont largement lus et on y trouve un thème qui nous est y peut très bien être mis en dialogue avec le fait divers : les procès. Il y a, autant à l'époque qu'aujourd'hui, une grande production journalistique relevant de ce thème, mais les deux genres en font un traitement largement différent.

Dans la partie suivante de mon mémoire, je propose de faire une analyse autour de cet objet commun approché par les deux genres, et d'en voir à l'œuvre les éléments typiques pouvant apporter quelque chose à la sociologie.

Partie 2.

Fait divers, feuilleton et procès

Le fait divers et le feuilleton ont, malgré leurs différences, une affinité : tous deux associés au journalisme, ces genres d'écriture s'intéressent à la société et y développent un regard sur le quotidien. En creusant un peu, on constate qu'un thème se trouve dans un grand nombre d'articles, les procès. C'est le crime qui est au cœur de cet intérêt. Les procès sont tout indiqués pour se pencher sur des crimes, mais aussi pour réfléchir sur ce qui les a vus naître. Les crimes rejoignent les événements d'intérêt du fait divers : ils prennent place dans le quotidien, dans un environnement proche et pourraient arriver à n'importe qui. Ces événements rapportent les agissements des agresseurs de joggeurs, des contrevenants à vélos ou encore des cyberintimideurs et ouvrent la porte à un regard sur les processus juridiques. Dans le feuilleton, les procès et leurs crimes ont plutôt pour objet les agissements d'habitants de la grande ville et ses auteurs tentent généralement d'en retracer l'origine dans une condition sociale générale. Ils font le portrait d'hommes d'affaires volant l'argent public, des jeunes assassins ou encore des hommes des plus normaux aux penchants sadiques. Malgré leur intérêt analogue pour les procès, les deux genres les rapportent et les interprètent chacun à leur façon. Leurs angles d'approches et leur vision particulière du monde social génèrent des effets différents chez leurs lecteurs. On pourrait dire que, par les visions qu'ils mettent de l'avant, ces deux genres font une « sociologie hors de la sociologie » qu'il convient d'étudier et d'évaluer pour penser la discipline au-delà des murs des universités.

Dans le but de délinéer les approches des deux genres, j'analyse dans les deux prochains chapitres des articles parus dans des journaux. Dans le chapitre III, j'examine un fait divers paru en 2017 dans un journal à grand tirage, le *Journal de Québec*, relevant d'un procès d'aujourd'hui portant sur la tentative de meurtre d'une

jeune femme par son ex-copain. Dans le chapitre IV, j'analyse un feuilleton de Kracauer portant sur le procès de Lieschen Neumann paru en 1931 dans la *Frankfurter Zeitung*. Dans les deux cas, les deux genres ne s'intéressent pas à ces procès simplement par vertu informative, les événements atypiques que sont ces crimes intéressent un grand nombre de lecteurs, informant sur les éléments qui les préoccupent. C'est par leur approche respective qu'ils arrivent à générer des effets chez leurs lecteurs qui leur sont propres, mais bien différents les uns des autres.

Chapitre III.

Un fait divers de procès

Commençons, en guise d'introduction, par la lecture d'un fait divers. Pour en reconnaître une de ses thématiques d'intérêt à l'œuvre, les procès, et voir la mise en forme de récit qu'il prend, je propose l'article « Un "meurtre raté" qui mérite 12 à 16 ans de prison » (Frenette 2017). Suite à l'article, je tente de délinéer les effets qu'il suscite chez les lecteurs.

1. « Un "meurtre raté" qui mérite 12 à 16 ans de prison »

L'article qui suit est un exemple de ce qui se lit plusieurs fois par jour dans les journaux du Québec, mais aussi ailleurs dans le monde. Cet article est paru dans deux journaux de deux villes différentes appartenant tous deux au conglomérat *Quebecor Media*. On peut le lire dans la version papier du *Journal de Québec (JdQ)* du 1^{er} juin 2017 et sur la page web du *Journal de Montréal (JdM)* à partir du 31 mai 2017. L'article se trouve dans la section « actualité » des deux journaux, mais dans deux rubriques différentes : sous la rubrique « justice » du *JdQ* et « fait divers » du *JdM*. La section actualité regroupe différents textes sur des affaires politiques et la santé, mais aussi des textes d'opinion. Les faits divers se trouvent quant à eux un peu partout dans les journaux sous d'autres rubriques tels que « drame » ou encore « municipal ». En revenant aux éléments auxquels le fait divers s'intéresse, c'est sans grande surprise qu'on le trouve dans ces rubriques portant sur des événements locaux d'apparence banale, mais qui ont pris une tangente qui déroge d'une certaine norme. Pour Roland Barthes, ce sont les prodiges et les crimes qui caractérisent le genre et ces articles se trouvent sous différentes rubriques, quoique toujours liées au genre : ils ne sont que rarement étiquetés comme tels.

Un « "meurtre raté" qui mérite 12 à 16 ans de prison » porte sur le procès d'un jeune homme ayant tenté d'assassiner son ex-petite copine. Sa forme est semblable à la définition de récit de Ricœur présentée au chapitre II³. Celle qui en a fait la rédaction est une journaliste expérimentée, Kathleen Frenette. Elle a travaillé comme journaliste pour différentes chaînes télévisuelles populaires comme *TVA* et *TQS*, mais aussi pour la chaîne de radiophonique *WKND 91,9*, anciennement *Rythme FM 91,9*. Elle est depuis plus de dix ans journaliste au *Journal de Québec*. Je recopie ici l'article paru dans le *JdQ*. J'analyse ensuite sa mise en page et les photos qui s'y trouvent, pour mieux comprendre les effets que l'article produit.

³ C'est par six critères que Ricœur (1983) établit sa définition du récit : la forme achevée, la configuration, le thème directeur, l'implication d'êtres humains, des conclusions imprévisibles et sa lecture comme nécessité.

JUSTICE Québec

Un « meurtre raté » qui mérite 12 à 16 ans de prison

L'avocat de l'ex-aspirant policier demande pour sa part une peine de deux ans moins un jour

Ex-aspirant policier, Vincent Langlois-Laroche avait tout dans la vie pour réussir: l'intelligence, le charme, la droiture, mais le 9 juin 2014, il a mis fin abruptement à tout cela lorsqu'il a tenté de tuer son ancienne petite amie.

Kathleen Frenette
KFrenette@JQ



Hier, l'accusé, détenu depuis maintenant un an, et la victime, qui a partagé sa vie avec lui pendant deux ans et demi, étaient réunis en salle de cour pour assister aux observations sur la peine du jeune homme de 27 ans.

Pour la procureure aux poursuites criminelles et pénales, M^{re} Josée Lemieux, ce «meurtre raté» mérite une peine d'emprisonnement variant de 12 à 16 ans. Mais pour le nouvel avocat de Langlois-Laroche, M^{re} Louis Belliard, la chose semble moins évidente et il réclame une peine de deux ans moins un jour.

« RESPONSABLE ET SERVIABLE »

Faisant intervenir différents témoins, comme l'oncle, les sœurs, la mère et un ami de l'accusé, l'avocat a tenté de faire ressortir «le bon côté» de celui que tous ont décrit comme étant un être excessivement discipliné.

«Vincent, il a toujours été honnête. Il était responsable, serviable... Je n'ai rien à dire de méchant sur lui», a dit l'une des sœurs de l'accusé, invitée à prendre la parole.

Pourtant, les gestes pour lesquels il a été trouvé coupable par la juge Chantale Pelletier n'ont rien d'anodin. En 2014, ne digérant pas sa récente rupture amoureuse qu'il avait pourtant lui-même amorcée, Langlois-Laroche a harcelé sa victime pour ensuite la menacer de mort.

Il a, par la suite, acheté un GPS qu'il a installé sous la voiture de sa victime, dans le but de la suivre et de l'épier.

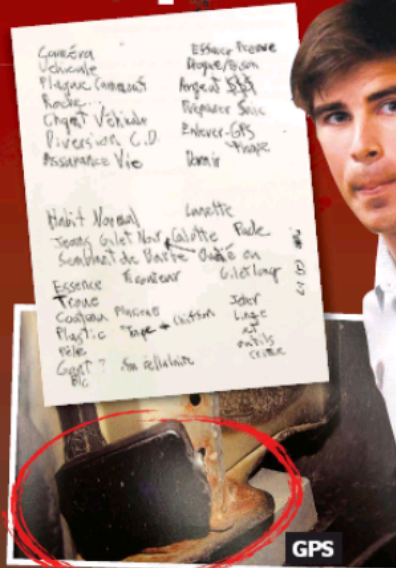
En homme méthodique, il a construit un plan sur lequel il mentionnait: «creuser un trou, endroit où jeter les preuves, achat de corde, poids, couteau, poing américain».

SAUVAGE AGRESSION

Puis, le 9 juin 2014, alors que sa victime terminait son quart de travail comme infirmière au CHUL, il l'a agressée sauvagement.

«Il avait tout prévu, sauf l'arrivée inopinée d'une voiture qui a dérangé son plan et a permis à la plaignante de se sauver», avait d'ailleurs souligné la présidente du tribunal dans son jugement.

Avant que la juge ne preme le tout en délibéré, Langlois-Laroche a demandé à s'adresser au tribunal et, se tournant vers sa victime et sa famille, il a tenu à s'excuser pour «le mal qu'il a fait», et dont il est «le seul à blâmer».



QUI EST-IL ?

- Vincent Langlois-Laroche
- 27 ans

- Coupable de :
- Tentative de meurtre
- Menaces de mort
- Harcèlement criminel

Détenu depuis le 22 juin 2016

Selon la décision de la juge Chantale Pelletier, l'ensemble de la preuve présentée dans le cadre du procès avait démontré «hors de tout doute raisonnable que l'accusé n'avait pas agi impulsivement et que ses gestes étaient «pensés, songés, prémédités et planifiés».

Vincent Langlois-Laroche avait préparé une liste contenant le plan qu'il comptait mettre à exécution. Il avait également placé un GPS sous l'auto de son ex-conjointe.

PHOTOS D'ARCHIVES COURTOISIE

Des proches de Vincent Langlois-Laroche l'ont décrit comme un être excessivement discipliné, hier, devant le juge.

PHOTO D'ARCHIVES STEVENS LEBLANC

Extraits de la déclaration de la victime

« Au cours de cette attaque, j'ai éprouvé un sentiment effroyable et terrifiant, celui que j'allais mourir »

« Cette peur ressentie revient encore me harceler dans des situations quotidiennes de ma vie »

« Quand j'ai connu l'entière vérité sur le fameux plan de mon agresseur, j'ai encore plus réalisé l'ampleur de ses gestes ainsi que sa volonté »

« Même si j'ai évolué psychologiquement depuis trois ans, je constate que je ne pourrai jamais rien oublier de cette horrible histoire »

Les excuses de l'accusé

« Il y a trois ans, je m'étais pas bien... J'étais troublé entre la tête et le cœur, j'avais de la difficulté à faire la différence entre le bien et le mal. Je vivais un grand trouble, une crise existentielle, un conflit amoureux »

« Le mal est fait et je ne peux malheureusement pas revenir en arrière... et je suis le seul à blâmer »

« Je suis conscient du comportement déviant que j'ai eu et je le regrette... J'ai honte d'avoir fait souffrir les gens que j'aime »

Figure 1. – Journal de Québec, KATHLEEN FRENETTE, Mercredi, 1^{er} juin 2017 : 3

Un «meurtre raté» qui mérite 12 à 16 ans de prison

L'avocat de l'ex-aspirant policier demande pour sa part une peine de deux ans moins un jour

Ex-aspirant policier, Vincent Langlois-Laroche avait tout dans la vie pour réussir : l'intelligence, le charisme, la droiture, mais le 9 juin 2014, il a mis fin abruptement à tout cela lorsqu'il a tenté de tuer son ancienne petite amie.

Hier, l'accusé, détenu depuis maintenant un an, et la victime, qui a partagé sa vie avec Langlois-Laroche pendant deux ans et demi, étaient réunis en salle de cour pour assister aux observations sur la peine du jeune homme de 27 ans.

Pour la procureure aux poursuites criminelles et pénales, Me Josée Lemieux, ce « meurtre raté » mérite une peine d'emprisonnement variant de 12 à 16 ans, pour le nouvel avocat de Langlois-Laroche, Me Louis Belliard, la chose semble moins évidente et il réclame une peine de deux ans moins un jour.

« Responsable et serviable »

Faisant intervenir différents témoins, comme l'oncle, les sœurs, la mère et un ami de l'accusé, l'avocat a tenté de faire ressortir « le bon côté » de celui que tous ont décrit comme étant un être excessivement discipliné.

« Vincent, il a toujours été honnête. Il était responsable, serviable... Je n'ai rien à dire de méchant sur lui », a dit l'une des sœurs de l'accusé, invitée à prendre la parole.

Pourtant, les gestes pour lesquels il a été trouvé coupable par la juge Chantale Pelletier n'ont rien d'anodin. En 2014, ne digérant pas sa récente rupture amoureuse

qu'il avait pourtant lui-même amorcée, Langlois-Laroche a harcelé sa victime pour ensuite la menacer de mort.

Il a, par la suite, acheté un GPS qu'il a installé sous la voiture de sa victime, dans le but de la suivre et de l'épier.

En homme méthodique, il a construit un plan sur lequel il mentionnait : « creuser un trou, endroit où jeter les preuves, achat de corde, poids, couteau, poing américain ».

Sauvage agression

Puis, le 9 juin 2014, alors que sa victime terminait son quart de travail comme infirmière au CHUL, il l'a agressée sauvagement.

« Il avait tout prévu, sauf l'arrivée inopinée d'une voiture qui a dérangé son plan et a permis à la plaignante de se sauver », avait d'ailleurs souligné la présidente du tribunal dans son jugement.

Avant que la juge ne prenne le tout en délibéré, Langlois-Laroche a demandé à s'adresser au tribunal et, se tournant vers sa victime et sa famille, il a tenu à s'excuser pour « le mal qu'il a fait », et dont il est « le seul à blâmer ».

QUI EST-IL ?

- Vincent Langlois-Laroche
- 27 ans

Coupable de :

- Tentative de meurtre
- Menaces de mort
- Harcèlement criminel

Détenu depuis le 22 juin 2016

- Selon la décision de la juge Chantale Pelletier, l'ensemble de la preuve présentée dans le cadre du procès avait démontré « hors de tout doute raisonnable que l'accusé n'avait pas agi impulsivement » et que ses gestes étaient « pensés, songés, prémédités et planifiés ».

Vincent Langlois Laroche avait préparé une liste contenant le plan qu'il comptait mettre en exécution. Il avait également placé un GPS sous l'auto de son ex-conjointe.

Des proches de Vincent Langlois-Laroche l'ont décrit comme un être excessivement discipliné hier, devant le juge.

EXTRAITS DE LA DÉCLARATION DE LA VICTIME

« Au cours de cette attaque, j'ai éprouvé un sentiment effroyable et terrifiant, celui que j'allais mourir »

« Cette peur ressentie revient encore me hanter dans des situations quotidiennes de ma vie »

« Quand j'ai connu l'entière vérité sur le fameux plan de mon agresseur, j'ai encore plus réalisé l'ampleur de ses gestes ainsi que sa volonté »

« Même si j'ai évolué psychologique ment depuis trois ans, je constate que je ne pourrai jamais rien oublier de cette horrible histoire »

Les excuses de l'accusé

« Il y a trois ans, je n'allais pas bien. J'étais troublé entre la tête et le cœur, j'avais

de la difficulté à faire la différence entre le bien et le mal. Je vivais un grand trouble, une crise existentielle, un conflit amoureux »

« Le mal est fait et je ne peux malheureusement pas revenir en arrière... et je suis le seul à blâmer »

« Je suis conscient du comportement déviant que j'ai eu et je le regrette... J'ai honte d'avoir fait souffrir les gens que j'aime »

Journal de Québec, KATHLEEN FRENETTE Mercredi, 1^{er} juin 2017 : 3

2. Un crime « banal »

Ce récit de procès est écrit à propos de la séance où la sentence doit être rendue. Dans un premier temps, ce fait divers s'intéresse à un crime passionnel cumulant différents événements ayant débuté après une rupture amoureuse. C'est parce qu'il s'agit d'une histoire que les lecteurs ont déjà, de près ou de loin, entendue que ce fait divers est un récit qui peut les toucher. Dans l'article, la journaliste ne cite jamais où se sont déroulés les actes, les lecteurs peuvent voir dans l'en-tête qu'elles ont eu lieu à Québec, mais ils comprennent rapidement que le lieu n'a que peu d'importance : cette situation aurait pu arriver n'importe où. Dès les premières lignes de l'article, les lecteurs peuvent lire que Vincent Langlois-Laroche a tenté de tuer son « ancienne petite amie ». Les lecteurs peuvent se référer à une rupture amoureuse qui ne s'est pas bien terminée, causant la rancœur pour l'éconduit. Le thème s'inscrit ainsi dans ce que le lecteur connaît, c'est une situation où il peut se retrouver : il s'est peut-être déjà trouvé dans la même situation. Bien que les lecteurs connaissent ce genre d'histoires, le cas relaté apporte un élément nouveau. Le cours de cette rupture amoureuse s'est cette fois déroulé différemment : il relate l'histoire d'un jeune homme qui a mal réagit

face à cette épreuve, qui a perdu le discernement et qui est passé aux actes. C'est donc parce qu'une histoire des plus ordinaires a pris une tangente imprévue qu'elle devient d'intérêt pour le fait divers. Cette histoire nous amène à voir un comportement, les retombées de la tentative de meurtre du jeune homme par l'organe judiciaire, mais assouvit aussi une soif de sensation.

C'est suite à la théorie du fait divers qu'il m'est possible d'analyser ici un exemple du genre autour d'un procès afin d'en cerner les éléments qui peuvent être intéressant pour en proposer une lecture plus sociologique. En lisant attentivement l'article, le lecteur constate que l'intérêt pour ce crime et sa mise en forme proposent des visions bien tranchées sur les agissements du jeune homme, que les phrases tirées du procès accordent une place importante aux émotions de la victime, que les images suscitent un désir d'en savoir plus, mais que les « vraies » questions entourant les actes commis ne trouvent pas réponse. C'est suite à mon analyse qu'on pourra mieux voir les différents éléments d'un fait divers de procès pouvant servir d'avenue d'intérêt pour la sociologie.

i. Une forme qui parle d'elle-même

L'article, qui se trouve en troisième page du *JdQ* ne laisse pas indifférent par la place importante qu'il occupe. Alors qu'il apparaît sous la rubrique « justice », sa forme est bien loin d'un jugement de la cour. Avec son titre accrocheur, ses nombreux sous-titres et ses images, il promet de s'intéresser à un événement sans trop se soucier des aspects formels des tribunaux.

a. Un titre accrocheur

Le présent fait divers est, à peu de différences près, très semblable à l'apparence habituelle des articles du même genre rédactionnel dans les journaux à grand tirage. Il débute par un titre accrocheur qui appelle à être lu. « Un "meurtre

raté" qui mérite 12 à 16 ans de prison » est très parlant. Il s'agit d'un oxymore, un meurtre ne pouvant pas être « raté » *stricto sensu*. Il laisse savoir que les actes de l'accusé n'ont pas abouti, sous-entend qu'il y a eu une rupture dans ce qui devait arriver et, potentiellement, que le « bien » a triomphé. L'affirmation du meurtre raté est suivie par la demande d'une peine par la couronne. L'auteure de l'article souligne que l'acte du jeune homme « mérite » de 12 à 16 ans de prison, insistant moins sur la jurisprudence autour de ce genre de crime, mais plutôt sur ce que vaudraient moralement, selon elle, les gestes commis. Les lecteurs pourraient également y voir une certaine mise en garde : une peine sévère attend celui qui voudrait tenter un coup semblable. Lorsqu'on transgresse la loi, on mérite un châtement et celui-ci peut être sévère. La longue peine prévue dans le titre appelle ainsi à rester sur ses gardes avant de penser à commettre un tel acte. Un ajout juste après le titre vient cependant modifier ces premières intuitions. Il suit le grand titre et apporte une autre perspective : « l'avocat de la défense croit plutôt que la peine devrait être de deux ans moins un jour ». Si les lecteurs constatent une grande disparité entre la couronne et la défense, le titre n'y fait pas allusion. Le titre vise plutôt à attirer les lecteurs et moins à mettre l'accent sur le partage d'information. Dans la version papier de l'article, celui-ci occupe une page complète et les images ne manquent pas d'attirer le regard.

b. Des photographies

Ce qui marque dès le premier coup d'œil l'article, c'est l'image d'un jeune homme en bonne forme, rasé de près, vêtu d'une chemise repassée, une mallette à la main, prêt à se rendre au travail dans une banque ou dans un bureau quelconque. Simplement par cette photo, les lecteurs peuvent croire à une erreur : il s'agit d'un individu des plus normaux et plus respectables. Il pourrait être un homme que les lecteurs connaissent, un neveu, un frère, un fils ou encore un ami. Il pourrait presque représenter un idéal de réussite pour la jeunesse, comme la première phrase du texte

le souligne : « [...] Vincent Langlois-Laroche avait tout dans la vie pour réussir : l'intelligence, le charisme, la droiture ». Le titre contredit toutefois cette proposition : il a « raté » quelque chose. Le fond rouge de l'article laisse présager qu'un côté sombre en est responsable, que le jeune homme cache un acte sanglant. Ces intuitions sont rapidement confirmées par des preuves assemblées qui rappellent les téléséries policières : les lecteurs y voient une photo du module GPS, encerclée en rouge, qu'il utilisait pour épier sa victime ainsi qu'un bout de papier avec une liste comportant ce qu'il avait planifié pour mettre à exécution son plan : « creuser un trou, endroit où jeter les preuves, achat de corde, poids, couteau, poing américain ». Cette liste pique notre curiosité : comment voulait-il s'y prendre pour attaquer son ex-petite copine ? Avides de connaître les détails des pulsions qui l'ont envahi, les lecteurs doivent parcourir l'article. C'est suite à la lecture du texte qu'ils comprennent mieux l'importance de cette liste : si son plan s'était déroulé comme prévu, il serait parvenu à assassiner la femme. C'est seulement l'arrivée imprévue d'une voiture qui a perturbé son plan et l'a empêché de commettre le pire.

Alors que les différents titres, sous-titres et images apportent des informations aux lecteurs, ils ont aussi comme effet de faire naître d'autres questions. Dans l'article, l'auteure n'expose qu'un seul motif qui conduit au crime, mais en mentionne plusieurs autres au passage tels que ses qualités d'ancien aspirant policier. De par sa construction, ce fait divers propose aux lecteurs un compte rendu sensationnaliste qui effraye, posant plus de questions qu'il n'en répond.

ii. Un article qui n'informe pas

Alors que le titre et les images qui ornent l'article soulèvent un questionnement et attisent un intérêt pour la lecture du texte, on constatera que la journaliste ne réussira pas à répondre aux questions que soulèvent les événements. Par les sous-titres et les témoignages de l'accusé et de la victime, on n'arrive pas à comprendre ce

qui a poussé l'homme au crime, et les lecteurs plongent plutôt dans un questionnement plus profond.

a. Des sous-titres qui n'apportent pas de précisions

Au moment où les lecteurs lisent les sous-titres, ils comprennent que ceux-ci marquent une certaine configuration dans l'article autour d'une question directrice. C'est le petit résumé qui débute l'article, le *chapeau*, qui met l'intrigue en place et soulève une question spécifique qui sera au cœur du fait divers : pourquoi un ex-aspirant policier a voulu tuer son ancienne petite amie ? Ce sont les quelques paragraphes séparés par des sous-titres qui proposent d'y apporter quelques précisions et d'ordonner les éléments recensés à la cour pour en faire un récit cohérent qui devraient rendre compte de ses actes. Dans un premier temps, il s'agit de creuser les éléments qui faisait de l'homme un bon candidat à la profession de policier : « responsable et serviable » les témoignages ajoutent qu'il était « excessivement discipliné ». Sa sœur ajoute aussi qu'elle n'avait « rien à dire méchant sur lui » laissant entendre que ses différentes façons d'agir avaient toujours été louables. Les lecteurs pourraient croire que la journaliste s'intéressera à ses différentes « qualités » et en apprendra plus sur lui, surtout en lisant le large sous-titre en majuscules « QUI EST-IL ? » se trouvant au bas d'une photographie. Le sous-titre en rouge ajoute quelques informations factuelles qui devraient apporter plus de précisions. La journaliste énumère son nom, ajoute son âge, le chef d'accusation, et la décision de la juge, mais ces informations ratent l'occasion de répondre à la question de « qui est-il ? ». Les lecteurs n'apprennent rien sur ce qui les ont accrochés dans le premier sous-titre : il n'y a rien à propos de son parcours d'étudiant policier et du lien possible avec son crime.

La journaliste laisse entendre que ce sont en fait ses qualités qui l'auraient amené à faire un plan, à préparer son acte, en commençant par épier sa victime avec le module GPS. C'est sur cet élément que les lecteurs voudraient avoir un

éclaircissement. Les qualités de l'« ex-aspirant policier » soulèvent plus que la curiosité : une peur chez les lecteurs. Avec les qualités que l'auteure lui attribue et qui sont prêchées par le corps policier, les lecteurs arrivent à croire que celles-ci pourraient en fait avoir un aspect sombre, que ces qualités auraient un revers : et si cet homme avait été policier, aurait-il commis les mêmes gestes ? Y aurait-il d'autres policiers en poste pouvant répéter le scénario ? Ces questions sont proposées sans être directement posées.

Sous le deuxième sous-titre, les lecteurs peuvent lire que les qualités de l'accusé ont mené l'homme à commettre une « sauvage agression ». Bien que les éléments puissent nous informer sur la date et le lieu de l'agression, les lecteurs n'apprennent que peu sur celle-ci, la journaliste leur laissant le soin de l'imaginer avec les différents éléments présents sur la liste affichée dans une image au milieu de l'article. Les lecteurs ne trouvent en effet que peu d'information dans le texte quant aux actes du jeune homme et ne savent donc pas vraiment comment il s'y est finalement pris pour piéger sa victime, information qui pourrait pourtant donner des pistes de réflexion.

Alors que les lecteurs sont amenés à croire dès le début du récit qu'il s'agit d'une affaire de rupture amoureuse, ceux-ci apprennent au final que l'homme ne se venge pas parce qu'il a été éconduit, mais que c'est plutôt l'inverse qui s'est déroulé. Ce serait lui qui aurait initié la rupture. Cette information vient potentiellement changer la vision qu'ils peuvent avoir du crime. Alors qu'au début du récit les lecteurs pensent qu'il s'agit d'une sorte de vengeance, en fait, ce serait peut-être autre chose : peut-être est-il jaloux ou suspecte-t-il un nouvel amoureux ? De nouvelles questions émergent sur les motifs de ses actions, mais l'article n'explore ni leur relation, ni les termes de leur séparation. Les lecteurs ne peuvent pas savoir si le cours de leur relation avait laissé croire que l'accusé allait agir ainsi, les laissant encore plus sur le qui-vive. Les lecteurs pourraient arriver à penser que n'importe quel petit ami pourrait devenir un sauvage agresseur suite à une rupture, même s'il a que des grandes qualités et qu'il est l'initiateur de la séparation.

b. L'accusé et la victime parlent d'eux-mêmes

Les lecteurs remarqueront tout à droite, bien séparés du récit de la journaliste, des extraits de la déclaration de la victime et « les excuses de l'accusé » simplement transcrits pour que les lecteurs puissent eux aussi, d'une certaine façon, participer au procès. Ces ajouts véridiques ne se trouvent pas dans le texte principal, mais « ornent » l'article en ajoutant une part d'émotion, de peur.

Dans les extraits de la comparution retranscrits dans l'article, il se trouve quelques citations de chacune des parties. Sur un fond noir, la victime rapporte comment les actes dont elle a été la cible ont changé sa vie. Ces phrases sont choisies judicieusement, l'auteure y expose les émotions que la victime a subies : l'effroi, la terreur et la peur de mourir. La journaliste ajoute que la victime ne pourra jamais oublier cette histoire. Ces éléments appuient la condamnation cet homme pour les gestes qu'il a commis. Bien qu'il ait « raté » son plan initial, ses actes auront tout de même un impact à long terme. Par l'ajout de la version de la jeune femme, l'auteure nous invite à juger par nous-mêmes de l'effet des actes commis : ceux qui brisent à jamais des vies sont ainsi jugés comme il se doit par la cour et doivent aussi payer pour ce qu'ils ont fait. Le témoignage n'apporte finalement aucune nouvelle information. Ajouté en marge de l'article, il agit en fait comme une image, il fait vivre des émotions aux lecteurs et ne répond pas aux différents questionnements que le texte principal soulève.

c. Des excuses

Les excuses sont exposées en premier lieu dans le corps du récit. Les lecteurs y apprennent que le jeune homme s'est adressé de son propre chef au tribunal juste avant d'entendre sa sentence. Il se serait tourné vers sa victime et sa famille, laissant entendre qu'il tenait « à s'excuser pour le mal qu'il a fait, et dont il est le seul à blâmer. » La journaliste ajoute directement les excuses dans les témoignages

entendus à la cour suite aux énoncés de la victime. Ces phrases montrent que l'accusé regrette ses actes, qu'il a honte et admet qu'à ce moment de sa vie, il était troublé et vivait une crise existentielle. Ce sont ces différents éléments qui devraient, du point de vue de l'accusé, rendre compte de son crime et, pourtant, la journaliste ne revient pas sur les différents points touchant à sa relation, la planification de son acte ou encore les qualités nécessaires à la profession de policier qui pourtant avaient bien été soulevés plus tôt. Il n'y a donc rien pour éteindre le questionnement autour des policiers et de la droiture qui leur est exigée, et qui, dans l'article, sous-entend qu'elle peut avoir des revers menant à des crimes. Les excuses de l'accusé servent ainsi d'explication possible à ses gestes, mais les lecteurs se retrouvent sans réponse quant aux questions qu'ils ont vues émerger plus tôt, laissant les motifs sous-tendant l'action dans l'ombre et un scénario de rupture amoureuse bien connu comme pouvant être aussi la source des pulsions les plus sauvages.

Ces différents témoignages doivent donc servir de conclusion : le condamné s'est confessé, il n'y aurait plus rien à craindre. Cette dernière déclaration vient terminer le récit. Elle propose de revoir l'ensemble des éléments comme étant regrettés et devant être excusés. Les questions soulevées plus tôt dans le texte et les images ne semblent pourtant pas pouvoir être répondues par ces excuses. Alors que la journaliste a énoncé certaines questions, les laisser en suspens provoque plus qu'il n'apaise.

3. D'autres exemples

Afin de mettre l'accent sur l'angle sociologique du fait divers, j'aimerais exposer quelques travaux qui prennent le même point de départ que le genre, mais qui se trouvent ailleurs que dans les journaux et qui pousse une analyse des phénomènes plus loin. Différents auteurs arrivent à souligner comment des événements ordinaires sont moins dénués d'intérêt qu'ils peuvent d'abord paraître et travaillent à mettre en

lumière les phénomènes qui ont rendu ces événements possibles. On trouve plusieurs exemples d'analyses approfondies d'événements qualifiables de fait divers dans la forme de roman.

L'historien Ivan Jablonka s'intéresse dans *Laëtitia ou la fin des hommes* (2016) au meurtre d'une jeune femme et tente de retracer la vie de la victime et dresser un peu mieux ce qui a mené à sa mort. L'auteur propose des pistes de réflexion sur des éléments sociaux pouvant aider à la compréhension du crime. C'est en creusant ce fait divers qu'il arrive à mettre en lumière l'implication du contexte institutionnel général d'une enfant placée, du patriarcat et de la misogynie comme phénomènes pouvant en partie aider à comprendre ce qui a pu mener à la mort de la jeune femme. Bien qu'il amène de nouvelles dimensions à ce fait divers, son approche est davantage collée à l'histoire, remettant en place les différents « faits avérés » et se concentrant plutôt à replacer les faits et moins sur une analyse de ce qui a permis leur expression.

L'œuvre d'Eric Klinenberg offre aussi un développement sociologique autour d'un fait divers. Dans *Heat Wave : A Social Autopsy of Disaster in Chicago* (2002), il s'intéresse à la vague de chaleur qui a causé plus de 700 morts en 1995 à Chicago. Alors qu'il relate la chronologie des événements, il met aussi en lumière comment ce sont les populations les plus vulnérables qui ont été les plus touchés par la crise causée par les conditions climatiques. Il remet en place la chronologie des événements et met l'accent sur le contexte politique, mais aussi à l'organisation sociale qui ont rendu cette crise possible tel que l'arrangement du territoire et la peur qui habitait les résidents les plus défavorisés, les empêchant de sortir de chez eux pour trouver refuge où se rafraîchir. S'intéresser à cet événement lui a aussi permis d'émettre comme hypothèse que ce sont les membres de la société qui ont le plus de pouvoir qui définissent et déterminent la signification d'une crise, et ce souvent, en ignorant ou excusant certains faits, tout en oubliant les victimes silencieuses. Il a par son œuvre mis en exergue des éléments laissés de côté par les acteurs politiques pour se déresponsabiliser de la crise alors qu'on pouvait en fait, par les éléments qu'il a apportés, en conclure le contraire.

Léonore Le Caisne dans *Un inceste ordinaire. Et pourtant tout le monde savait* (2014), a aussi pris comme point de départ un événement qualifiable de fait divers pour en faire une étude proche de l'ethnographie. Elle s'est intéressée au cas d'inceste qu'a subi une jeune femme durant les années 1970 jusqu'aux années 1990. L'auteure s'est immiscée dans la petite ville française où se sont déroulés les événements afin de tenter de comprendre comment cette femme a pu être violée, séquestrée et torturée durant plusieurs années. Elle y découvre que les services sociaux n'ont « rien vu », mais surtout que les faits étaient connus des habitants de la petite ville et étaient tolérés. L'auteure pousse sa réflexion sur ces éléments afin de tenter d'expliquer pourquoi personne n'a émis d'alertes alors que tout le monde savait. Elle révèle finalement que le silence ou l'aveuglement des habitants de cette ville n'est pas si exceptionnel.

En partant d'un fait divers, ces différents auteurs arrivent à en dégager des réflexions sur des événements pouvant apparaître dans les journaux sous le couvert du fait divers, mais sont traités d'une façon largement différente de celles énoncées par les journalistes. Je propose dans un épilogue de montrer comment on peut arriver à pousser le même genre de réflexion que ces différents auteurs en se tournant vers une forme hybridée du fait divers et du feuilleton, plus proche d'une forme journalistique.

Dans le chapitre suivant, je fais une analyse d'un feuilleton de Kracauer où je me penche sur son traitement d'un procès, mais d'une façon légèrement différente. Sa manière d'aborder le crime et les événements soulève aussi un questionnement, mais celui-ci amène un effet différent de la peur.

Chapitre IV.

Un feuilleton de procès de Kracauer

Après avoir fait la lecture et l'analyse d'un fait divers, je propose maintenant dans ce chapitre de me tourner, de la même façon, vers un feuilleton. Dans un premier temps, il s'agit de faire la lecture d'un texte de Siegfried Kracauer portant sur un procès. J'y reconnais l'une des thématiques de Kracauer, la grande ville, et sa façon d'approcher des phénomènes complexes, par la forme de « mosaïque ». Dans un deuxième temps, j'analyse en détail ce compte rendu de procès pour mettre en exergue la façon par laquelle Kracauer envisage le social. Par son approche, il amène les lecteurs à reconsidérer leur perspective initiale sur le crime et à y reconnaître la responsabilité du contexte social, voire de découvrir qu'ils ont eux-mêmes leur part d'implication dans de tels événements.

1. Le procès de Lieschen Neumann

Quelques articles de Siegfried Kracauer parus dans la *Frankfurter Zeitung* portent sur des procès sensationnels et intrigants de son époque⁴, la République de Weimar (1919-1933). Je reproduis ici plus bas un de ces feuilletons : « Le procès de Lieschen Neumann ».

Au moment de sa tenue, l'intérêt public pour ce procès est multiple. L'attention est portée autant sur les criminels que sur la victime. La victime est un personnage assez atypique qui fait sensation dans la presse à l'époque : Friedrich Ulbrich.

⁴ Voir « Aperçu du procès Sklarek », *Frankfurter Zeitung*, 17 octobre 1931 (dans la traduction française de Jean Quétier et Katrin Heydenreich 2017: 89-92) ; « Fin du procès de Sklarek », *Frankfurter Zeitung*, 1^{er} juillet 1932 (dans la traduction française de Jean Quétier et Katrin Heydenreich 2017 : 132-137) ; « Die Tat ohne Täter, Zum Fall Angerstein », *Frankfurter Zeitung*, 13 juillet 1925 ; « Der Fall Kürten » *Frankfurter Zeitung*, 18 mai 1931 ; « Mordprozeß und Gesellschaft », *Die neue Rundschau* 42 (Mars 1931).

Fabricant et réparateur de montres à Berlin, Ulbrich a comme hobby et gagne-pain la photographie érotique. En 1921, il a transformé son arrière-boutique en studio pornographique, où il y photographie des adolescentes, et en chambre noire (Cassius 1931 : 1236). L'une de ses modèles, Lieschen Neumann alors âgée de 16 ans, a manigancé de voler l'horloger. Le 29 octobre 1930, après quelques jours sans nourriture, Neumann, son petit copain (Richard Stolpe) et un complice (Erich Benziger) se sont rendus chez Ulbrich qu'ils considéraient comme riche pour le voler (Sack 2016 : 378). Les deux hommes ont asphyxié l'horloger-photographe dans son sommeil, mais n'ont trouvé chez lui que 28 marks et quelques montres. Le lendemain, ils se sont rendus au cinéma et au restaurant. La fouille de l'appartement de l'horloger après son décès a révélé une collection de plus de 1 500 photographies érotiques (Gordon 2008 : 240).

Le personnage d'Ulbrich a attiré l'attention d'un grand nombre de journalistes et son cas s'est également avéré d'intérêt pour la psychologie sexuelle (Wulffen et Abraham 1931). Son procès a en effet levé le voile sur des pratiques sexuelles déviantes jugées hors de contrôle ; plusieurs observateurs ont vu un lien entre ces pratiques et la montée de la criminalité de rue (Gordon 2008 : 240). Alors que les psychanalystes et la presse s'attardent principalement à Ulbrich, Kracauer voit dans ce procès l'occasion de se tourner vers les motifs qui ont poussé les trois inculpés à commettre un tel crime et relève des éléments moins sensationnalistes que le fait divers qu'on retrouve généralement dans la presse aujourd'hui.

Dans « Le procès de Lieschen Neumann », Kracauer n'appréhende pas le meurtre comme un événement ponctuel ou comme une simple vengeance, mais plutôt comme un phénomène relevant d'une crise sociale liée au contexte politique de l'après-guerre. Les trois pages suivantes sont une traduction du feuilleton de Kracauer qu'on peut lire dans la *Frankfurter Zeitung* du 31 janvier 1931 (*Prozeß Lieschen Neumann*, 31 janvier 1931, Nr. 83 ; dans la traduction française de Jean Quétier et Katrin Heydenreich 2017 : pp. 45-47).

Le procès Lieschen Neumann

Même au deuxième jour du procès Lieschen Neumann⁵, tôt le matin déjà, le public se bouscule devant les portes du nouveau tribunal criminel⁶. Parmi ceux qui attendent, il y a visiblement de nombreux chômeurs. Ils ont toutes les raisons de s'intéresser à l'audience, car les trois jeunes criminels sont issus de leurs rangs. Stolpe, le cocher, âgé de 23 ans, Benziger, un peu plus jeune, qui s'est laissé entraîner là-dedans, et la jeune fille de 16 ans : tous étaient sans emploi. Je ne dis pas que ce seul fait suffit à expliquer le meurtre de l'horloger Ulbrich, mais si ces trois jeunes gens avaient eu du travail, il est peu probable qu'ils seraient tombés ensemble dans le crime. J'ai eu, à plusieurs reprises, l'occasion de m'introduire dans les bureaux de placement berlinois, au milieu de la masse de chômeurs qui, jour après jour, n'a pas d'autre choix que de traîner et de guetter une offre d'emploi à l'arrivée de laquelle nul ne croit vraiment. C'est une bien piètre situation pour de jeunes gens à qui manque l'expérience de la vie, et l'on devrait même s'étonner qu'elle n'engendre pas davantage de criminalité. Misère matérielle, oisiveté forcée, vacuité du sens et absence d'une perspective de changement font le lit des gestes de rage.

Le matin, pendant les quelques heures où j'assiste à la séance, les deux principaux coupables sont soumis à un interrogatoire qui concerne avant tout les contradictions dans leurs déclarations. Stolpe est un

⁵ Le procès de Louise (Lieschen) Neumann, enceinte et âgée de 16 ans, de Richard Stolpe, le père de son enfant, et de l'ami de Stolpe, Erich Benziger, accusés du vol et du meurtre du maître horloger Ulbrich, se déroula du 28 janvier au 4 février 1931 devant la cour d'assises de Berlin. Neumann et Benziger furent condamnés à plusieurs années de réclusion, Stolpe fut condamné à mort.

⁶ Il s'agit du Tribunal criminel du quartier de Moabit (*NdT*).

jeune ouvrier d'aspect brutal, qui ne donne pas l'impression de manquer d'intelligence. Il incline le plus souvent la tête vers l'avant, comme si le fardeau de son crime et la dure tâche de se défendre seul l'écrasaient. Lieschen Neumann, elle aussi, cherche à échapper à tous ces regards qu'elle sent posés sur elle. Elle a une chevelure dense et il est probable que les hommes de son entourage aient vu en elle une beauté. Pendant l'interrogatoire de Stolpe, elle sanglote beaucoup ; malgré la distance qui les sépare actuellement, on perçoit nettement l'intimité de leur relation. Au milieu du banc se trouve Benziger, blond, pâle et muet.

Au début de l'audience, Stolpe se plaint, en récitant des phrases à l'évidence apprises par cœur, que lui et son ami ont été « maltraités » verbalement par les agents peu après leur arrestation. Il cite les expressions employées à leur rencontre ; elles ne sont vraiment pas d'une gravité comparable à l'étranglement qu'ils ont commis. Une étrange susceptibilité, d'un point de vue psychologique, qui autorise à conclure que le jeune homme n'a pas encore pris conscience de son acte et qu'il est moins affecté par le fardeau de sa gravité que par la peur de ses conséquences. Ensuite, le président du tribunal cherche à arracher à Stolpe, avec une infinie patience, un récit des conversations et des événements permettant de mesurer sa part de culpabilité. Malgré l'exhortation du président, Stolpe ne fait que de maigres déclarations qui incriminent sa maîtresse, puis replonge le reste du temps dans un mutisme obstiné. Pour une part cela s'explique probablement par le fait qu'il ne veut pas se vautrer dans le mensonge sans nécessité ; d'autre part, il s'agit sans doute d'une sorte de crispation qui saisit celui qui ne connaît pas les ressorts de la dialectique lorsqu'il est soumis à la contrainte de présenter le déroulement de son comportement avec ordre et logique. Il faut ajouter à cela un reste de pudeur primitive qui l'empêche de réfléchir, et plus encore de les livrer au public, à certains détails intimes méritant d'être éclaircis. Sa déposition montre qu'il en

va bien ainsi : lors de son premier entretien avec la police judiciaire, il aurait été saisi d'une peur terrible. Pour ce que l'on nomme les couches inférieures du peuple, le contact avec cette pensée formelle, qui règne sur eux et qui régit leurs affaires, constitue presque toujours une confrontation menaçante. C'est un fait qu'un homme tel que Stolpe, principalement lié à la matière, se trouve tout bonnement incapable de reconstituer ce qui s'est passé de façon irréprochable : puisqu'il a vécu et commis ce qui s'est passé sans en avoir la maîtrise intellectuelle, le souvenir qu'il en a ne peut que s'empêtrer dans la logique qui cherche à le ressaisir. La conséquence de cet effort déployé en vain, c'est le silence...

De son côté, Lieschen Neumann se justifie avec une assez grande résolution. Elle est ce qu'on appelle une jeune fille futée, elle fait preuve d'énergie et conteste avoir pris l'initiative, comme Stolpe cherche à le lui imputer. Entre les deux, bien des choses se sont produites qui ne seront jamais dites, et l'on a clairement le sentiment que les explications avancées proviennent d'un motif non élucidé qui, dans l'intérêt même de l'établissement de la vérité, devrait être découvert, mais ne se laisse pas percer à jour. Au demeurant, le comportement de la dame Neumann trahit la pauvreté et la solitude. Cela aussi est une séquelle des conditions dans lesquelles bien des gens sont aujourd'hui forcés de grandir.

En ce moment, il y a beaucoup de meurtres à Berlin et la conscience du prix de la vie semble avoir déserté de vastes franges de la population. Mais on a aussi laissé s'installer des situations qui sont à même de la réduire à néant. Ce procès montre où cela mène. Trois tout jeunes habitants d'une grande ville qui, sans véritable motif, se retrouvent un jour meurtriers — on a peine à s'imaginer que l'existence pèse si peu dans la balance. Il n'y a pas grand-chose qui permette de les différencier des autres jeunes gens du même âge. Un peu moins

inhibés, ils ont simplement fait un pas de plus. Si leur crime est symptomatique, ce n'est certainement pas la misère dans laquelle le chômage les a plongés qui, à elle seule, a suffi à le provoquer, mais au moins autant leur manque d'équilibre. Que cette jeunesse à laquelle appartiennent Benziger, Stolpe et Louise Neumann soit organisée politiquement ou non, elle grandit dans un environnement qui peine à lui fournir une ligne de conduite sur laquelle elle puisse s'appuyer au quotidien. D'importantes traditions ont disparu, sans que d'autres soient venues les remplacer ; l'étalon qui permettait de mesurer les conséquences des petites actions n'est plus que confusion ; le mode de vie des couches moyennes et dirigeantes ne se prête pas à servir de modèle. Le meurtre commis par ces trois jeunes gens est aussi un signe des difficultés dans lesquelles se trouve la société actuelle.

2. Thématiques et procédés

Rapporter les crimes et les jugements de la cour paraît pour Kracauer trop complexe pour simplement se baser sur les preuves déposées par les autorités et des témoignages comme le ferait le fait divers. Ce n'est pas sa façon de traiter ce type d'enjeux sociétaux dans la presse écrite. Après la lecture du compte rendu de procès de Lieschen Neumann, force est de constater que Kracauer ne calque pas simplement le procès-verbal de la police, ne relate pas le fil des événements construit par les autorités au cours de la comparution et n'évoque pas les éléments sensationnalistes par des images et titres accrocheurs. Au contraire, il réfléchit plutôt à un ensemble d'éléments qui a pu mener au crime et son analyse produit chez les lecteurs un effet loin de celui du fait divers : il amène à se regarder.

Afin de recomposer le portrait fragmenté de la situation de ces jeunes, Kracauer parcourt différents lieux de Berlin, une grande ville où les gens des campagnes migrent dans l'espoir de trouver du travail. À travers ces lieux, il arrive à faire un

diagnostic. Il avance que la crise sociale et la condition des chômeurs sont liées à une perte de repère qui n'est pas étrangère à leur crime. Elles seraient susceptibles de jouer un rôle dans leurs actes. Il amène ainsi à envisager ce qui semble au départ peut-être peu important, ce qui relève du quotidien, comme étant au cœur de phénomènes plus vastes. C'est en montrant aux lecteurs que le crime est symptomatique d'un manque de lignes directrices chez ces jeunes, voire de lignes de conduite pour la société tout entière, qu'il établit des liens avec les lecteurs et les amènent à se voir en quelque sorte impliqués dans le crime, à revoir leur position dans le monde social, à stimuler chez eux une réflexivité.

i. Différents motifs

Dans le présent compte rendu de procès, Kracauer prend comme point de départ le crime afin de se tourner vers des phénomènes plus généraux. Il voit une fois de plus dans le crime une conséquence de la condition des chômeurs. Cette condition n'est pas un sujet inconnu pour le journaliste. Lorsqu'on se penche sur son œuvre, on remarque qu'il s'est régulièrement rendu, souvent à la manière d'un ethnographe, dans des lieux communs où se trouvaient chômeurs de Berlin : les tribunaux du travail (Kracauer 1995 [1964] : 71-81), les bureaux de placement (*Ibid.* : 78-87) et les salles chauffées (*Ibid.* : 88-93). C'est là qu'il a observé une réalité qui, bien que dans l'ombre, éclaire sur un crime comme celui qu'ont commis les trois jeunes inculpés.

Dans « Le procès de Lieschen Neumann », Kracauer établit d'abord un diagnostic de la condition sociale des chômeurs. Se basant sur ses observations antérieures, il considère ensuite le désespoir économique comme l'une des différentes facettes de cette condition et en souligne son expression. C'est par cette approche qu'il développe une meilleure compréhension des motifs qui ont pu sous-tendre le crime.

a. La crise économique et le chômage

Dès le début de son compte rendu, Kracauer remarque que le procès stimule une vive attention pour un grand nombre de chômeurs qui se trouvent parmi le public présent à l'audience. Il reconnaît leur intérêt : les jeunes accusés sont en fait « issus de leurs rangs ». Kracauer insiste sur ce fait pour montrer que ce procès révèle quelque chose qui dépasse la simple anecdote. Les jeunes inculpés sont, dans une large mesure, comparables à leurs pairs : « il n'y a pas grand-chose qui permette de les différencier des autres jeunes gens du même âge. » (Kracauer 2017 [1931] : 47) Pour le feuilletoniste, les adolescents inculpés, ainsi que Stolpe qui reçut la peine capitale, n'ont rien d'extraordinaire. Ils sont chômeurs comme une grande partie de la population du Berlin de la République de Weimar. Parce qu'ils vivent la même crise que leurs semblables, Kracauer émet l'hypothèse que le crime qu'ils ont commis aurait potentiellement pu être perpétré par n'importe quel autre de leurs camarades. Ces jeunes sont en quelque sorte « normaux » et n'ont fait qu'« un pas de plus » (*Ibid.* : 47). Leur ressemblance avec une multitude d'autres jeunes dans la ville ne fait qu'accentuer que leur crime est potentiellement le résultat de problèmes sociaux. Les éléments psychologiques devraient, dans son approche, seulement être appréhendés comme parmi les nombreuses dimensions pouvant amener à la compréhension globale de leurs gestes. Notons que d'aborder ainsi le crime, sous différents angles, contraste avec l'approche du fait divers.

Se rabattre sur des caractéristiques psychologiques qui auraient fait sombrer les jeunes inculpés dans ce crime était commun à l'époque. Éviter le contexte social aurait probablement été trop réducteur dans l'approche des événements par Kracauer. Il avance que leur position de chômeur pourrait être centrale à l'explication de leur crime, mais qu'à elle seule n'est pas suffisante à élucider l'affaire. Il écrit : « [...] si ces trois jeunes gens avaient eu du travail, il est peu probable qu'ils seraient tombés ensemble dans le crime. » (2017 [1931] : 45) Bien que son hypothèse mène sur une nouvelle piste, Kracauer ne prétend pas détenir « la » vérité. Il est ouvert à d'autres hypothèses. C'est d'ailleurs une posture typique dans

ses écrits. Il est toujours conscient du caractère contingent des événements. C'est parce que seul un motif émotionnel ou personnel ne semble pas suffisant pour pousser les trois jeunes personnes à commettre le crime que Kracauer cherche à faire autre chose que la plupart de ses collègues journalistes⁷. Il explore d'autres angles d'analyse pour saisir leur geste. Leur crime est selon lui symptomatique de la situation sociale : « [...] ce n'est certainement pas la misère dans laquelle le chômage les a plongés qui, à elle seule, a suffi à le provoquer, mais au moins autant leur manque d'équilibre. » (2017 [1931] : 47) Ce type de formule est typique dans les textes de Kracauer. Il amène ses idées sans faire directement référence à la théorie (Thériault 2020 : 254). Il aiguille les lecteurs vers le chômage comme élément pouvant être en cause dans leurs actes, mais se tourne aussi rapidement vers un autre motif qui est beaucoup plus vaste : le manque de ligne directrice. Il change de perspective pour considérer un phénomène qui transcende leur condition. Il émet l'hypothèse que ce manque d'équilibre est en fait dû à un déficit d'expérience dans la vie et aux manques de perspectives d'emploi et qu'« [...] on devrait même s'étonner qu'elle n'engendre pas davantage de criminalité. » (2017 [1931] : 45) Peut-être un peu plus inhibés, les trois jeunes ont simplement fait un pas de plus. Voilà ce que met de l'avant Kracauer. Il propose que la misère matérielle, l'oisiveté forcée,

⁷ Bien que Kracauer n'était pas le seul à voir dans ce crime l'effet d'une condition sociale, il était l'un des rares à s'éloigner des éléments sensationnels qu'avait soulevés le procès. En effet, les journaux avaient couvert ce procès comme s'il révélait la « noirceur de Berlin ». Alors qu'il mettait en lumière le milieu de vie de ces jeunes, les journalistes n'avaient pas mis l'accent sur leur condition de chômeurs, mais avaient plutôt mis l'accent sur leurs caractères (Gaius 1931). La jeune Neumann avait dit lors de son procès : « Je n'étais pas enceinte à l'époque, donc je pouvais faire ce que je voulais » (« Der Prozeß Lieschen Neumann. Der Versuch einer Psychologie des Mädchens » 1931), (« Ego : Puppen des Schicksals. Der rätselhafte Sensations-Prozess um die 16-jährige Mörderin Lieschen Neumann – Ein Drama der sozialen Not » 1931). Les journaux n'avaient pas manqué de souligner cette affirmation pour s'interroger sur la psychologie de la jeune fille, mais aussi sur celle de cette jeunesse. Ils avaient relié cette affirmation au fait qu'elle n'avait alors que 16 ans, se prostituait et s'était déjà fait avorter avant sa comparution (« Mitternachtsmord in der Lasterhöhle. Lieschen Neumann. Die sechzehnjährige Mutter und Prostituierte, vor den Berliner Geschwornen » 1931). On qualifiait ainsi les trois jeunes d'« enfants démoniaques », de « négligés », mais aussi de « socialement déracinés et moralement dépravés » (« Lieschen und die Dämonen. Der Mord an dem alten Uhrmachen » 1931) s'appuyant sur des leurs supposés déficits intellectuels comme explication de leur geste (« Der Berliner Sensationsprozeß. Eine psychologische Studie » 1931). Le président du tribunal avait aussi adhéré à ces motifs pour expliquer leur crime, soulignant que ces trois jeunes n'avaient pas de remords et n'avaient pas tué par nécessité. Ils s'étaient simplement « amusés » avec le butin et étaient allés au restaurant et au cinéma avec la somme. (Elder 2010 : 192).

la vacuité du sens et l'absence d'une perspective de changement sont les effets d'une condition sociale générale et qu'ils « font le lit des gestes de rage » (2017 [1931] : 45). Le crime commis semble ainsi pour Kracauer relever du chômage, mais aussi des effets d'une crise générale qui formait le quotidien des jeunes. Il ne serait pas simplement le résultat d'une chaîne causale et rationnelle d'événements.

b. Un désespoir économique

Dans plusieurs feuillets que Kracauer a publiés dans la *Frankfurter Zeitung*, il dévoile différents aspects du quotidien des chômeurs par l'étude des espaces qu'ils fréquentent. Dans le texte reproduit dans le présent chapitre, Kracauer les retrouve ailleurs : devant le tribunal. C'est à cet endroit qu'il observe les conséquences du manque d'occupation et l'attente qu'ils subissent. Il souligne qu'il « [a] eu, à plusieurs reprises, l'occasion de [s]'introduire dans les bureaux de placement berlinois, au milieu de la masse de chômeurs qui, jour après jour, n'ont pas d'autre choix que de traîner et de guetter une offre d'emploi à l'arrivée de laquelle nul ne croit vraiment. » (2017 [1931]: 45) Dans « À propos de bureaux de placement » (1995 [1964] : 78-87), Kracauer expose les observations qu'il a pu faire lors de la visite de ces lieux. Il soutient dans cet article que l'occupation des chômeurs est devenue d'attendre, que ce moment qui aurait dû être passager était devenu un état permanent. Il compare les bureaux de placement aux gares de triage avec leurs innombrables voies sur lesquels les sans-emploi, comme des wagons, s'accumulent (2004 [1929] : 78-79). Il constate que, dans les bureaux de placement, l'« oisiveté forcée » et l'absence d'activité à laquelle elle sous-tend prend place dans l'ombre et doit ainsi « [...] renoncer au titre de noblesse sociale qui lui revenait autrefois. » (1995 [1964] : 83) Cette oisiveté est une simple attente qui n'est soulignée que par quelques rares moments « d'effervescence ». Il décrit ce phénomène dans « Atelier de réparation » (2004 [1929] : 71-81), un feuillet de la série sur les *employés*, où il compare l'affichage d'offres d'emploi dans les bureaux de placement à la foule qui se

presse devant la billetterie d'un théâtre. Au début du compte rendu de procès de Lieschen Neumann, on retrouve un constat similaire « [...] le public se bouscule devant les portes du nouveau tribunal criminel. » (2017 [1931] : 45)

Il reproduit les résultats d'une enquête sur les chômeurs dans son texte « Déjà ! Hélas... ! » tiré des *Employés* (2012 [1929] : 61-70) et y met en lumière à quel point ceux-ci sont en détresse, « moralement brisés », « sans espoir », « sans perspective » et que pour un grand nombre d'entre eux, ce qui leur reste, c'est le suicide (2012 [1929] : 66-67). L'absence d'une perspective de changement amène à entrevoir une meilleure compréhension de l'insensibilité des chômeurs face au monde qui faillit à leur promettre un futur.

C'est en creusant sa réflexion et en visitant différents lieux qui abritent des chômeurs qu'il dresse à partir d'un événement particulier les traits de phénomènes généraux. Il fait intervenir différents aspects du même phénomène, amenant à voir la condition des sans-emploi et à mieux comprendre ce qui les a poussés vers leur crime. À travers les éléments qu'il soulève, il amène ses lecteurs à prendre conscience de l'effet de problèmes sociaux : l'origine du crime des jeunes inculpés est peut-être plus vaste que ce qu'ils auraient imaginé, contrastant largement avec l'approche du fait divers. Il reconstruit par une multitude de fragments ce qui a pu motiver leurs gestes. C'est en regardant le quotidien de ces hommes et ces femmes qu'on arrive à voir plus clairement ce qui les afflige. C'est en s'appuyant sur le contexte social général que Kracauer tourne ensuite son regard vers son lectorat et cherche à lui montrer qu'il a plus d'implication dans l'avènement de ce crime qu'il peut à première vue le croire.

ii. « L'effet feuilleton » : apprendre à se regarder

Par opposition au fait divers qui ne s'intéresse souvent qu'à un seul angle d'un crime, Kracauer écrit ses feuilletons comme étant les morceaux d'une grande mosaïque. Il explore à la fois différents aspects d'un même phénomène et en fait un traitement

particulier pour dresser un portrait de ce qu'il observe. Kracauer écrit pour un public qui n'est pas constitué de chômeurs, il s'adresse à un lectorat éduqué (Thériault 2017 : 3). Dans les éléments qu'il note dans le procès de Neumann, il amène ses lecteurs à regarder la situation d'un nouvel œil, montrant que les actes qu'ont commis les trois jeunes ne sont pas imputables qu'à eux. Kracauer fait remarquer que le raisonnement de l'ordre établi n'arrive pas à expliquer le crime de ces jeunes et que cela s'explique peut-être par l'effet d'une crise sociale qui n'est pas aussi indépendante des lecteurs qu'ils auraient pu le penser. C'est par un procédé proche de l'assemblage qu'il tente de lier des éléments impliquant les lecteurs aux motifs du crime.

a. Des visions irréconciliables du monde

C'est parce que le comportement de Stolpe à la Cour laisse entrevoir des éléments de sa condition que Kracauer essaie d'en dresser les traits. L'inculpé peine à faire le lien entre l'assassinat qu'il a commis et le mauvais traitement qu'il a reçu des forces de l'ordre : « au début de l'audience, Stolpe se plaint, en récitant des phrases à l'évidence apprises par cœur, que lui et son ami ont été 'maltraités' verbalement par les agents peu après leur arrestation. Il cite les expressions employées à leur rencontre ; elles ne sont vraiment pas d'une gravité comparable à l'étranglement qu'ils ont commis. » (2017 [1931] : 46) C'est parce que l'accusé se plaint d'éléments qui semblent mineurs que Kracauer avance que l'homme ne réalise pas la gravité de son geste et qu'il ne lui apparaît pas comme un crime. Afin de ne pas franchir la limite de l'acceptable, faut-il encore connaître la frontière de ce qui l'est et ce qui ne l'est pas. Pour les Stolpe de l'époque :

[...] le contact avec cette pensée formelle, qui règne sur eux et qui régit leurs affaires, constitue presque toujours une confrontation menaçante. C'est un fait qu'un homme tel que Stolpe, principalement lié à la matière, se trouve tout bonnement incapable de reconstituer ce qui s'est passé de façon irréprochable : puisqu'il a vécu et commis ce qui s'est passé sans en avoir la maîtrise intellectuelle, le souvenir qu'il en a ne peut que s'empêtrer dans la logique qui cherche à le ressaisir. La conséquence de cet effort déployé en vain, c'est le silence... (2017 [1931]: 46)

Que les accusés eut peine à trouver les mots ou à bien peser comment être traités par la police laisse présager qu'il leur serait difficile de comprendre le véritable mal fondé de leur action, n'étant pas capables de faire la différence entre les niveaux d'atrocité auxquels ils se sont adonnés. Kracauer fait remarquer que ce n'est pas tant que ces jeunes n'ont pas été aptes à de comprendre qu'ils avaient franchi la limite, mais plutôt qu'ils l'avaient franchie sans vraiment la connaître. C'est qu'il voit que Stolpe « [...] n'a pas encore pris conscience de son acte et qu'il est moins affecté par le fardeau de sa gravité que par la peur de ses conséquences » (2017 [1931] : 46) qu'il arrive à penser ainsi. Kracauer soutient aussi que, lorsque les chômeurs entrent en contact avec les forces de l'ordre, ce sont deux mondes qui se rencontrent et qu'il devient alors complexe pour les accusés de se défendre. La tension entre la pensée formelle et celle des chômeurs relève la grande sensibilité que démontre Kracauer pour ce qu'il observe. Il met en lumière cette disparité dans les conceptions du monde, ce à quoi les juges ne sont pas toujours attentifs et à son effet sur les accusés, comme d'autres auteurs l'ont soulevé plus tard (Ewick et Silbey 1998; Latour 2002; Goyard-Fabre 2007). Il expose que ces jeunes se voient confrontés à un langage et une façon de penser qui leur est étrangère et qu'ils sont aussi face à la rationalité du tribunal qui défend des objectifs qui ne rejoignent pas nécessairement leurs préoccupations.

Cette façon de concevoir leur confusion relèverait d'un contexte sociétal plus général. Kracauer avance que leur état est en fait un état généralisé pour certaines tranches de la société et que de ne pas avoir vu l'atrocité de l'acte qu'ils allaient commettre révélait une disparité entre des mondes qui n'étaient peut-être pas en dialogue.

b. Une vision du monde induite par un système

Kracauer évite de décrire les éléments contextuels de la crise tels que la dette, la sollicitation extrême des divers systèmes de couverture sociale et l'impact dévastateur de la crise économique sur l'assurance chômage qui a conduit à une chute rapide des

diverses formes d'aides disponible à l'époque. Il sait que ce n'est pas tant le manque d'aide au début de la république qui était problématique, mais que le manque de ressources suite à la fin de la guerre a obligé à réduire fortement les allocations à ceux qui n'avaient pas d'emploi. C'est ce revers qui permet d'ajouter une dimension à la compréhension du crime de ces jeunes, Kracauer le souligne à travers les effets de cette conjoncture. Il manque bien plus que de ressources pour ces chômeurs et c'est pourquoi il accentue l'importance des lignes de conduite et le prix de la vie dans sa mise en lumière de leurs gestes.

L'oisiveté imposée dans laquelle se trouve les sans-emplois provient en partie d'un manque de ligne directrice. La fondation de l'État social de la République de Weimar commence déjà à l'époque à manquer à donner aux plus précaires et met en relief un manque de préoccupation de la classe politique envers eux. Ce manque de considération agit alors dans les deux sens, les chômeurs perdent eux aussi toute préoccupation envers ceux qui ont du travail. Kracauer, loin d'adopter un ton accusateur, constate ce phénomène et tente de le comprendre en le montrant au grand jour en restant ancré sur ce qu'il voit au procès, et dans Berlin.

Kracauer se tourne vers des problèmes systémiques afin de mener à d'autres réflexions sur le geste de ces chômeurs. Que : « [...] cette jeunesse à laquelle appartiennent Benziger, Stolpe et Louise Neumann soit organisée politiquement ou non, elle grandit dans un environnement qui peine à lui fournir une ligne de conduite sur laquelle elle puisse s'appuyer au quotidien. » (2017 [1931] : 47) Les points de repère se sont effacés et « d'importantes traditions ont disparu, sans que d'autres soient venues les remplacer ; l'étalon qui permettait de mesurer les conséquences des petites actions n'est plus que confusion ; le mode de vie des couches moyennes et dirigeantes ne se prête pas à servir de modèle. » (2017 [1931] : 47) Ce thème est récurrent à l'époque. Kracauer croit aussi que la perte de tradition, de repères normatifs, a quelque chose à voir dans le crime qu'ont commis ces jeunes. Le contexte dans lequel ils ont grandi et les changements qui en ont découlé sont ainsi peut-être en partie responsables de leur geste. C'est dans cette optique que Kracauer énonce

que « le meurtre commis par ces trois jeunes gens est aussi un signe des difficultés dans lesquelles se trouve la société actuelle. » (2017 [1931] : 47) Alors qu'il avance cette hypothèse, il reste empirique, mais critique. Il voit dans le comportement de Neumann transparaître la pauvreté et la solitude comme étant une « [...] séquelle des conditions dans lesquelles bien des gens sont aujourd'hui forcés de grandir. » (2017 [1931]: 46) C'est dans ces éléments qu'il constate que ceux qui n'occupent aucune fonction au sein de la société restent marqués de cette époque, manquant de connexions avec ceux qui partagent leurs maux, mais aussi de liens avec le reste de la société qui elle, travaille.

Kracauer essaie de délinéer l'effet de ce manque de ligne directrice et y voit un lien avec le contexte plus général de la ville, où il observe un grand nombre de meurtres et où il constate que « [...] la conscience du prix de la vie semble avoir déserté de vastes franges de la population. » (2017 [1931]: 46) Il avance que cette conscience du prix de la vie est par situation presque réduite « à néant » et que ce crime en est en quelque sorte, l'aboutissement. C'est dans ces affirmations à la limite de l'ironie qu'on peut y voir un appel aux lecteurs à réfléchir sur leur propre position, à prendre une posture empathique pour ces jeunes qui sont devenus, sans véritables motifs, des meurtriers parce qu'on a omis de leur faire valoir le prix de la vie. Kracauer amène à considérer qu'il y a une multitude d'autres individus, incluant les lecteurs, qui ont participé à ce qui a mené les trois inculpés au crime. Ils ont, eux aussi, manqué à donner à ces jeunes une vision du prix de la vie. C'est dans l'assemblage de ces multiples fragments que Kracauer arrive à dresser le portrait un peu plus net des motifs du crime de ces jeunes de ce qui a pu les mener à agir comme ils l'ont fait. Alors qu'on devrait seulement s'intéresser aux jeunes criminels, Kracauer cherche à montrer aux lecteurs qu'ils ont un degré d'implication dans l'avènement du crime.

c. Un panorama qui inclut les lecteurs

Le feuilleton de Kracauer sur le cas de Neumann est une fenêtre sur bien plus qu'un crime, il utilise l'implication d'une multitude d'acteurs dans ce qui a mené au meurtre d'Ulbrich. Kracauer privilégie dans son feuilleton une approche par fragments et dépasse le simple lien de cause à effet. Il cherche des motifs pour comprendre ce qui mène au crime, qu'il existe une certaine contingence dans ce qui les a menés à poser ces gestes. Les éléments auxquels il fait référence ne se trouvent pas dans les procès-verbaux de la police. À la fin de « Le procès Lieschen Neumann », les lecteurs doivent changer leur position. Les criminels sont soudainement moins coupables qu'auparavant et les lecteurs se voient en quelque sorte un peu plus impliqués dans le crime, et ce même s'ils ne font pas partie des chômeurs. Les liens d'interdépendance entre les lecteurs et les criminels sont alors plus clairs aux yeux de ceux qui ont fait la lecture du feuilleton. Il fait prendre conscience à ses lecteurs que le social doit aussi être pris en compte dans les événements, mais que pour le voir à l'œuvre, il faut creuser et se regarder agir, même dans les situations quotidiennes.

Dans le prochain chapitre, j'effectuerai un retour sur les deux genres pour les comparer. Ainsi, je pourrai délinéer les contours d'une possible sociologie « en dehors de la sociologie ».

Chapitre V.

Fait divers, feuilleton & sociologie : trois thèses

Après m'être penché sur le fait divers et un certain type de feuilleton, il est possible de voir à la fois des similitudes et des différences dans le traitement des phénomènes qu'ils observent. Chaque genre rédactionnel approche à sa façon des éléments qui pourraient servir d'inspiration pour repenser certaines pratiques de la sociologie. Dans ce chapitre, je réfléchis à comment le fait divers et le type de feuilleton que j'ai exposés dans les chapitres précédents pourraient apporter des éléments pour faire une sociologie « publique », une sociologie qui répondrait aux propositions de Michael Burawoy (2005). Je présente mes réflexions sous forme de trois thèses touchant au sensationnalisme, aux thèmes proches du quotidien et au type d'écriture mis de l'avant.

1. La sociologie peut avoir un aspect « sensationnel »

Dans le discours commun, on a tendance à critiquer le sensationnalisme associé au fait divers. À la lumière du chapitre III, il convient de revoir partiellement cette position. Sa construction des événements génère un effet qui pourrait être utile à la sociologie. Dans l'analyse réalisée au chapitre III, j'ai constaté que le fait divers tient en haleine et stimule les lecteurs par son attention aux événements parfois morbides qui se déroulent autour d'eux, mais laisse un grand nombre de questions sans réponse, générant ainsi la peur. Si le fait divers peut au premier coup d'œil sembler dénué d'intérêt pour la sociologie, l'engouement que soulève sa lecture a toutefois quelque chose d'intéressant pour la discipline. Alors que la peur tend à faire obstacle à la compréhension des faits, on peut voir y voir un autre effet : en s'attaquant à des événements effroyables prenant place dans l'entourage des lecteurs et en extériorisant leurs pulsions refoulées, le fait divers a une potentielle capacité de

catharsis des mœurs. Il met sur papier les passions les plus sombres des hommes et des femmes et en montre leur expression dans toute leur aberration. Aussi, il montre les sanctions prévues lors d'une dérogation à la norme. Le fait divers met en lumière une noirceur qui habite les lecteurs et comment elle peut surgir au moment le plus inattendu, autour d'eux, chez des gens « sans histoire ». Selon Gaston Lillo, sociocritique de la littérature, le fait divers agit ainsi comme une purgation, une libération de ce qui est réprimé : en permettant son expression et en réglant les comportements et valeurs morales, le genre rédactionnel canalise une soif de situation extrême, de danger de mort (1992 : 17). Les pulsions les plus sombres peuvent s'exprimer pendant un bref instant avant que s'en suive un colmatage rapide de la brèche dans l'ordre établi.

Alors que le genre suscite l'intérêt des lecteurs, on peut y voir un problème : son traitement ne reste qu'en surface, impuissant à analyser l'origine des comportements observés et les liens qui les unissent à ceux-ci. C'est parce qu'un regard plus attentif aux mêmes éléments pourrait montrer comment les actions les plus sombres, près de l'inimaginable, peuvent être liées à la structure du monde et que ces actions peuvent servir à restituer l'organisation du monde social que le fait divers pourrait faire bien plus que de simplement rester en surface des choses⁸. Dans *Sur la télévision*, Bourdieu souligne l'absence de profondeur des faits divers en les qualifiant de prétextes pour une « violence symbolique » qui génèrent un « déficit démocratique » en détournant les individus de ce qui compte vraiment, à savoir de comprendre les phénomènes qui se cachent derrière les crimes (1996 : 16). Selon le sociologue, les informations contenues dans ces textes peuvent être consommées par tout le monde et sont « sans enjeu, [...] ne divisent pas, font le consensus, intéressent tout le monde, mais sur un mode tel qu'ils ne touchent à rien d'important. » (*Ibid.*) En restant ancrés dans la sensation, ils sont une sorte de diversion de l'essentiel, de quelque chose de plus important. Si le fait divers peut pourtant révéler ce qu'il y a de sombre en nous, il ne parvient pas à en faire émerger une véritable réflexion.

⁸ Voir Bourdieu (1992) sur l'interprétation de la littérature.

Si le feuilleton produit, lui aussi un effet sur les lecteurs, il « résonne » d'une façon différente en eux. En effet, il développe un questionnement qui va au-delà de la peur : il fait voir et donne à penser. Il s'appuie souvent sur le fait divers comme point de départ, utilise le même événement, mais en dégage les éléments qui incitent les lecteurs à voir plus loin. Il effectue un traitement plus analytique, détaillé et cherche à développer un raisonnement sur ce qui a mené aux faits. Il dépasse les sensations fortes et la peur, et se tourne vers un questionnement qui mène moins les lecteurs vers l'effroi, mais qui les amènent plutôt à prendre conscience du monde qui les entoure ; il ajoute un filtre, une perspective d'analyse qui offre une nouvelle interprétation. Les lecteurs se retrouvent à s'interroger sur le monde social, les phénomènes qui les affligent et à se voir impliqués dans les événements que le feuilleton expose.

Dans son traitement du procès de Lieschen Neumann, Kracauer ne s'en tient pas qu'aux faits entourant le meurtre de l'horloger Ulbrich : il offre un tout autre développement. Il prend moins en compte le côté sombre des jeunes accusés que la crise économique, le chômage et le manque de ligne directrice comme sources de compréhension du crime. À première vue, on aurait pu croire à une vengeance de la part de la jeune femme, et le feuilleton aurait aussi pu s'affairer à montrer la violence chez les jeunes criminels, mais il évite cette interprétation. Il fait émerger des pistes de compréhension du crime en se basant sur des phénomènes sociaux larges, hors du contrôle de ces jeunes et qui impliquent aussi les lecteurs. L'effet qui résulte de la lecture du compte rendu du procès n'est non pas la peur comme dans le fait divers, mais plutôt une ouverture réflexive sur des éléments autour des lecteurs, sous ses yeux, sur lesquels ils auraient pu avoir de l'influence et peut-être aussi vivre. Kracauer tisse ainsi des liens entre les lecteurs et le crime de ces jeunes. Leurs actes n'étaient ainsi pas seulement l'expression de pulsions intérieures : les fondements de leur crime avaient quelque chose à voir avec les lecteurs. Après la lecture, les lecteurs doivent revoir leur position sur les événements : ils ont un regard différent. C'est l'effet produit. Il « résonne » et laisse le soin à ceux qui en ont fait la lecture d'observer leur imbrication dans ce qu'ils viennent de lire. Les lecteurs ne peuvent plus arrêter

de penser à ce qu'ils viennent d'apprendre, ils prennent conscience de leur implication dans le monde social, ils voient des phénomènes partout autour d'eux : c'est l'effet feuilleton (Thériault 2017).

À l'instar des deux genres, la sociologie pourrait aussi utiliser un effet sensationnel pour produire une « résonance » chez les lecteurs. Elle pourrait davantage se tourner vers ces événements qui expriment une partie sombre de la condition humaine, et qui soulèvent l'intérêt du public, mais dépasser l'effet de peur que le fait divers peut générer. Elle pourrait ainsi, comme le feuilleton, dévoiler les phénomènes à l'œuvre et exposer l'implication des lecteurs dans les événements en créant un écho avec ce qui se déroule sous ses yeux. En mettant de l'avant le côté analytique de la sociologie, s'inspirer des deux genres pourrait « résonner » chez les lecteurs en changeant sa perspective sur ce qui l'entoure et en laissant une marque sur lui, l'amenant à se questionner et en montrant qu'il est lui aussi est imbriqué dans la construction du monde social. Un effet sensationnel peut ainsi, à l'écrit, aller au-delà de la peur et amener les lecteurs à se questionner sur son monde et peut être une avenue pour l'ouverture de la discipline à un plus grand public.

Penchons-nous maintenant sur les thèmes qu'abordent le fait divers et le feuilleton pour proposer une autre piste pour une sociologie en dehors de la sociologie.

2. La sociologie peut davantage s'inspirer du quotidien

Revenons sur les événements entourant le fait divers que j'ai analysé au chapitre III. Il relate un crime passionnel, un drame prenant place dans un environnement proche des lecteurs. Si l'événement a pris une tangente exceptionnellement dramatique, il est né d'un phénomène connu de tous, ou presque : une rupture amoureuse. Le fait divers relève des drames, et ce, à partir de situations souvent ordinaires, familières, se déroulant autour des lecteurs, dont l'occurrence s'est avérée être différente de son itération habituelle. C'est ainsi qu'il peut mener à poser un nouveau regard sur ces

événements dans l'environnement proche des lecteurs, auxquels on ne porte souvent que trop peu attention et qui pourtant peuvent mener à des gestes qui sont à la limite de l'entendement. C'est que le genre n'arrive pas à dégager une analyse, reste en surface des événements, impuissants à déchiffrer leurs origines qu'il faille à faire un travail qui pourrait être utile aux lecteurs d'un point de vue sociologique. Il n'amène pas les lecteurs à réfléchir à ce qui ou quoi est responsable de ce glissement vers les actions les plus sombres qui prennent pourtant naissance dans leur train quotidien et qui auraient pu leur arriver. En portant un regard aiguisé sur les mêmes thèmes d'intérêt, on pourrait y voir une occasion de se pencher sur les origines parfois banales des crimes les plus terribles, mais aussi d'en délinéer les éléments d'origines sociales. Dans le procès de Langlois-Laroche, c'est en se questionnant sur le parcours du jeune homme dans les forces de l'ordre et les qualités qui sont prônées dans ce domaine ou encore sur le type de relation qu'il entretenait avec son ancienne petite amie que l'auteure aurait pu, par de « petits faits » ayant une implication sociale, arriver à approfondir les motifs qui entourent ce qui a mené au crime : c'est dans le petit qu'on peut souvent voir le grand. Si ces aspects sont soulevés, ils sont à peine abordés.

En reprenant les mêmes thématiques, le feuilleton observe à travers les procès dramatiques l'expression de phénomènes ancrés dans le quotidien, mais pas seulement comme liés à une conjoncture ponctuelle ni seulement à travers la psychologie des individus. Il va plus loin que le fait divers, il prend du recul et ouvre ses observations à une multitude de facteurs, prenant les événements dans leur globalité, mais propose aussi de regarder leurs relations souterraines afin de comprendre comment ils sont connectés. Chez Kracauer, c'est à travers une approche que l'on pourrait qualifier d'ethnographique qu'il y arrive. Il s'intéresse à des éléments microscopiques, des lieux ordinaires, et regarde la société en train de se faire, tissant des liens entre différents phénomènes à partir de leurs expressions les plus invisibles et d'apparence insignifiantes. C'est reliant cette multitude d'éléments qu'il arrive à faire un portrait plus net de ce qui peut mener aux événements.

Le feuilleton du procès de Neumann est un bon exemple de cette approche. L'assassinat perpétré par les trois jeunes est un événement qu'on pourrait qualifier d'horrible, mais – lorsqu'on se penche sur la globalité de l'affaire – on peut voir que la condition de chômeur observé dans sa quotidienneté, dans la vie de tous les jours, ajoute des éclaircissements à leurs actions. Kracauer s'était immiscé au milieu de la masse de chômeurs, et y avait constaté ce qu'était d'attendre une offre d'emploi; c'était là qu'était née l'idée même du crime, ces jeunes n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours, n'avaient pas de travail ni espoir d'en trouver un et surtout n'avaient pas de perspectives d'un avenir meilleur. Kracauer proposait ainsi aux lecteurs de poser leur regard sur une jeunesse qui faisait partie de leur quotidien, partie de leur société, mais qui vivait en quelque sorte dans un angle mort, peut-être volontairement oublié.

C'est en s'intéressant au quotidien qui n'a *a priori* aucun lien avec le crime qu'il apporte pourtant une dimension substantielle à la compréhension des événements et à son occurrence inhabituelle. Kracauer propose une approche qui s'apparente à celle d'une sociologie compréhensive, amenant les lecteurs à délinéer les motifs des crimes. Il retrace l'origine des événements en montrant que ce qui peut aider à comprendre les motifs des événements est beaucoup plus éclaté que les lecteurs auraient pu le croire. C'est que lorsqu'on s'y penche, on peut reconstruire par un assemblage l'ensemble de ce qui peut mener au pire. En approchant les mêmes événements que le fait divers, mais en y faisant un traitement différent, on arrive à voir que les motifs sont dispersés, qu'ils sont imbriqués dans le quotidien et qu'ils étaient sous nos yeux, simplement que les lecteurs avaient été impuissants à les voir auparavant.

Malgré ce qu'on peut reprocher au fait divers, il amène des éléments pouvant servir à la sociologie, notamment en montrant que des événements horribles prennent part du quotidien et que de s'y pencher peut intéresser un grand nombre de lecteurs. En utilisant l'approche du feuilleton, on peut voir que ces mêmes éléments peuvent servir de fenêtre sur la société. Lorsqu'on creuse, ces éléments peuvent être une avenue pour une sociologie générale, se penchant sur les actions *a priori* hors d'un crime, mais ayant des implications dans des événements presque inimaginables. C'est

en faisant une mosaïque à partir de ces éléments qu'on peut recomposer un portrait plus global permettant de mieux comprendre ce qui mène vers certains crimes. Cette façon d'approcher les événements propose une réflexion sur le quotidien et ce qui nous entoure, d'ouvrir nos yeux à la société en train de se faire autour de nous et que nous sommes aussi les témoins de ce qui peut motiver les crimes de demain. C'est que la sociologie pourrait elle aussi s'en inspirer afin d'orienter son travail sur des événements proches de nous, pour y voir la naissance des motifs pouvant sous-tendre aux actions les plus effroyables que les deux genres pourraient apporter quelque chose à la discipline voulant s'ouvrir à un plus large public. Le feuilleton va ainsi plus loin que le fait divers, et la sociologie pousse l'analyse plus profondément que le feuilleton, mais parfois au détriment d'une écriture accrocheuse.

Je propose maintenant de nous pencher sur la forme, le style d'écriture et un investissement dans l'écrit afin de voir comment les deux genres peuvent aussi apporter une dimension intéressante pour penser la discipline en dehors de son cadre habituel.

3. La sociologie peut prendre exemple d'une écriture journalistique

Si le fait divers a l'ambition de se pencher sur des « faits » à démystifier, son traitement reste en réalité en surface et pseudo-factuel. Il s'attache au sensationnel, à la tension entre réalité et fiction et reste arrimé à un point de vue qui ne fait qu'aveugler. Alors qu'il se dit attaché à présenter les faits de façon objective, les lecteurs peuvent voir avec l'exemple du procès de Langlois-Laroche que la journaliste ne s'y limite pas. Par la présentation d'images dans la mise en page de l'article, à la manière d'une télésérie, d'un roman policier, l'auteure nous laisse croire à un scénario monté : le module GPS, la mallette, le tueur à proximité. Par le titre, l'auteure sous-entend qu'elle l'informera sur ce qui peut « mériter » une longue peine de prison, mais la mise en page de l'article nous fait presque douter de la véracité des événements.

Dans cette tension entre réalité et fiction, le fait divers nous tient en haleine, il mise sur le manque d'information et fait prendre aux lecteurs le rôle de détectives. Notamment parce qu'il s'étend souvent sur plusieurs jours – voire des semaines ou des mois –, il est parsemé de rebondissements au fil des découvertes des enquêteurs et des informations que les journalistes reçoivent. C'est la longue attente d'un dénouement qui se fait sentir. À l'instar d'une télésérie policière, le fait divers n'est pas qu'un simple article informatif, il agit aussi comme divertissement. Par la mise en page et la mise en récit presque fictionnelle effectuées autour des événements, le cadrage « moral » largement conservateur, moralisant et attaché à l'ordre établi, le fait divers empêche d'apporter d'autres perspectives d'analyse aux lecteurs.

Les deux genres s'inscrivant dans un rapport au temps inhérent à la presse moderne, ils doivent écrire rapidement et sous-pression, et cela pourrait expliquer pourquoi certains journalistes peinent à pousser leurs réflexions dans leurs articles. Le feuilleton arrive cependant à dépasser cet obstacle : il ne met pas l'accent seulement sur la mise en page et les « faits », mais s'investit dans l'écriture, par un style qui accroche. Cela passe par ce qu'il observe, le quotidien, des lieux où se trouvent vraiment ceux sur qui il écrit, mais aussi par faire ressortir avec des analogies, des contradictions et des oppositions, des éléments qui peuvent changer les perspectives. C'est en mettant l'accent sur ce qui est parfois banal d'apparence, de surface, des petites choses de tous les jours que Kracauer arrive à adopter un style qui nous paraît aujourd'hui encore d'actualité.

C'est en s'appuyant sur bien plus qu'une objectivité factuelle que Kracauer examine les événements sur lesquels il veut écrire. Il cherche à analyser le même genre d'événements que le fait divers, mais il s'affaire à partager ce qu'il constate d'une façon largement différente. Il ne conçoit pas les événements comme se résumant aux preuves de la police ni à la version des faits la plus concomitante avec la position morale de ses lecteurs. C'est en faisant une sorte de reportage de terrain, des coulisses où se trouvent ceux qui sont affligés par les phénomènes qu'il observe, qu'il découvre de nouvelles avenues de compréhension des événements. Il travaille à révéler des

éléments qu'on aurait pu laisser de côté, mais qui ajoute pourtant d'autres dimensions à l'analyse des événements. C'est en considérant un univers normatif différent de celui de l'ordre établi qu'il y arrive. Lorsqu'il assiste au procès des trois jeunes, il se met à la place de Stolpe lors de l'interrogatoire et ne s'étonne pas que celui-ci se crispe face au tribunal. Le jeune n'a pas les ressources nécessaires pour présenter le déroulement des événements dans un ordre logique. Il voit que l'ordre établi « règne » sur cette jeunesse et qu'il « régit leurs affaires » laissant entendre que la disparité entre les deux visions du monde est une véritable confrontation pour ceux n'étant pas en position d'autorité.

Kracauer effectue un traitement qui implique bien d'autres phénomènes dans ce qu'il observe, il ne se tient pas à seulement exposer les faits. Il s'inclut dans l'analyse comme observateur participant, intérieur et extérieur à la réalité qu'il étudie et développe une écriture imagée, parfois ironique, utilisant des phrases proches de formules. Par un jeu de perspectives, il reconstruit différents points de vue pour les lecteurs. Il écrit à la première personne soulignant qu'il propose certaines interprétations propres à son point de vue, mais tente aussi de se positionner dans la peau de ceux qui sont affligés par les phénomènes qu'il observe. Il propose aussi de regarder les événements « à travers les yeux » des acteurs de la société, un regard presque extérieur, n'appartenant pas à l'univers de ceux qu'il observe, ni du sien, mais plutôt à l'ensemble. C'est à travers les multiples points de vue permettant d'interpréter les événements qu'on peut voir que sa posture s'approche d'une forme différente d'objectivité, plus nuancée, il reste conscient de sa subjectivité. C'est parce qu'il y a une grande part d'interprétation dans l'approche du feuilleton qu'il arrive à faire quelque chose de plus que le fait divers. Alors que le fait divers montre la réalité dans son état brut, des gestes, des manières d'être, des interactions, le feuilleton les replace dans leur contexte, dans leurs lieux d'énonciation, et les interprète pour tenter de remonter à leurs balbutiements et ainsi aider à mieux comprendre ce qui mène aux événements.

Durant le procès, Kracauer observe que le jeune Stolpe incline souvent la tête vers l'avant « comme si le fardeau de son crime et la dure tâche de se défendre seul l'écrasaient. » (2017 [1931] : 45) Il énonce des hypothèses pour interpréter ce qu'il voit, mais reste prudent sur ce qu'il avance. Il est conscient de la contingence des événements. C'est en faisant un pas vers la littérature et en utilisant des techniques propres au domaine qu'il amène ses lecteurs dans une posture presque fictionnelle concordant avec sa vision des choses. Il établit que de multiples scénarios, différentes chaînes explicatives peuvent être envisagés pour comprendre les événements et qu'il en existe un grand nombre, rendant presque impossible à reconnaître la « vérité ». Par la contra-facticité, un type d'abstraction pratiquée par les historiens, il arrive à développer un effet de changement de perspective. Dans le procès de Neumann, il propose d'envisager que « [...] si ces trois jeunes gens avaient eu du travail, il est peu probable qu'ils seraient tombés ensemble dans le crime » (2017 [1931] : 45), mais aussi que « si leur crime est symptomatique, ce n'est certainement pas la misère dans laquelle le chômage les a plongés qui, à elle seule, a suffi à le provoquer, mais au moins autant leur manque d'équilibre. » (2017 [1931] : 47) Cette posture amène les lecteurs à se confronter à différents scénarios « fictifs », qu'il existe différentes avenues d'interprétation de ce qui mène aux événements et qu'en considérant différentes positions dans le monde social, on peut modifier la perception qu'on a des motifs des événements.

C'est parce que le feuilleton considère plusieurs points de vue qu'il arrive à avancer des pistes de réflexion qui lui permettent d'offrir une compréhension plus articulée des événements, par exemple des procès, et d'amener les lecteurs à regarder autour d'eux pour agir à leur tour dans le monde social. En suscitant une réflexion sur l'écriture, les deux genres s'avèrent intéressants pour la sociologie. La discipline pourrait s'en inspirer pour attirer les lecteurs par un style plus accrocheur, qui attiserait davantage leur curiosité, qui pourrait parfois comporter un aspect fictionnel, et qui apporterait un jeu de perspectives permettant d'interpréter à partir de nouveaux points de vue des événements. Elle pourrait stimuler les lecteurs à réfléchir et à regarder d'un œil nouveau le monde qui les entoure.

Dans la dernière partie de mon mémoire, je reviens sur le plaidoyer de Michael Burawoy pour une « sociologie publique » (2005). Je conclus sur comment une sociologie inspirée des deux genres journalistiques suivant mes trois thèses pourrait répondre aux soucis de Burawoy. Je présente finalement deux exemples d'articles que j'ai écrits à propos d'un procès contemporain en m'inspirant des éléments proposés dans le présent chapitre.

Partie 3.

Une sociologie inspirée du journalisme

En guise de conclusion et à la lumière des trois thèses que j'ai proposées au chapitre précédent, revenons aux propositions de Burawoy sur la « public sociology » (2005) en y ajoutant de nouvelles idées. Dans son plaidoyer pour une sociologie « publique », le sociologue voyait un réinvestissement dans les préoccupations « ordinaires » et la présentation des découvertes de la discipline d'une façon accessible comme nécessités. Il plaidait pour un dialogue avec le « public » et une plus grande place aux intérêts des non-sociologues. Son discours était une proposition d'orientation de la pratique, une possibilité d'arrimer la recherche à certains enjeux actuels et à un plus grand auditoire. C'est au regard des deux genres que j'ai présentés au cours de ce mémoire qu'il est possible d'entrevoir une avenue possible pour la sociologie. C'est en redécouvrant le journalisme d'auteurs comme Park, Simmel et Kracauer tout en n'évacuant pas le fait divers d'aujourd'hui, que nous pouvons nous approcher des énoncés de Burawoy sur la sociologie « publique ». J'aimerais maintenant souligner l'apport que pourrait avoir un genre inspiré des deux types d'écrits journalistiques pour la sociologie.

C'est parce que la presse semble aujourd'hui manquer de raisonnement profond sur la « petite » actualité, plus près de l'approche sociologique dans les journaux qu'une approche à mi-chemin entre la sociologie et le journalisme, en partie inspirée des deux genres pourrait éclairer la société comme celle de plusieurs écrits universitaires, mais en rejoignant un public plus large et des intérêts en dehors de ceux qui y sont initiés. J'aimerais souligner six apports et incidences sur la discipline qu'un genre inspiré de ceux vus dans les chapitres précédents pourraient avoir sur l'orientation de la pratique.

1) Par l'effet que génèrent les deux genres, l'aspect sensationnel est une avenue possible pour faire prendre conscience aux lecteurs de leur implication dans le monde social, qu'ils sont les acteurs de la société, qu'ils participent à sa construction, et qu'ils ont une influence sur celle-ci.

2) Les thèmes abordés pourraient être une façon de s'arrimer aux préoccupations d'un public non-sociologue et d'analyser des événements proches de celui-ci.

3) Traiter de thèmes proches du quotidien peut aussi être une occasion de développer une sociologie générale et de faire voir d'un nouvel œil ce qui entoure les lecteurs tout en reflétant ce qui est déjà d'intérêt pour le public.

4) Par un regard à l'affût, observant attentivement le quotidien dans différents lieux où il se vit, ce genre pourrait retracer les indices qui mènent à la compréhension de différents phénomènes sociaux, amenant à voir des éléments invisibles à première vue.

5) Par un type d'écriture journalistique, il serait possible de faire changer la perspective des lecteurs et de tenter de développer chez eux une réflexivité dans l'interprétation de ce qui se déroule dans son environnement immédiat révélant des « vérités sociales » en creusant les événements et l'amenant à se doter du regard nécessaire pour agir, lui aussi, comme reporteur de la réalité.

6) En s'inspirant des genres embrassant plus largement la contingence des événements, une interprétation des phénomènes à l'œuvre pourrait amener les lecteurs à réfléchir plutôt que de seulement chercher un coupable.

La prérogative de la sociologie de rompre avec le sens commun pour développer un regard différent sur les réalités sociales peut ainsi être un pilier dans des écrits d'inspirant des deux genres. La disparité dans la pratique réflexive, à la fois référant au contrôle scientifique du processus de l'enquête ainsi qu'à la place de l'enquêteur dans celle-ci, différente entre sociologues et journalistes doit être mise de l'avant comme une proposition d'un regard plus objectif sur le monde social. La sociologie

peut traiter des mêmes objets que les journalistes et en produire des enquêtes dignes d'intérêt scientifique, mais aussi intéressantes pour un public plus large. C'est en tirant, par exemple, profit de l'intérêt marqué pour les crimes et les procès que la sociologie peut gagner en visibilité en plus de s'intéresser à des phénomènes actuels. C'est par une variété de matériaux empiriques, d'outils méthodologiques et théoriques que la sociologie peut faire plus que le journalisme et développer une réflexivité chez les lecteurs en délinéant des phénomènes sociaux.

Par une approche inspirée des deux genres, la sociologie pourrait donner de nouvelles ressources aux lecteurs, des instruments d'autodéfense pouvant permettre de dépasser la critique de Bourdieu (1996) quant au « déficit démocratique » et à la « violence symbolique » que produirait le fait divers. Il pourrait avoir un plus grand impact que son seul effet souligné par Bourdieu d'attirer le lecteur en mettant en relief un certain besoin d'extérioriser des idées noires. C'est en s'éloignant des intuitions liées au système dominant, aux valeurs morales des lecteurs, en dépassant le simple effroi, en proposant des procédés discursifs à mi-chemin entre les deux disciplines qu'une approche inspirée de formes journalistiques pourrait amener à envisager différents points de vue et amener les lecteurs à sortir d'une certaine hégémonie dans la vision qu'ils ont sur certains événements. C'est parce qu'une sociologie s'inspirant des deux genres pourrait agir comme mise en garde contre le « discours ordinaire sur le monde social » qu'ont certains journalistes sur les faits qu'ils exposent et fournir par son effet les ressources et les outils pour lutter contre une forme d'oppression symbolique. Cet amalgame pourrait inciter les lecteurs à se questionner sur le monde qui les entoure, à assembler les fragments de la réalité permettant de mieux comprendre leur enchevêtrement et les liens qui les unissent avec le monde social. Par un intérêt pour de « petits faits », à première vue parfois considérés comme sans importance, une sociologie s'inspirant du fait divers et du feuilleton pourrait devenir une boîte à outils amenant à reconnaître le jeu social auquel les lecteurs participent, ainsi qu'à minimiser la façon dont ils sont contraints par des conceptions du monde forgées par l'habitude et par l'univers social dans lequel ils évoluent.

La proposition de s'inspirer du fait divers et du feuilleton pourrait s'ancrer dans une sociologie universitaire qui a un rôle actif dans la vie publique sans utiliser le « jargon » habituel. Cela dit, un virage dans cette direction pourrait avoir une incidence sur la construction de l'objet en sociologie ou encore en ethnologie « [...] rendant possiblement ces deux moins autonomes et peut-être moins orientés vers des enjeux de moyen ou long terme » (Van de Velde 2012 : 413). En s'aventurant dans le jeu de l'actualité, les sciences sociales pourraient ainsi céder une part de leur autonomie, devenir dépendante d'autres pouvoirs et subir un « raccourcissement général, une polarisation et un travail sur des formats destinés à accrocher un large public qui risquerait de conduire à l'impossibilité de s'abstraire du rythme et des catégories médiatiques, favorisant l'émergence d'un travail uniquement compartimenté et encadré par des schèmes succins et prédéfini de pensée » (Ibid. : 413-414). Malgré qu'il importe impérativement de garder certains éléments clés du travail de sociologue comme le rapport au temps et la construction de l'objet nécessaire à l'énonciation d'un discours scientifique et d'une pensée sociale, des formats courts peuvent aussi avoir leurs vertus comme j'ai tenté de le mettre en lumière dans mon mémoire. Le « nouveau genre » pourrait ainsi répondre aux préoccupations de Burawoy, à moins s'investir dans la recherche pour un public savant et initié, et à se réengager dans une discussion avec le public, à faire changer les choses, la vision du monde des lecteurs, leur compréhension de l'univers social et peut-être développer une plus grande profondeur dans ce qu'on appelle l'information.

Le passage suivant est un épilogue, il est constitué de deux exemples où je propose de regarder ce à quoi une sociologie publique inspirée de mes trois thèses pourrait ressembler. Sans être exhaustifs, ces deux écrits explorent d'autres avenues de compréhension du crime de Michel Cadotte, un homme ayant tué sa femme atteinte de la maladie d'Alzheimer dans un centre d'hébergement et de soin longue durée (CHSLD) en 2017.

Épilogue.

Deux exemples d'une « sociologie publique »

UNE PROMESSE BRISÉE

Les journaux québécois ont beaucoup parlé, en mai 2019, de la sentence qui attendait Michel Cadotte, un homme alors âgé de 57 ans. On trouvait des positions très contrastées sur son geste dans l'espace public. On le qualifiait à la fois de meurtre par compassion et d'un geste qui « [attaquait] l'intégrité du système [d'aide médicale à mourir] »⁹ que le gouvernement fédéral tentait d'implanter. Les journalistes avaient cependant pris peu de temps pour lier l'état des soins offerts par les centres d'hébergement et de soin longue durée (CHSLD) et les motifs qui avaient poussé l'homme à commettre ce geste. À la lumière des nombreuses sorties médiatiques révélatrices d'employés et de résidents qui avaient paru dans les journaux au cours des dernières années, la mauvaise image qu'on attribue à ces centres semble justifiée. On peut en effet lire de façon récurrente dans les journaux qu'on ajoute sans cesse des lits dans les CHSLD, mais qu'il y reste « un grand manque de personnel »¹⁰ et de soins « [...] adéquats, suffisants, et de qualité [...] »¹¹. Bien que ces problèmes soient connus, il ne semble pas avoir eu de grands discours

⁹ Touzin, Caroline « Meurtre par compassion : un geste qui attaque l'intégrité du système ». *La presse*. <https://www.lapresse.ca/actualites/justice-et-faits-divers/proces/201706/15/01-5107826-meurtre-par-compassion-un-geste-qui-attaque-lintegrite-du-systeme.php>.

¹⁰ Porter, Isabelle et Amélie Daoust-Boisvert « Les CHSLD toujours en manque de personnel ». *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/societe/sante/535432/chsld-sainte-dorothee>.

¹¹ Daoust-Boisvert, Amélie. « Québec poursuivi pour « maltraitance » au nom de résidents des CHSLD ». *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/societe/sante/532073/quebec-poursuivi-pour-maltraitance-au-nom-de-residents-dans-les-chsld>.

politiques sur la question. Peut-être est-ce à cause d'un désintérêt porté aux aînés ou simplement la distance trop importante qui sépare les jeunes de cette étape de la vie ? Avec une population vieillissante, il faudra un jour ou l'autre s'y pencher plus sérieusement¹². Je propose de regarder d'un nouvel œil ce procès à travers le jugement de la Cour, différents articles de journaux relatant le crime de M. Cadotte, ainsi que des documents gouvernementaux afin d'en faire émerger de nouvelles réflexions. En dressant le portrait de ce qu'a vécu Mme Lizotte avec son conjoint à travers son parcours dans la maladie jusqu'à sa mort, on arrive à mieux comprendre les motifs qui ont poussé M. Cadotte à agir de la sorte. Il me semble qu'étant donné la faible qualité des soins dispensés dans les CHSLD, il est probable que d'autres proches de malades hospitalisés en CHSLD commettent le même geste.

*

Dans de courts moments de lucidité pendant la maladie, Jocelyne Lizotte avait affirmé à son conjoint, Michel Cadotte, qu'elle « préférait mourir plutôt que d'être placée [dans un centre] »¹³. Elle n'avait pas simplement lu dans les journaux ce qui se déroulait entre les murs des CHSLD : elle y avait vu s'aggraver l'état de sa mère jusqu'à y perdre toute dignité. Pour elle, ces centres n'avaient pas seulement une mauvaise image, mais étaient de véritables salles d'attente de la mort – non pas un lieu digne pour terminer sa vie. Elle n'était pas seule à penser ainsi. Si vous aviez à demander à des aînés, ils vous répondraient qu'ils éviteraient ces centres le plus possible, préférant patienter, tout en espérant un changement radical de la part des gouvernements dans leur fonctionnement.

Avant les ravages de la maladie, Mme Lizotte avait fait promettre à M. Cadotte de ne jamais demander son placement dans un centre hospitalier dans l'éventualité d'une maladie grave. Il lui avait affirmé qu'il s'occuperait d'elle à la maison dès les premiers symptômes de la maladie et qu'il lui prodiguerait tous les soins dont il était capable, ce qu'il avait fait. La montée rapide de l'Alzheimer et de

¹² Ce texte a été rédigé avant la pandémie du coronavirus (COVID-19).

¹³ Cadotte c. Sa Majesté, La Reine. 2019. 500-01-150995-170 Chambre Criminelle – Décision – (Cour Supérieure 2019).

la démence chez Mme Lizotte, à peine âgée de 50 ans, avait cependant rendu rapidement inévitable son hébergement dans un CHSLD.

Au début de la maladie, M. Cadotte amenait quelques fois par semaine sa conjointe dans un centre de jour, ce qui lui donnait un peu de répit et lui permettait de conserver son emploi. Avec le début de son errance et de son incontinence, il s'était rendu à l'évidence que l'état de sa conjointe se détériorait. Elle l'appelait à répétitions tous les jours. Il ne pouvait plus lui prodiguer tous les soins qui lui étaient nécessaires tout en respectant les contraintes de son emploi. Que ce soit pour respecter la volonté de sa conjointe ou encore pour s'assurer de la qualité des soins qu'elle recevait, Michel Cadotte s'était engagé dans la maladie et repoussait, le plus longtemps possible, le contact de sa conjointe avec les services hospitaliers. Il s'efforçait de lui offrir personnellement des soins de qualité qu'il souhaitait. On peut croire qu'il y devait y mettre tout le respect qu'il lui accordait, sachant comme la majorité des Québécois que les soins qu'elle nécessitait seraient insuffisants dans les centres gérés par le gouvernement, et même dans certains centres privés.

Bien que M. Cadotte ait gardé sa conjointe à la maison deux ans après les premiers stades de la maladie, il avait brisé sa promesse le 30 mars 2013, se résignant à faire entrer Mme Lizotte à l'hôpital Jean-Talon. C'est après son transfert à l'hôpital Royal-Victoria qu'elle avait reçu de fortes doses de médicaments et qu'on lui avait appliqué des contentions physiques. Elle avait supplié son conjoint de ne pas laisser faire le personnel ; elle ne voulait pas être attachée. Elle avait ensuite fait des allers-retours entre l'hôpital psychiatrique Douglas et l'hôpital Royal-Victoria avant d'être finalement déménagée au CHSLD Émilie-Gamelin où elle a résidé jusqu'à son décès. Lorsqu'elle y est admise, on lui avait réservé une place où le ratio est d'un préposé pour un patient. Des patients atteints d'Alzheimer de son stade peuvent nécessiter plus de trois heures de soins par jour et c'est en partie pourquoi ils doivent être hébergés dans des centres financés par le gouvernement. Dans le secteur privé, leurs coûts sont au-dessus des moyens financiers d'une large couche de la population. Elle avait cependant été rapidement déplacée vers un étage où le ratio était plutôt d'un préposé pour huit patients. On

avait expliqué à M. Cadotte qu'elle y avait été déménagée pour des raisons administratives. Il s'était rapidement rendu compte que cela avait occasionné une diminution des soins. Peu de temps après, M. Cadotte prit des cours de préposé aux bénéficiaires afin de prodiguer les soins manquants à sa conjointe ; son état s'était encore aggravé et il avait décidé de lui consacrer davantage de temps, faisant tout en son possible pour assurer son confort. Il ne voulait pas qu'elle subisse les revers de l'austérité d'un gouvernement qui avait frappé les institutions publiques. L'épuisement physique et moral qu'il avait vécu à ce moment avait eu un impact considérable sur la perte de son emploi.

Dans les rapports des médecins, on peut lire « que [Mme Lizotte] ne pouvait plus s'exprimer, avait de la difficulté à avaler, était incontinente, était extrêmement agitée, bougeait constamment et devait être attachée 24H/24H dans son fauteuil, dans son lit ou dans le bain. Elle pouvait encore marcher, mais devait être accompagnée et supportée. »¹⁴ Lorsqu'elle gémissait, les médecins ne pouvaient savoir si elle ressentait de l'inconfort, de l'insatisfaction, de la douleur ou de la fatigue.

Michel Cadotte avait alors participé à une réunion avec différents intervenants du CHSLD. Il avait demandé si Mme Lizotte pouvait bénéficier de l'aide médicale à mourir. Cette dernière ne répondait cependant pas à deux des critères exigés au moment de la demande : elle ne pouvait donner son consentement et n'était pas en fin de vie¹⁵. La demande avait été refusée. Cadotte avait réitéré que sa conjointe ne souhaitait pas vivre dans de telles conditions, mais il était une fois de plus impuissant à faire respecter les volontés de sa conjointe. Les enfants et le reste de la famille de Mme Lizotte ne lui rendaient plus visite depuis longtemps, peut-être parce qu'elle ne pouvait plus les reconnaître. Cela avait laissé l'entière responsabilité, autant physique que psychologique, des soins supplémentaires qui

¹⁴ Cadotte c. Sa Majesté, La Reine. 2019. 500-01-150995-170 Chambre Criminelle – Détermination de la peine – (Cour Supérieure 2019).

¹⁵ Système et service de santé. « Exigences requises - Aide médicale à mourir ». Québec. Consulté le 20 octobre 2019. <https://www.quebec.ca/sante/systeme-et-services-de-sante/soins-de-fin-de-vie/aide-medecale-a-mourir/exigences-requises/>.

pouvaient être lui être apportés à la charge de M. Cadotte. Ses proches avaient consenti à laisser leur proche entre les mains de l'institution étatique malgré les alarmes de la dame et des journaux. Peut-être que leur absence était liée au manque d'accompagnement dans la maladie ou encore le peu de ressources pour soutenir ceux qui s'investissent à apporter de l'aide à leur proche. Il n'en reste pas moins que les efforts dont ils s'étaient abstenus d'effectuer dans les ravages de la maladie avaient peut-être pesé dans l'effritement de la dignité de Mme Lizotte. C'est en décembre 2016 que la surcharge sur M. Cadotte avait été trop lourde et qu'il avait dû s'absenter pendant un mois du CHSLD pour cause de maladie.

Il était retourné en janvier 2017 et s'était plaint que le lavage n'était pas fait, que sa conjointe avait des plaies et des boutons sur les jambes, constatant que les soins qu'il lui avait prodigués étaient plus que nécessaires. Durant une autre visite, il avait aperçu sa conjointe attachée à son fauteuil, lui-même fixé au mur. Elle était seule, sa tête était penchée sans appuie-tête et elle portait un bavoir. Dans les témoignages du procès de M. Cadotte, des membres du personnel du CHSLD avaient souligné qu'ils avaient expliqué à M. Cadotte qu'elle venait tout juste de sortir du bain, mais il avait laissé entendre qu'il en doutait. Il ne faut pas croire que le personnel est responsable de tout cela, le temps attribué par les gestionnaires pour effectuer chaque tâche, même les plus essentielles, est insuffisant pour les travailleurs. C'est bien ce que redoutent le plus les prochains pensionnaires de ces centres.

M. Cadotte avait détaché Mme Lizotte et l'avait emmenée dans sa chambre, avait placé l'appuie-tête à son fauteuil et avait attendu de longues minutes avant de recevoir un plateau de nourriture. Il avait fait manger sa conjointe tout en pleurant, à la fois fâché et ressentant de la douleur pour elle. Il avait tenté de lui replacer la tête correctement, mais il en avait été incapable. Il était alors allé fumer dehors. Il était revenu à la chambre, avait mis sa conjointe au lit. Il s'était encore retrouvé incapable de placer sa tête sur l'oreiller, elle glissait sans cesse. Il est possible qu'à ce moment il comprît qu'elle avait dépassé le seuil de ce qu'on peut appeler « vivre dignement ». C'est alors qu'il avait pris l'oreiller, l'avait placé sur

son visage et avait appliqué une pression. Dans les minutes qui avaient suivi la mort de Mme Lizotte, il avait fait appeler l'infirmière-chef, lui avait avoué qu'il avait étouffé sa conjointe, avait dit qu'il n'en pouvait plus et lui avait demandé d'aviser les policiers. Il les avait attendus dans la chambre auprès de sa conjointe, défunte.

*

Mme Lizotte avait vu sa capacité à effectuer les tâches quotidiennes et des soins corporels les plus simples diminuer rapidement. Bien qu'elle sût ce qui allait lui arriver, elle n'avait pas droit à l'aide médicale à mourir, ne répondant pas aux trois critères d'éligibilité au moment de sa demande. Elle avait eu besoin de soins de la part de ses proches : son conjoint avait répondu à l'appel à en dépasser ses limites, il s'était rendu à l'évidence que le CHSLD était la seule option possible. Dans la brochure du Ministère de la Santé, on s'adressera aux aînés en soutenant : « [rester] chez soi : le premier choix »¹⁶. C'est bien ce que 90% des Québécois de 65 ans et plus faisaient déjà¹⁷. Mme Lizotte et son conjoint auraient volontiers attendu avant d'opter pour un CHSLD, mais elle n'avait pas eu la chance de pouvoir faire ce choix. Alors qu'elle était encore lucide, elle avait seulement dit à son conjoint qu'elle voulait une fin de vie digne. Cette promesse, nous avons peut-être consenti à déjà trop de reprises à la briser en nous délaissant de s'impliquer dans les dernières années de vie de nos proches, en élisant des gouvernements qui promettent des réductions d'impôts et non plus de financement pour les CHSLD.

CHRISTOPHER BÉGIN, OCTOBRE 2019

¹⁶ Ministère de la Santé et des Services sociaux. *Chez soi : Le premier choix - La politique de soutien à domicile*. Québec: Ministère de la Santé et des Services sociaux.

<http://publications.msss.gouv.qc.ca/msss/document-001351/>

¹⁷ Lefebvre, Chantal. 2003. « Un portrait de la santé des Québécois de 65 ans et plus ». *Unité Connaissance-surveillance, Institut national de santé publique du Québec (INSPQ)*. Consulté le 16 juillet 2020. <https://www.inspq.qc.ca/publications/180>.

UN PASSAGE ACCÉLÉRÉ (VERS LA MORT)

Le procès de Michel Cadotte autour des gestes qu'il avait posés sur Jocelyne Lizotte le 20 février 2017 avait à nouveau soulevé le débat sur l'élargissement des critères d'accessibilité à l'aide médicale à mourir. Cette femme n'y avait pas eu droit parce que, selon les conditions d'admissibilités qui étaient établies au moment de sa demande : elle n'était pas en fin de vie et ne pouvait donner un consentement éclairé. C'était son conjoint qui en avait fait la demande pour elle. Sa famille avait appuyé la demande. Johanne Lizotte, la sœur de Jocelyne Lizotte, était réceptionniste dans un CHSLD et avait accepté que M. Cadotte aille de l'avant avec la demande : elle n'avait pas vécu au quotidien les problèmes de santé de sa sœur, mais voyait elle-même de l'intérieur comment se déroulait la fin de la vie des personnes atteintes de démence. La mort de sa sœur avait été pour elle une délivrance.

Le gouvernement provincial a annoncé au début de janvier 2020 qu'il comptait élargir les critères d'accès à l'aide médicale à mourir, mais il semble qu'il s'agisse d'une manière de contourner le problème. La fin de vie dans la dignité et l'importance des proches aidants devraient peut-être aussi faire partie de l'équation avant de proposer un passage accéléré vers la mort.

*

Lors du procès de Michel Cadotte, plusieurs membres du personnel médical du CHSLD où résidait Mme Lizotte et des hôpitaux qu'elle avait visités ont témoigné. Ils ont qualifié Mme Lizotte de « cas lourd ». Les intervenants étaient unanimes en affirmant que l'accusé prenait soin de Mme Lizotte et, qu'au fil du temps, l'homme s'était retrouvé isolé, seul à lui rendre visite et à lui apporter des soins supplémentaires à ceux offerts par le CHSLD. Selon le personnel, il était rare

qu'un membre de la famille d'un patient s'implique « à ce point »¹⁸. Mme Lizotte n'avait plus aucune autonomie : elle avait besoin d'aide pour manger, marcher, se vêtir, se laver et ne reconnaissait plus personne, sauf à de rares occasions. Si on avait à dresser le portrait de l'une de ses journées typiques au centre, on aurait rapidement des frissons : Mme Lizotte passait « [...] d'un lit équipé d'une ceinture de contention à une chaise munie d'un appuie-tête, d'un appuie-pied, d'une table et de contentions, pour ensuite retourner au lit après le repas du soir ; on lui faisait manger des purées pour pas qu'elle ne s'étouffe ; on la [faisait] marcher cinq minutes, trois fois par semaine »¹⁹. Entre janvier 2014 et février 2017, il n'y avait pas eu d'évolution dans son état, son quotidien était modulé par la présence de son conjoint. En février 2017, Mme Lizotte n'était malgré tout pas considérée en fin de vie. Elle était atteinte d'un stade avancé de démence, et faisait partie d'une tranche de la population, en grande perte d'autonomie, âgée ou lourdement handicapée, qui avait été placée dans un centre de l'État comme en dernier lieu, pour attendre la fin.

L'implication de Michel Cadotte témoignait de l'importance des proches aidants. Il avait repoussé de deux dans la prise en charge de sa femme par l'État et lui prodiguait des soins supplémentaires qui n'étaient pas superflus dans sa situation. Son implication, ainsi que celle de milliers d'autres proches aidants, est capitale puisqu'elle fait épargner d'énormes coûts qui devraient autrement être assumés par l'État, malgré que celui-ci tente de les limiter au maximum. Bien que les chiffres soient connus, il semble que nous n'ayons pas vraiment pris d'espace dans le domaine public pour nous intéresser à cet enjeu²⁰. On sait que l'entourage s'éloigne de la personne malade peu à peu et que l'aidant naturel qui reste se trouve de plus en plus isolé au fil de la maladie. N'aurait-il pas moyen d'y pallier ? La quasi-inexistence de mesures de conciliation aidant-travail-famille a des conséquences sur la réalité que vive les proches aidants et avait probablement eu une incidence dans

¹⁸ Cadotte c. Sa Majesté, La Reine. 2017. 500-36-008534-177 Chambre Criminelle – Jugement – (Cour Supérieure 2017).

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Ce texte a été rédigé avant la pandémie du coronavirus (COVID-19).

la perte de l'emploi de M. Cadotte. Son crime était peut-être lié à ce manque d'investissement et de reconnaissance. Les proches reçoivent un soutien insuffisant de la part de l'État, tant sur le plan informationnel que matériel, faisant en sorte d'accompagner leur rôle d'une détresse psychologique en plus d'une part d'exclusion sociale. La recherche universitaire s'est intéressée à ces problèmes²¹, mais les réinvestissements contre les coupures sont lents à voir le jour. On a pris le temps de discuter de la question des congés de parentalité, mais faudrait-il aussi se pencher sur la question des proches aidants comme condition inhérente à un nombre grandissant de Québécois et de créer un régime semblable²² ? Un intérêt public et politique pour cette cause aurait peut-être changé le cours des événements pour Mme Lizotte.

*

En proposant aux personnes âgées malades d'avoir un recours facilité à l'aide médicale à mourir, le gouvernement fédéral a donné un moyen d'abrèger leurs souffrances physiques et psychologiques. Cela dit, il semble que l'insuffisance de soins et les conditions indignes dans lesquelles ces personnes sont hébergées contribuent directement à leur souffrance. Ne faudrait-il pas pallier les maux qui amènent à envisager à cette échappatoire avant de proposer une solution aussi drastique que la mort assistée ? La responsabilité des souffrances de fin de vie pourrait vite devenir une question de choix individuel ; alors que l'on sait que les soins sont de mauvaise qualité, il ne faudrait pas s'étonner de voir cette porte de sortie se mettre à être largement empruntée²³. Mettre sur les épaules des personnes les plus précaires à passer rapidement à l'aide médicale à mourir plutôt que d'encombrer le système et leurs proches est assimilable à dénigrer leur droit à la

²¹ Carpentier, Normand, et Francine Ducharme. 2005. « Support Network Transformations in the First Stages of the Caregiver's Career ». *Qualitative Health Research* 15 (3) : 289-311.
<https://doi.org/10.1177/1049732304270813>.

²² Fast, Janet. 2015. « Caregiving for Older Adults with Disabilities: Present Costs, Future Challenges ». Institut de recherche en politiques publiques. Consulté le 20 juillet 2020.
<https://irpp.org/fr/research-studies/caregiving-for-older-adults-with-disabilities/>.

²³ Blouin, Samuel. 2020. « Administrer les demandes de mort : comparaison de l'aide médicale à mourir (Québec) et de l'assistance au suicide (Canton de Vaud) ». Thèse de doctorat en cotutelle internationale, Université de Montréal et Université de Lausanne.

vie et de dévaluer ceux qui optent pour vivre avec une maladie ou un handicap. Ne faudrait-il pas privilégier en premier lieu une qualité dans les soins prodigués afin de minimiser ces souffrances ? Il semble que cet enjeu est sous-jacent à l'élargissement du programme et que, malgré que nous y ayons déjà réfléchi, nous devrions encore pousser notre réflexion plus loin avant de sauter à pieds joints dans cette direction. Il s'agit à toutes fins utiles d'un moyen pour l'État de se déresponsabiliser encore davantage quant aux conditions de vie des plus fragiles, même s'il est vrai que cette voie peut aussi abrégé les souffrances d'autres personnes. Peut-être que d'attribuer aux proches aidants un statut, des droits, plus de soutien, des ressources et des mesures en lien avec le marché du travail pallierait l'effet croisé de l'élargissement du programme. Par une offre de soins à domicile améliorée, des soins palliatifs de meilleure qualité, et des conditions d'hébergement en CHSLD rehaussées, on pourrait redonner la juste part qui revient à ceux qui ont participé à la construction de notre société. C'est de cette façon que l'on pourra envisager une vraie qualité de vie, retirant du poids des épaules des proches aidants ainsi que des personnes vieillissantes le fardeau des soins alors qu'elles sont en fin d'existence. Nos aînées ne doivent pas vivre la pression de retirer leur poids de la société en utilisant l'aide médicale à mourir.

La maladie d'Alzheimer est une des seules maladies où le deuil débute le jour du diagnostic, autant pour la personne atteinte que son entourage. Avec ou sans l'aide médicale à mourir, les personnes atteintes de cette maladie ainsi que leur entourage devront aussi faire le deuil d'une fin de vie dans la dignité comme le cas de Lizotte l'a si bien souligné. Dans la décision du tribunal du procès de M. Cadotte, la juge soulignait que présentement les « feux rouges » sont allumés partout : les services sont insuffisants. Le système de santé et de services sociaux n'est pas prêt à faire face au tsunami qui approche. En marée montante, le gouvernement en place s'était penché sur l'enjeu et avait opté pour proposer une solution qui met de fardeau sur les épaules des plus faibles. Les personnes âgées en grande perte d'autonomie ou grandement handicapées doivent maintenant prendre la responsabilité de leur futur.

M. Cadotte avait posé, selon la juge, « un geste faisant fi des valeurs fondamentales que sont le respect de la vie humaine et la protection des personnes vulnérables »²⁴, valeurs que les lois sur l'aide médicale à mourir récemment adoptées, tant au niveau fédéral que provincial, visent à mettre en balance avec le droit à l'autonomie et à la dignité des personnes. Cela dit, le meurtre que cet homme a commis a montré des contradictions dans le droit à l'autonomie et à la dignité, sa femme ayant signalé dès le début de la maladie qu'elle ne voulait pas vivre le même parcours que sa mère²⁵. On avait mis l'accent sur la primauté du droit et du respect de la loi, que « [dans] une société libre et démocratique, la règle et l'état de droit doivent prévaloir et la loi être respectée. »²⁶ Mme Lizotte n'avait pourtant eu droit qu'à une marche de cinq minutes trois fois par semaine. C'est ce qu'on entendait par droit à la dignité.

CHRISTOPHER BÉGIN, FÉVRIER 2020

²⁴ Cadotte c. Sa Majesté, La Reine. 2019. 500-01-150995-170 Chambre Criminelle – Détermination de la peine – (Cour Supérieure 2019).

²⁵ Référence au texte précédant « Une promesse brisée »

²⁶ Cadotte c. Sa Majesté, La Reine. 2019. 500-01-150995-170 Chambre Criminelle – Détermination de la peine – (Cour Supérieure 2019).

Références bibliographiques

- AGARD, Olivier. 2008. « La mélancolie urbaine selon Siegfried Kracauer ». Dans *Le choc des métropoles*. Par Philippe Simay et Stéphane Füzesséry (Dir.), p.149-173. Philosophie imaginaire. Paris : Éditions de l'Éclat.
- AGNÈS, Yves, et Jean-Michel CROISSANDEAU. 1979. *Lire le journal: pour comprendre et expliquer les mécanismes de la presse écrite avec 110 fiches pratiques*. Saint-Julien-du-Sault : E.P. Lobies.
- ANTOINE, Frédéric, Jean-François DUMONT, Benoît GREVISSE, Philippe MARION, et Gabriel RINGLET. 1995. *Écrire au quotidien: pratique du journalisme*. Bruxelles : EVO/Chronique sociale.
- BARTHES, Roland. 1964. « Structure du fait divers ». Dans *Essais critiques*. Paris : Seuil.
- . 2002 [1980]. *Sur la littérature*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- BIGOT-LEGROS, Gloria. 1996. « Métamorphose d'un fait divers. Ethnographie de la presse locale ». *Réseaux*. 75 (1) : p.137-50.
- BOURDIEU, Pierre. 1992. *Les règles de l'art: genèse et structure du champ littéraire*. Libre examen. Politique. Paris : Éditions du Seuil.
- . 1996. *Sur la télévision*. Paris : Liber-Raison d'agir.
- DE BROUCKER, José. 1995. *Pratique de l'information et écritures journalistiques: pour des journaux de journalistes*. Paris : Éditions du Centre de formation et de perfectionnement des journalistes.
- BLOCH, Ernst. 1991 [1954]. *Le principe espérance*. Traduit par Françoise Wuilmart. Paris : Gallimard.
- BLOUIN, Samuel. 2020. « Administrer les demandes de mort : comparaison de l'aide médicale à mourir (Québec) et de l'assistance au suicide (Canton de Vaud) ». Thèse de doctorat en cotutelle internationale, Université de Montréal et Université de Lausanne.

- BURAWOY, Michael. 2005. « 2004 ASA Presidential Address: For Public Sociology ». *American Sociological Review*. 70 (1) : p.4-28.
- CADOTTE c. SA MAJESTÉ, La Reine. 2017. 500-36-008534-177. Chambre Criminelle – Jugement – (Cour Supérieure 2017).
- CADOTTE c. SA MAJESTÉ, La Reine. 2019. 500-01-150995-170. Chambre Criminelle – Décision – (Cour Supérieure 2019).
- CADOTTE c. SA MAJESTÉ, La Reine. 2019. 500-01-150995-170. Chambre Criminelle – Détermination de la peine – (Cour Supérieure 2019).
- CARPENTIER, Normand, et Francine DUCHARME. 2005. « Support Network Transformations in the First Stages of the Caregiver's Career ». *Qualitative Health Research* 15 (3) : p.289-311. <https://doi.org/10.1177/1049732304270813>.
- CASSIUS. 1931. « Fritz Ulbrichs lebender Marmor ». *Das Kriminal-Magazin*, 25 avril 1931.
- LEFEBVRE, Chantal 2003. « Un portrait de la santé des Québécois de 65 ans et plus ». Unité Connaissance-surveillance, Institut national de santé publique du Québec (INSPQ). Consulté le 16 juillet 2020. <https://www.inspq.qc.ca/publications/180>.
- CHUPIN, Ivan, Nicolas HUBÉ, et Nicolas KACIAF. 2012. *Histoire politique et économique des médias en France*. Paris :La Découverte.
- CROS, Edmond. 1992. « Lecture sociocritique d'un fait divers ». *Tangence*. 37 : p.81-86.
- DAOUST-BOISVERT, Amélie. « Québec poursuivi pour « maltraitance » au nom de résidents des CHSLD ». *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/societe/sante/532073/quebec-poursuivi-pour-maltraitance-au-nom-de-residents-dans-les-chsld>.
- « Der Berliner Sensationsprozeß. Eine psychologische Studie ». 1931. *Neue Freie Presse* 5 février 1931.
- « Der Prozeß Lieschen Neumann. Der Versuch einer Psychologie des Mädchens ». 1931. *Neue Freie Presse*, 31 janvier 1931.

- DION, Sylvie. 1992a. « La rupture de la quotidienneté ». *Tangence*. 37 : p. 8-15.
- . 1992b. « Liminaire ». *Tangence*. 37 : p.5-6.
- DUBIED, Annik. 2004. *Les dits et les scènes du fait divers*. Travaux de sciences sociales. Genève : Droz.
- DUBIED, Annik, et Marc LITS. 1999. *Le fait divers*. Paris : Presses Universitaire de France.
- DUCHÊNE, Roger. 1971. « Lettres et gazettes au XVIIe siècle ». Dans *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*. 18 (4) : p.489-502.
- « Ego : Puppen des Schicksals. Der rätselhafte Sensations-Prozess um die 16-jährige Mörderin Lieschen Neumann – Ein Drama der sozialen Not ». 1931. *Sozialdemokratischer Pressedienst*, 30 janvier 1931.
- ELDER, S. 2010. *Murder Scenes. Normality, Deviance, and Criminal Violence in Weimar Berlin*. Ann Arbor : The University of Michigan Press.
- EWICK, Patricia, et Susan S. SILBEY. 1998. *The common place of law: stories from everyday life*. Language and Legal Discourse. Chicago : University of Chicago Press.
- FAST, Janet. 2015. « Caregiving for Older Adults with Disabilities: Present Costs, Future Challenges ». Institut de recherche en politiques publiques. Consulté le 20 juillet 2020. <https://irpp.org/fr/research-studies/caregiving-for-older-adults-with-disabilities/>.
- FRENETTE, Kathleen. 2017. « Un "meurtre raté" qui mérite 12 à 16 ans de prison ». *Le Journal de Montréal*, 31 mai 2017. En Ligne. URL : <https://www.journaldemontreal.com/2017/05/31/un--meurtre-rate-qui-merite-12-a-16-ans-de-prison>. Consulté le 5 février 2020.
- FÜZESSÉRY, Stéphane, et Philippe SIMAY. 2008. « Une théorie sensitive de la modernité ». Dans *Le choc des métropoles*. Par Philippe Simay et Stéphane Füzeşşéry (Dir.), p.13-51. Philosophie Imaginaire. Paris : Éditions de l'Éclat.
- GAIUS. 1931. « Dunkelstes Berlin. Ausschluß der Oeffentlichkeit im Raubmordprozeß ». *Deutsche Allgemeine Zeitung*, 31 janvier 1931.
- GILLOCH, Graeme. 2016. « Kracauer, Siegfried (1889–1966) ». Dans *The Blackwell Encyclopedia*

of *Sociology*. G. Ritzer (Éd.), 1-4. En Ligne. URL: <https://doi.org/10.1002/9781405165518.wbeos0806>. (Page consultée initialement le 15 janvier 2020).

GLATIGNY, Jessica. 2011. « La production du fait divers en France et au Québec de 1885 à 1935 : une étude comparée de la presse ». Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.

GORDON, Mel. 2008. *Voluptuous panic the erotic world of Weimar Berlin*. Los Angeles : Feral House.

GOULET, Vincent, et Philippe PONET. 2009. « Journalistes et sociologues. Retour sur des luttes pour "écrire le social " ». *Questions de communication* 16 (2) : p.16-26.

GOUVARD, Jean-Michel. 2017. « Le Spleen de Paris de Charles Baudelaire : des « petits genres journalistiques » aux "petits poèmes en prose" ». *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*. 8 (2).

GOYARD-FABRE, Simone. 2007. *Re-penser la pensée du droit: les doctrines occidentales modernes au tribunal de la raison interrogative-critique*. Paris : Vrin.

HATIN, Louis Eugène. 1859. *Histoire politique et littéraire de la presse en France, avec une introduction historique sur les origines du journal et la bibliographie générale des journaux depuis leur origine*. Paris : Poulet-Malassis et De Broise.

HUBERT, Jocelyne. 2004. *Histoires vraies : Le Fait divers dans la presse du XVIe au XXIe siècle*. Classiques & contemporains. Paris : Magnard.

JABLONKA, Ivan. 2020. *Laëtitia ou La fin des hommes*. Paris XIXe : Éditions Points.

KANG, Jaeho. 2009. « The Ur-History of Media Space: Walter Benjamin and the Information Industry in Nineteenth-Century Paris ». *International Journal of Politics, Culture, and Society*. 22 (2) : p. 231-48.

KLINENBERG, Eric. 2002. *Heat wave: A social Autopsy of Disaster in Chicago*. Chicago: The University of Chicago Press.

KRACAUER, Siegfried. 1925. « Die Tat ohne Täter, Zum Fall Angerstein ». *Frankfurter Zeitung*, 13 juillet 1925.

- . 1931a. « Der Fall Kürten ». *Frankfurter Zeitung*, 18 mai 1931.
- . 1931b. « Minimalforderung an die Intellektuellen » *Die neue Rundschau* 42 (juillet 1931).
- . 1931c. « Mordprozeß und Gesellschaft » *Die neue Rundschau* 42 (Mars 1931).
- . 1994 [1937]. *Jacques Offenbach, ou, Le secret du Second Empire*. Traduit par Lucienne Astruc. Le Promeneur. Paris : Gallimard.
- . 1995 [1964]. *Rues de Berlin et d'ailleurs*. Traduit par Jean-François Boutout. Le Promeneur. Paris : Gallimard.
- . 2008 [1963]. *L'ornement de la masse. Essais sur la modernité weimarienne*. Paris, La Découverte.
- . 2012 [1930]. *Les employés: aperçus de l'Allemagne nouvelle*. Traduit par Claude Orsoni. Philia. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- . 2017a. *Politique au jour le jour, 1930-1933*. Traduit par Jean Quétier et Katrin Heydenreich. Pensée allemande et européenne. Montréal : Presses de l'Université de Montréal / Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- . 2017b. « Sur l'écrivain ». Traduit par Hélène Heizmann et Jürgen Heizmann. *Sociologie et sociétés*. 49 (1) : p. 291-94.
- LAPIERRE, Nicole. 2000. « De Georg Simmel à Siegfried Kracauer ». *Communications*. 70 (1) : p.45-52.
- LATOUR, Bruno. 2002. *La fabrique du droit : une ethnographie du Conseil d'État*. Sciences humaines et sociales. Paris : La Découverte.
- LE CAISNE, Léonore. 2014. *Un inceste ordinaire : et pourtant tout le monde savait*. Paris : Belin.
- LEVER, Maurice. 1993. *Canards sanglants: naissance du fait divers*. Paris : Fayard.
- LEVIN, Thomas Y. 1995. Introduction à Siegfried Kracauer *The Mass Ornament : Weimar Essays*. Cambridge, Harvard University Press. p.1-30.
- « Lieschen und die Dämonen. Der Mord an dem alten Uhrmachten ». 1931. *Arbeiter-Zeitung (Vienne)*, 28 janvier 1931.

- LILLO, Gaston. 1992. « De quelques modulations et usages du fait divers ». *Tangence*, n° 37 : p.16-28.
- LINDNER, Rolf. 1996. *The reportage of urban culture: Robert Park and the Chicago school*. Ideas in context. New York : Cambridge University Press.
- MARTIN-LAGARDETTE, Jean-Luc. 1994. *Guide de l'écriture journalistique: écrire, informer, convaincre*. Paris : Syros.
- PORTER, Isabelle et Amélie DAOUST-BOISVERT. 2018. « Les CHSLD toujours en manque de personnel ». *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/societe/sante/535432/chsld-sainte-dorothee>.
- TOUZIN, Caroline. 2017. « Meurtre par compassion : un geste qui attaque l'intégrité du système ». *La presse*. <https://www.lapresse.ca/actualites/justice-et-faits-divers/proces/201706/15/01-5107826-meurtre-par-compassion-un-geste-qui-attaque-lintegrite-du-systeme.php>.
- MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DES SERVICES SOCIAUX. 2004. *Chez soi : Le premier choix - La politique de soutien à domicile*. Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux. <http://publications.msss.gouv.qc.ca/msss/document-001351/>.
- « Mitternachtsmord in der Lasterhöhle. Lieschen Neumann. Die sechzehnjährige Mutter und Prostituierte, vor den Berliner Geschwornen ». 1931. *Das Kleine Blatt*, 29 janvier 1931.
- MÜLDER-BACH, Inka. 2001. « Les employés : devoir et distraction dans l'Allemagne de Weimar ». Dans Nia Perivolaropoulou et Philippe Despoix (Dir.). *Culture de masse et modernité : Siegfried Kracauer sociologue, critique, écrivain*. Paris : Maison des sciences de l'homme.
- NESCI, Catherine. 2017. « La flânerie au feuilleton? Quotidien et modernité critique chez Siegfried Kracauer. » *French Politics, Culture & Society*. 35 (1) : p.19-33.
- PARK, Robert Ezra. 1950. « An Autobiographical Note ». Dans *Race and Culture: The Collected Papers of Robert Ezra Park*. Vol. I, Par Everett Cherrington Hughes, Charles S. Johnson, Jitsuiichi Masuoka, Robert Redfield, et Louis Wirth (Dir.). p. viii. Glencoe : The Free Press.

- PERIVOLAROPOULOU, Nia. 2008. « Du flâneur au spectateur. Modernité, grande ville et cinéma chez Siegfried Kracauer ». Dans *Le choc des métropoles*. Par Philippe Simay et Stéphane Füzesséry (Dir.). p.123-48. Philosophie imaginaire. Paris : Éditions de l'Éclat.
- PIRES, Alvaro 2007 [1997]. « De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales ». Dans *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Par Jean Poupart et al. (Éd.). p.3-84. Classiques des sciences sociales. Les sciences sociales contemporaines. Montréal : Gaëtan Morin.
- RICOEUR, Paul. 1983. *Temps et récit*. Paris : Seuil.
- LA ROCCA, Fabio, et Antonio RAFELE. 2010. « Introduction Kracauer et les détails du quotidien ». *Sociétés*. 110 (4) : p.5-7.
- ROTH, Joseph. 2017 [1921]. « Feuilleton ». Traduit par Barbara Thériault, Barbara Agnese, Hélène Heizmann, Jürgen Heizmann, Elisabeth Tutschek, Marie-Michèle Blondin, et Francis Douville Vigeant. *Sociologie et sociétés* 49 (1) : p.295-98.
- RUELLAN, Denis. 1992. « Journalisme rencontres avec la recherche », *Médiapouvoirs*. 28 (octobre) : p.23-29.
- SACK, Heidi. 2016. *Moderne Jugend vor Gericht : Sensationsprozesse, « Sexualtragödien » und die Krise der Jugend in der Weimarer Republik*. Histoire, 103. Bielefeld : transcript.
- SCHMIDT-LUX, Thomas, et Barbara THÉRIAULT. 2018. « Siegfried Kracauer, sociologue de la culture ». *Sociologie et sociétés*. 49 (1) : p.275-81.
- SEGUIN, Jean-Pierre. 1963. « L'information en France avant le périodique: 500 canards imprimés entre 1529 et 1631 ». *Arts et traditions populaires*. 11 (1) : p.20-32.
- SIMMEL, Georg. 1987 [1900]. *Philosophie de l'argent*. Traduit par Sabine Cornille et Philippe Ivernel. Sociologies. Paris : Presses universitaires de France.
- . 1999 [1908]. *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*. Traduit par Lilyane Deroche-Gurcel et Sibylle Muller. Sociologies. Paris : Presses universitaires de France.
- . 2007 [1903]. *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Traduit par Jean-Louis Vieillard-Baron et Frédéric Joly. Carnets. Paris : Herne.

- STALDER, Helmut. 2003. *Siegfried Kracauer : das journalistische Werk in der « Frankfurter Zeitung » 1921-1933*. Würzburg : Königshausen & Neumann.
- SYSTÈME ET SERVICE DE SANTÉ. « Exigences requises - Aide médicale à mourir ». Québec. Consulté le 20 octobre 2019. <https://www.quebec.ca/sante/systeme-et-services-de-sante/soins-de-fin-de-vie/aide-medicale-a-mourir/exigences-requises/>.
- THÉRIAULT, Barbara. 2017. « Le Feuilleton. Biographie d'un genre inspirée de Siegfried Kracauer ». *Trivium. Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften*, n° 26 (avril). En Ligne. URL <http://journals.openedition.org/trivium/5503>. (Page consultée initialement le 2 décembre 2019)
- . 2020. « Georg Simmel and the 'Newspaper sociology' of the 1920s and 1930s ». Dans *The Routledge international handbook of Simmel studies*. Par Gregor Fitzi (Dir.), Routledge. New York p.251-260.
- TURNER, Jonathan H. 2005. « Is Public Sociology Such a Good Idea? » *The American Sociologist* 36 (3-4) : p.27-45.
- VAN DE VELDE, Cécile. 2012. « Le sociologue et les médias » Dans : *L'enquête sociologique*. Par Serge Paugam (Éd.). p. 403-420. Paris cedex 14, Paris : Presses Universitaires de France.
- VASSORT, Patrick. 2012. « Sous le regard de Kracauer. Socio-anthropologie politique du temps présent ». *Raisons politiques*. 45 (1): p.235-49.
- WARD, Janet. 2001. *Weimar surfaces : urban visual culture in 1920s Germany*. Weimar and now : German cultural criticism. Berkeley : University of California Press.
- WOLIN, Richard. 1994. *Walter Benjamin, an Aesthetic of Redemption*. Weimar and Now. Berkeley : University of California Press.
- WULFFEN, Erich, et Felix ABRAHAM. 1931. *Fritz Ulbrichs lebender Marmor eine sexualpsychologische Untersuchung des den Mordprozess Lieschen Neumann charakterisierenden Milieus und seiner psychopathologischen Typen: Photomaterial aus den nichtbeanstandeten Aufnahmen des Ulbrich'schen Nachlasses ausgewählt und zur einmaligen Reproduktion freigegeben vom Institut für Sexualforschung in Wien*. Vienne;

Berlin; Leipzig : Verlag für Kulturforschung.